

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES FLUCTUATIONS DU VIDE  
SUIVI DE  
L'ÉCRITURE FUNAMBULESQUE :  
PERSPECTIVES DU VIDE DANS UNE FICTION CONTEMPORAINE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
KARINE LAMBERT

JUIN 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à Jean-François Chassay,

Pour tes commentaires et tes recommandations qui ont grandement bonifié ce mémoire.  
Merci, également, pour avoir accepté de prendre sous ton aile une étudiante ne provenant pas du milieu littéraire ; ton ouverture d'esprit, ta patience et tes nombreux encouragements m'ont donné la confiance nécessaire afin de mener ce projet à terme.

Merci à Alexandre Mainville,

Pour ta révision pointue des aspects scientifiques du texte ainsi que pour ton accompagnement tout au long du processus d'écriture.

Merci à Marie Berthiaume et Jacques Lambert,

Pour le soutien indéfectible que vous m'avez apporté tout au long de ce projet.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
LES FLUCTUATIONS DU VIDE	1
$\infty$	3
$\zeta$	22
0	36
$\pi$	53
L'ÉCRITURE FUNAMBULESQUE :	
PERSPECTIVES DU VIDE DANS UNE FICTION CONTEMPORAINE	71
Introduction	72
Premier chapitre : Autour du vide : les visages de l'écriture fragmentée	74
Le motif de l'absence	80
Le vide silencieux	85
Mémoire trouée	90
Rupture, failles et autres déchirures...	101
Deuxième chapitre : Vers la création d'une harmonique ?	106
Question d'optique	107
De l'existence du vide	110
Funambule : écrire entre vide et harmonique	113
BIBLIOGRAPHIE	118

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire comporte deux parties :

La partie création présente une œuvre fictionnelle inspirée des travaux du physicien Hendrick Casimir démontrant que les fluctuations du vide quantique entraînent la création spontanée d'une forme d'énergie. La trame du récit oscille entre les confidences de quatre narrateurs reliés à l'explosion d'un laboratoire de physique fondamentale. Dans ce roman, chaque énonciateur se confie à un interlocuteur narrativement muet. La parole, ainsi livrée à elle-même et libre de toute attache, permet à chacun de revisiter les événements passés et de trouver, au bout de son souffle, une réalité transcendée. La juxtaposition des quatre textes révèle cependant le caractère fallacieux des interprétations personnelles : si, au fur et à mesure de la lecture, une intrigue englobant les quatre récits prend forme, il n'en demeure pas moins que les divergences entre les témoignages constituent autant de failles par où le sens global continue de s'échapper.

Le dossier d'accompagnement s'intitule *L'écriture funambulesque : perspectives du vide dans une fiction contemporaine*. L'enjeu de cet essai est d'explorer certaines formes que revêt le concept de vide dans une pratique littéraire et de questionner les liens paradoxaux qui le lient à la notion d'harmonique. Le premier chapitre s'ouvre sur un survol historique du début du XX<sup>e</sup> siècle. Au plan scientifique, cette époque charnière a vu émerger une nouvelle conception du vide, modifiant le cadre général de la physique. Ces modifications, qui auront des répercussions dans l'ensemble de la production culturelle, vont peu à peu avoir un effet sur la manière dont plusieurs artistes et écrivains conçoivent leurs pratiques. C'est pourquoi nous nous pencherons par la suite sur la manière dont le vide peut être exprimé dans les textes littéraires. Il sera tout d'abord question d'absence, de silence et d'oubli ; là où quelque chose manque, relève du non-dit ou encore d'une perte. Puis, nous étudierons les notions de rupture, de faille ; une façon plus insidieuse de créer le vide par fragmentation. Le deuxième chapitre se veut une réflexion sur la frontière ténue qui sépare les deux concepts à première vue antithétiques que sont le vide et l'harmonique. Le vide y est étudié telle une paramécie sous un microscope, apparaissant et disparaissant selon l'échelle de grossissement utilisée. Par le questionnement, nous tenterons d'éclairer le lien fragile qui unit vide et harmonique dans l'imaginaire littéraire.

Mots clés : fiction, sciences, physique, vide, absence, silence, oubli, rupture, harmonique.

LES FLUCTUATIONS DU VIDE

Ce n'est plus aucun des mots parmi les mots  
qui compte mais *l'énergie du vide* entre eux  
tous, l'aspiration, l'appel qu'il y a entre. Le  
vide appelle : tout est là et tout manque.

Valère NOVARINA



C'est toi, mon gars ? Vraiment ? Bon, si tu le dis... Viens, viens assieds-toi. Non, pas là ! C'est la place de ta sœur. Elle va revenir d'une minute à l'autre et tu sais dans quel état elle se met quand on lui pique sa chaise. Viens ici plutôt. Voilà. Là, c'est correct. En plus t'as une belle vue sur le lac...

Qu'est-ce que je fais de mes journées ? J'essaie d'être un bon patient. J'avale mes pilules quand la garde me tend le gobelet, je tends le bras quand elle prend ma pression, je prends une grande respiration lorsqu'elle écoute mes poumons et, de temps en temps, je pisse dans le pot qu'on me donne... Ça résume bien la situation. Je m'ennuie à mort. Pourquoi est-ce que toi et ta sœur vous vous êtes mis en tête de m'enfermer dans une maison remplie de p'tits vieux à moitié séniles ?

Mais non, mais non ; fais pas cette tête-là ! *You're so gullible !* Je te taquine, c'est tout. J'adore jouer au vieux paternel qui fait pitié : ça vaut son pesant d'or avec les infirmières ! Tiens, prends un chocolat : c'est bon pour ton moral, t'es blanc comme un drap.

Chut, chut ! Mais tais-toi ! Tu vas me faire prendre ! On dirait que t'as jamais vu une caramilk de ta vie. Mon glucose, mon glucose... on s'en fout de mon glucose ! J'ai des problèmes beaucoup plus sérieux que mon taux de sucre, tu crois pas ? *Anyway*, dans l'état où sont les choses, je me considérerais chanceux si le diabète pouvait m'emporter...Tiens, tiens : c'est pas si bête ce que je viens de dire. Je devrais peut-être y travailler... Où j'ai trouvé ça ? Pas sûr d'avoir envie de te le dire... Ptit cul, t'étais toujours le *teacher's pet*. Je me rappelle d'une réunion de parents à laquelle j'avais assisté quand t'avais huit ou neuf ans...Ça t'en bouche un coin, hein ? Ta sœur et toi, vous vous êtes mis en tête que j'étais toujours absent. Vous vous rappelez jamais mes bons coups. Pourtant, j'en ai perdu du temps pour vous : les représentations théâtrales merdiques, les matchs de soccer interminables et les foutues rencontres parents-enseignants du mois d'octobre... Au mois d'octobre ! Qu'est-ce que la maîtresse peut nous raconter d'intéressant au mois d'octobre ? C'est à peine si elle arrive à se rappeler de vos noms ! *Anyway*, je perds le fil... Où j'en étais ? Ah oui, la réunion parents-



enseignants de deuxième année « A ». M'en souviens comme si c'était hier : on a marché jusqu'à ton école, les feuilles mortes roulaient dans la rue. Tu avais l'air du chat qui a mangé la souris ; je me doutais que la maîtresse te ferait des compliments : « Votre garçon est tout à fait charmant, on peut compter sur lui pour connaître la vérité... » Je me suis longtemps demandé ce qu'elle voulait dire au juste... *You were ratting on your classmates, hey ?* Alors, tu comprends que ça me rend nerveux : si j'te dis d'où vient cette caramilk, est-ce que l'infirmière-chef va passer ma chambre au peigne fin, cette nuit ? Est-ce que tu vas te ranger de leur côté pour me pourrir la vie, *tu quoque mi fili ?* Je peux te faire confiance ? Tu promets ? Et surtout, imagine-toi pas que j'veis l'avoir oublié. J'oublie mon adresse, j'oublie les ronds de poêle, j'oublie les dates et parfois les gens, *but no one – NO ONE – messes with my chocolate, got it ?*

Bon. Penche-toi un peu. Mais penche-toi, j'te dis ! Elles ont des oreilles ultrasoniques, ces bonnes femmes-là. Approche-toi encore. *Hep, hep* : Je t'interdis de lever les yeux comme si j'étais un vieux con ! T'as pas vu ce qu'elles ont fait au gars de la chambre d'en face juste pour une histoire de paparmane rose ! Alors, moi, avec mon chocolat... j'envisage le pire. Non, mon gars, non, je dramatiser pas. Non, non et encore non : elles vont pas seulement me le confisquer. Le type aux *pink peppermints*, il est disparu comme ça, zoup ! En une seule nuit. *Ciao ciao, Good bye*. Tu me crois pas, hein ? *Oh, no need to sugar-coat it, son : I know that face !* Les narines dilatées, les pupilles qui penchent vers la droite : tu me crois pas. Vérifie par toi-même : le type est disparu. Pouf ! Hier, il y était encore et ce matin, pouf ! Tout ça pour un foutu paparmane... rose en plus ; y a pas de couleur plus laide... De quoi on parlait déjà ? Pourquoi t'es penché comme ça vers moi ? Le chocolat ? Quel chocolat ? La caramilk ? C'est toi qui l'a apportée. T'es drôle ! T'es certain d'être mon gars ? Lui, le sens de l'humour, c'est pas son fort. Oui, je suis d'accord, on va changer de sujet.

Sortir, sortir... Non, ça me tente pas vraiment. Oui, oui... il y a tout plein d'activités, c'est pas ça le problème. Tiens, regarde, le calendrier est accroché, là, sur le mur. Dans mes bons jours j'arrive même à le déchiffrer. De toute façon, si ça fait trop longtemps qu'elles m'ont pas vu, elles viennent me harceler, les succubes en habits blancs, histoire de savoir si je ne voudrais pas me « joindre au groupe ». Les poches, la pétanque, le bingo... Je suis pas encore assez malade pour m'y intéresser. Parfois, y a un gars qui amène des chiens et des

chats ; ils appellent ça « la zoothérapie ». Un des matous ressemble comme deux gouttes d'eau à Ernest, tu t'en rappelles d'Ernest ? La bedaine blanche, le museau rose... Remarque qu'un chat, c'est un chat : ils finissent tous par être interchangeables. *You should see that !* Même les moins débiles deviennent complètement gagas juste à les flatter. Quand ils me forcent à « participer », j'attrape Ernest et je l'amène loin du « groupe ». Là, je lui gratte les oreilles. Je préfère me tenir loin des langues pendues, celles des maudits chiens et des voisins d'étage.

On a l'aquarelle aussi... mais je reste sur mes gardes. Y a trop de yeux croches, j'aime pas ça. De toute façon, ils ont arrêté de m'achaler avec cette activité-là depuis que le gros Japonais du premier étage s'est envoyé une bonne rasade de peinture. Tu aurais dû le voir, le pauvre ! De la gouache plein la gueule et il trouvait encore le moyen de sourire avec ses grosses babines peinturlurées rouge.

Tu me crois pas ? *It's that face again...* Je te blâme pas. Moi-même, parfois, je sais plus trop... Si j'étais seul, ça irait mieux. C'est vrai. Tout ce qui arrive m'apparaît d'une logique irréprochable jusqu'au moment où, d'un regard, d'une parole, un emmerdeur vient briser ma bulle. *Ne mettez pas de sucre dans votre soupe, vos lunettes sont sur votre nez, votre chambre est de l'autre côté du corridor, laissez-moi vous aider mon cher monsieur...* Sa politesse hurle: t'es malade mon pauvre vieux. Et voilà ! Tout craque de tous bords, tous côtés. Il tronçonne ma vie à grands coups de compassion. Alors, c'est la fin : je suis dans la mire du stroboscope.

Tu peux pas savoir à quel point les gens m'emmerdent. Sans eux, mon expérience du monde serait la seule vérité. Dans mon royaume, la soupe sucrée serait *a fucking delicacy, damn right...* Finies, les histoires de plaques amyloïdes qui me brouillent la réalité en m'encrassant les neurones. C'est pour ça que je préfère rester ici et regarder le lac.

Tiens, tu t'en vas déjà ? C'est bon, c'est bon... *things to do and people to meet...* j'ai connu ça aussi, avant que mes possibilités de loisir oscillent entre le bingo et la pétanque... Dis à ta soeur de venir me voir plus souvent. Vraiment ? Tu es sûr ? Ce matin ? Il me semble que cela fait plus longtemps... Bon. Je m'obstine pas. J'sais que ma perception du temps devient de plus en plus élastique ; à chaque fois c'est un vrai saut en *bungee...* le genre qui

finit mal. Je vais me coucher; je me sens fatigué. En passant, tu pourrais demander à mon fils de me ramener du chocolat ?

Tiens, tiens ! T'es déjà revenu ? T'as oublié quelque chose ? Vraiment ? Mais tu viens juste de sortir ! Tu portais les mêmes pantalons, la même chemise. Deux jours ! *Are you kidding me ?* Mais qu'est-ce que j'ai fait pendant deux jours ? Je suis tout de même pas passé par un trou de ver ! Quoi ! Les chiens ! J'ai flatté les chiens ? Jamais ! Je les haïs pour mourir. Qui t'a raconté ça ? L'infirmière... Celle aux yeux bridés ? J'aurais dû m'y attendre. Bon, ben, si j'étais toi, je croirais pas tout ce qu'elle raconte, celle-là ... ça veut dire, ce que ça veut dire. Pour le reste, je me comprends...

T'as apporté mon chocolat ? Ah, là tu me rends heureux. Je suis aussi capable d'apprécier la tactique : t'as pensé à le dissimuler, c'est pas mal *smart*. Parfois, elles inspectent les malles. Mais là, vraiment, c'est trop fort : elles penseront jamais à aller fouiller sous ta casquette. Si tu m'approvisionnais régulièrement, on pourrait se partir un p'tit business, toi et moi : il y a un marché pour cela ici. Oui bon... pour un gars comme toi qui est accro à l'adrénaline boursière : c'est sûr que c'est peut-être pas un gros coup comme à ceux que t'es habitué, mais je te dis que j'arriverais à vendre n'importe laquelle de ces barres-là cinq fois le prix de sa valeur marchande. Tu vois le potentiel de profit ? L'offre et la demande, l'offre et la demande... T'avais raison : y a que ça qui compte. Ici, les gens seront bientôt prêts à s'entretuer pour une kitkat. *Not even for the good stuff, ya know*. Je te parle des trucs remplis de glycérine qui ressemblent plus à des chandelles qu'à du chocolat. Tu trouves que j'obsède avec mes histoires de paparmane et de chocolat ? Tu comprendrais si tu devais te taper leur bouffe matin, midi et soir. *Anyway...* Tu me la donnes ma barre de paraffine

sucrée ? Oh, comment t'as fait pour savoir que c'était ma préférée? Des carrés de mystère cacaoté...

Oh, ça va, ça va. Tant que je reste assis à regarder la rivière, ça peut aller. C'est calme, c'est reposant... On peut pas en dire autant du reste du centre. Il se passe des trucs étranges, tu sais...Tiens, as-tu remarqué que mon voisin de gauche est disparu ? Non, non ! Pas le type au *peppermint* rose, l'autre gars. Je peux pas dire que ça m'ait fait beaucoup de peine. J'le connaissais à peine: un « bonjour » par-ci, un « bonsoir » par-là... il passait souvent devant ma chambre en traînant tout son attirail de soluté sur un portemanteau roulant. Maudit que c'est laid un vieux ! Aucune dignité là-dedans. Les varices qui courent sur les jambes décharnées, la peau du cou qui pendouille, les ongles jaunis et retournés... Mais ce qui empire tout, c'est leur sans-gêne. Qui d'autre aurait l'idée de se balader en jaquette béante sur le popotin? Popotin qui, soit dit en passant, a connu de meilleurs jours ! Compte-toi chanceux : je t'épargne les détails... *It's just too disturbing.*

*No, no, I wasn't staring, I swear.* Pour qui tu me prends ? Une vieille tapette? Si je jette un coup d'œil de temps en temps, c'est pour me désensibiliser. Ben ouais, parce qu'à chaque fois que je vois une jaquette fendue, ça me donne des frissons d'horreur. Mais qui sait ? À force d'être confronté au spectacle, je finirai peut-être par y trouver une certaine poésie. Même qu'à bien y penser, cela ressemble un peu au vieux métronome de ta soeur : tic à droit, tac à gauche... Ça se balance avec précision. Et puis, mieux vaut s'y faire le plus tôt possible : autour d'ici, les vieux croûtons sont légion. Tu sais qu'il y en a un qui vient parfois me visiter dans ma chambre ? *I swear.* Le crâne dégarni, les yeux vitreux : une abomination. Heureusement, depuis que j'ai décroché le miroir, il n'est pas revenu !

Allez, ris un peu : je te taquine ! T'as toujours été trop sérieux... Je me rappelle encore de ton premier anniversaire : j'avais dû moi-même t'écraser la face dans le gâteau. Toi, tu te contentais d'y aller sagement, ton petit doigt effleurant précieusement le crème, le regard lourd de réflexion... Tu devais déjà analyser le marché potentiel du produit: « quelle marge de bénéfiques si j'en demande un dollar la pointe ? » Ta sœur, elle, c'était une autre histoire. Elle se faisait pas prier ! Une année, il avait fallu se rendre chez le médecin parce qu'elle s'était coincé du crème dans l'oreille ! Je sais, je sais : je l'ai raconté mille fois. Je radotais bien avant la maladie...

Enfin... De quoi on parlait déjà ? Oui, mon voisin en jaquette... Ben, y a pas grand-chose à en dire. Zoup, lui aussi. Disparu. Je me suis levé un bon matin et il était parti : aucune trace de ses fesses métronomiques sur toute l'étage. C'est à croire que le centre est construit sur une singularité spatio-temporelle. Laisse faire, je me comprends.

Il me reste qu'un seul voisin, tout au bout du couloir. Mais j'ai l'impression qu'il fera pas vieux os. *Curiosity kills the cat*. J'ai tenté de le prévenir, tu sais. Je lui ai dit : « Monsieur, vous devriez vous asseoir et regarder la rivière : c'est plus prudent. » Il m'a fait un sourire triste. Je sais ce qu'il pensait : « pauvre type, il perd la boule ». Je lui en veux pas : c'est quand même un peu vrai. Mais c'est pas parce que j'arrive plus à lacer mes souliers que j'ai tort sur toute la ligne...

Il se passe des choses bizarres. Je crois que les infirmières sont mêlées à tout ça. As-tu remarqué qu'il y en a beaucoup trop qui sont asiatiques ? *Here we go with the face again...* Tu penses que je suis un sale raciste, c'est ça ? Peu importe ce que tu penses, je te dis que c'est louche. Tu devrais voir comment elles me regardent. Toujours par en dessous. C'est pas net. Et puis, elles farfouillent, elles posent des questions. Non, non, elles n'essayent pas tout simplement d'être gentilles ; tu m'énerves à la fin ! Oh, puis ça sert à rien : tu me crois pas. Parlons d'autres choses, veux-tu. Sinon, je sens qu'on va encore se disputer et je déteste ça.

On pourrait parler de ton travail. Tu t'es toujours plaint que je m'y intéressais pas. C'est assez vrai d'ailleurs. Ça me semble d'un ennui total. Je n'y ai jamais rien compris. Et puis disons les choses clairement : je trouve ça honteux. Tu sais que c'est un peu à cause de toi si j'ai acquis une réputation de mésadapté social ? Oui, oui. Avant que tu tournes mal, je frayais comme un poisson dans n'importe quel *cocktail*. « *Hi Steven ! I found your last article on the probabilities which violate reality of Bell inequality soooooo very interesting! Hillary, you look absoluuuuuutely stunning in that dress !* » Tu vois, je suis pas aussi barbare que tu le crois. Moi aussi, je sais battre des cils et faire sécher mes dents. Mais depuis que t'as développé des goûts bizarres, la honte m'a transformé en repoussoir. Je vis mon pire cauchemar –un canapé dans une main, un chardonnay dans l'autre– chaque fois que je me retrouve coincé dans une soirée mondaine et qu'un honorable trou de cul me demande : « Mon cher monsieur, mais dites-moi ce que font vos enfants dans la vie ? » T'as pas idée combien de fois que j'ai été terrassé par une soudaine envie de pisser... Si vraiment je peux

pas esquiver le coup, je marmonne quelque chose sur ta sœur et ses études en musique. Au moins, je peux parler sans rougir de ses concertos et de sa façon « d'habiter les silences ». Ça sonne bien. Ensuite, j'avale d'un coup deux *appetizers*. Contre les questions, y a pas meilleur bouclier qu'une gueule pleine. C'est ma façon de te garder dans le placard. Qu'est-ce que je suis censé leur dire ? Un monde à découvrir, tant de mystère à effleurer et, toi, tu te diriges vers les eaux boueuses de la finance internationale ! *It's beyond me !*

Oui... non... Je sais pas si j'aurais voulu que tu t'intéresses à la physique. Ça aurait eu ses avantages, c'est certain : on aurait pu discuter de la théorie des cordes au dîner, on se serait lancé des calculs différentiels par dessus la soupière. Et puis, quand je disais du rosbiff de ta mère qu'il était « *exquisitely singular* », t'aurais enfin compris que ça voulait pas dire qu'il était bon... Oui, il faut croire que j'y ai un peu pensé. Surtout quand t'étais bébé. Tout était encore possible, toutes les probabilités étaient encore ouvertes. Ça aurait pu être... il y avait sûrement un pourcentage de chances pour que ce soit, non ? Mais je me suis rapidement rendu compte que, si j'avais quelque part un fils physicien (ou même quelque chose de moindre comme, disons, un biologiste), c'était pas dans cet univers-ci.

Tu te rappelles de l'ensemble de magie qu'on t'avait donné à Noël ? *How old were you ?* Pas vieux, pas vieux du tout. Il me semble que tu venais à peine de commencer la petite école. La mallette t'arrivait presque à la taille ! Quand t'es parti ce matin-là, je t'ai regardé trotter jusqu'au coin de la rue. T'étais drôle à mort ! Tu t'arrêtais à chaque coin de rue pour déposer la caisse par terre, puis tu repartais en la tenant à deux mains. J'ai pensé : « *My son is gonna blow their minds* : il va falloir agrandir la cour pour y faire entrer tous ses amis ! ». Mais quand t'es revenu le soir, t'étais seul et tes mains étaient complètement vides... « *What happened to your case ?* », que je t'ai demandé. « Mais Papa – tu refusais déjà de répondre en anglais – je l'ai échangé. » Je me suis un peu énervé : « *And what the hell did you trade it for ?* »

Eh ben, t'as glissé la main dans ta poche pour sortir une carte. Dessus, il y avait un joueur de hockey. Demande-moi pas lequel. « *And since when are you interested in sports, sonny ?* ». T'as secoué la tête de gauche à droite comme si j'étais le dernier des cons. « Mais non Papa, tu comprends pas ! C'est une édition limitée... » C'était sorti d'un trait, en sifflant

un peu à cause du vide laissé par ta dent de lait. « ... je vais la garder pour la revendre. Elle va valoir cher plus tard ! »

Et puis tu m'as plaqué là; talons aux fesses, t'es allé cacher ton trésor dans une de tes planques « secrètes »... En quelque part, je suis toujours planté là, gueule grande ouverte. J'attends que tu reviennes. J'me dis que ça n'a juste pas de bon sens. Tu vas me lancer un sourire troué et faire réapparaître la mallette d'un coup de baguette : « *Daddy, don't worry, I just played a trick on you.* »

Remarque que j'ai tort de me plaindre. Je suis un père ingrat. Après tout, c'est ton amour du *Stock market* qui doit payer pour tout ce tralala, hein ? La vue sur la rivière, la chambre privée, les sales chiens et les infirmières zélées, tu les as quand même pas sortis de ton chapeau ! En tout cas, je sais que ce sont pas mes particules virtuelles qui me permettent tout ça... *Feast or famine !* C'est ça l'univers de la recherche fondamentale. Tu dois leur donner ce qu'ils veulent, sinon... Zoup ! Comme le gars au paparmane. Tu disparais dans les oubliettes du département et on n'entend plus jamais parler de toi.

Il y a quand même eu de bons moments au labo... Je sais que tu n'as jamais compris. Tout ce que tu voyais, c'était des équations alignées sur une feuille, des ordinateurs qui compilaient des chiffres barbares. « À quoi ça sert ? » Faut voir ce qui grouille sous les nombres ; les passages, les cavernes qu'ils creusent dans la réalité. C'est un labyrinthe monstrueux. La structure est éphémère, le tracé change constamment : impossible de rebrousser chemin. *Absolutely terrifying, absolutely mesmerizing.* Alors, tu plonges dans le noir, t'espère une lueur au prochain détour... Un vrai Icare des profondeurs. Et tu t'enfonces, et tu te sens disparaître. Tu reviendras jamais. C'est évident. T'es le papillon de nuit qui recherche ce qu'il devrait fuir : « Allez, hop : un autre p'tit tour près de la lumière ! ». *It's so damn beautiful !* Tu t'en fiches pas mal de te faire griller.

C'est pour ça qu'on restait là des nuits entières, à s'engluer dans les calculs, à se perdre dans l'expérience. On n'aurait pas dû – certaines choses ne sont pas faites pour être vues –, mais c'était plus fort que nous... Ça au moins tu peux le comprendre : tu faisais pareil à Noël. Dis pas non. On te mettait au lit, on te disait de dormir, mais t'avais la paupière hypocrite. Ta mère me forçait à enfiler un *suit* de père Noël pour vous donner le change. Tu t'endormais qu'après avoir vu *Santa Claus* déposer tes cadeaux sous l'arbre... T'avais déjà

un p'tit côté mercantile... Puis, t'as fini par comprendre qui se trouvait sous la barbe ; c'était l'année de la mallette de magicien... Et si c'était ça qui avait tout gâché ? La preuve qu'y faut pas chercher à trop en savoir.

Je suis fatigué. Je préférerais que tu partes. Non, je ne veux plus en parler. Reprends ton chocolat. Bon. Si tu insistes : je le garde. Tu reviendras, dis ? Et amène ta sœur avec toi. J'ai besoin qu'on habite mes silences.

T'es là, enfin ! Où t'étais passé ? J'ai pensé à un voyage d'affaire, mais j'arrivais pas à me rappeler... C'est pour moi ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec une tasse de thé ? Avec cette chaleur en plus ! Non, tu dois sûrement te tromper : j'ai jamais aimé le thé. Eh bien, si j'en voulais tantôt, j'en veux plus maintenant. Pose-la plus loin. Non, plus loin encore. *I don't wanna see the damn thing.*

Laisse faire le thé, je te dis ! On a des choses plus importantes à discuter. Approche-toi un peu... encore plus. C'est à propos des infirmières : je pense qu'elles en ont après moi. Écoute-moi jusqu'au bout avant de m'interrompre ! Le type qui habitait au bout du couloir est sorti sur une civière, ce matin. Il avait la tête recouverte d'un drap, mais j'ai vu ses pieds dépasser tout au bout... ils étaient bleus ; c'est jamais bon signe. D'après moi, ils vont lui accrocher une étiquette au gros orteil... Et je suis le prochain sur leur liste.

Pourquoi elles me feraient ça ? Je sais pas moi. Est-ce qu'elles ont besoin d'une raison ? Tu sais, le monde n'est jamais si logique qu'il en a l'air. Il n'y a que dans les romans policiers qu'il y a toujours un mobile. *Life is messier than that !* C'est un sac de billes qu'on lance dans les airs. Einstein s'est encore trompé : Dieu adore jouer aux dés. Tu sais que le hasard est scientifiquement prouvé ? C'est-à-dire qu'au niveau infinitésimal, rien ne va plus et prévoir la course d'une particule, c'est comme jouer à la roulette.



Alors pour mes infirmières, je sais pas... 1% de chance qu'elles font partie d'un culte satanique, 0.00015% qu'elles enlèvent des humains pour les ramener dans leur galaxie, 15% qu'elles sont à la solde d'une association pharmaceutique expérimentant illégalement de nouveaux produits... Tiens! C'est drôle que tu m'y fasses penser : il me semblait que rien de mon monde n'avait collé sur toi... Mais t'as tout à fait raison, dans nos calculs, il faudrait surtout pas oublier le rôle de l'observateur : il y a au moins 50% des chances que mon cerveau en compote les crée de toutes pièces, ces damnées infirmières... Qui sait ? Peut-être même qu'il te crée, toi. Qu'est-ce qui me garantit que tu es vraiment là? Et si en réalité je parlais à une chaise vide ? Je serais pas le premier à qui ça arrive... Les camisoles de force sont remplies de gens comme ça.

Tu vois, je sais même plus si je fais confiance à mes yeux... Non, non, je me reprends : j'ai une confiance aveugle en mes yeux ; soixante-dix ans de carrière et jamais ils ne m'ont fait faux bond. Même pas de lunettes ! C'est te dire la qualité de la génétique visuelle qu'il y a sous mon capot... Je ne doute pas un instant de l'excellente densité de mes humeurs aqueuses et vitrées. Chez moi, c'est presque une religion : j'ai foi en la convergence de mon cristallin, je crois en ma rétine. C'est quoi le problème alors ? Le problème, mon gars, est qu'on ne voit pas avec les yeux, mais avec le cerveau. C'est lui qui organise le monde autour de nous. Et je peux plus vraiment faire confiance à mon fromage gruyère pour ce qui est de l'analyse des données provenant de mes globes oculaires...

Remarque que c'est rien de nouveau sous le soleil. Tiens, tu sais que nos yeux tressaillent plusieurs fois par seconde en interrompant leur activité ? Eh oui ! Le monde nous est transmis sous un éclairage stroboscopique, un véritable défilé d'images saccadées. Est-ce que c'est comme ça que la réalité t'apparaît ? Mais non ! *Smooth as a baby's behind*. Du haut de sa boîte crânienne, le Grand Illusionniste gomme tous les trous. C'est quand même inquiétant, non ? Je veux dire : quelles garanties on a qu'il ne nous joue pas de sales tours de temps à autre ?

Mais bon... T'auras compris que c'est un débat entièrement théorique : je passe pas mon temps à questionner la réalité. Comme tout le monde, j'oublie que ma vision est partielle, limitée et truquée. J'oublie que la première abeille venue perçoit les ultraviolets qui m'échappent complètement. J'oublie que le chat est dichromate et vit dans un univers

entièrement dépourvu de rouge. J'oublie que mon champ visuel me coupe de la moitié du monde alors que le lapin, lui, se paye une vision panoramique. J'oublie qu'il y a sur ma rétine une tache aveugle, un petit point où l'univers disparaît... J'oublie mes failles, j'oublie mes limitations. J'oublie que ce qu'il y a devant moi est une construction tout à fait personnelle d'une réalité qui m'échappera toujours. Je prends pour acquis que ma vision est le monde. Enfin... Tu comprends que c'était avant... avant qu'autour de moi, les couloirs se mettent à dériver et que je me perde dans mon propre labyrinthe.

Il faut rester positif, n'est-ce pas ? Apparemment, ça fait des miracles. Y en a qui jurent avoir guéri leur cancer juste en ayant la bonne attitude. Des rayons de bibliothèques entiers sont remplis de livres sur le sujet... Je sais que c'est de la merde... Mais dis-moi : en train de te noyer, refuses-tu une planche parce qu'elle sent pourri ? Alors j'essaie de voir le verre « à moitié plein », et je me dis que la maladie m'ouvre de « nouvelles perspectives »... Y a au moins ça de vrai ; je ne peux plus rien regarder sans savoir qu'il s'agit d'une illusion. Impossible d'oublier que les influx nerveux voyageant le long de mon nerf optique sont tripatouillés, triturés, remodelés. À la base, je crois qu'il s'agit d'un problème de conversion. Qu'est-ce que la vision sinon la traduction d'ondes photoélectriques en signal bioélectrique ? *Traduttore, traditore...* Le problème se situe juste là : pour percevoir le monde, je dois l'inscrire dans ma chair, transformer des ondes lumineuses en agrégat de calcium et de potassium qui s'accumuleront le long de mes cellules pour créer une différence de potentiel et un courant électrique. Ce qui m'entoure et moi, nous devons devenir organiquement liés. C'est la condition *sine qua non* de la perception : ce que je vois devient une part de moi. Pas étonnant qu'au fur et à mesure que mon cerveau se transforme, ma réalité change : je suis ce que je perçois. Et on y est encore revenu ! Je parle du bon vieux débat : est-ce que je peux m'extraire de ce que j'observe ?

Où en étais-je déjà ? Ah oui. C'est absolument prodigieux. Vraiment magnifique. Mais, je parle des deux : de mon cerveau magicien et de toi, mon gars, qui me parle de l'influence de l'observateur sur une situation donnée... T'en as donc retenu quelque chose ? Qui l'eut cru ! Te rappelles-tu quand la maîtresse m'avait demandé d'être *guest speaker* dans ta classe ? C'est fou ce que les enfants sont curieux. À la période de questions libres, il devait bien y avoir une trentaine de mains dressées dans les airs ! Qu'est-ce qui arrive si on passe

par un trou noir ? Où est la limite de l'univers ? Est-ce qu'on peut voyager dans le temps ? C'est difficile d'avouer à une bande de p'tits culs qu'on n'a que des bouts de réponse. À cet âge-là, ils ne veulent pas d'une réalité comme une passoire. Je m'en suis quand même bien tiré. Le tout c'est de détourner leur attention en les faisant rire. Une bonne farce, ça fait avaler n'importe quel saut quantique. *I think I gave a good show. Any normal kid would have been proud of his dad.* Toi, t'étais assis dans le fond de la classe et tu roulais les yeux. Faut dire qu'à l'époque, ça faisait longtemps que t'avais capitalisé sur la vente de ta mallette de magicien...

On a jamais pu se comprendre. Je sais pas pourquoi. C'est comme ça, c'est tout. À chaque fois que je fais un pas dans ta direction, t'en fais trois pour t'éloigner. À cinq ans, tu refusais déjà de me répondre en anglais. On faisait une drôle de paire, toi et moi, marchant côte à côte sur le trottoir. On partageait la conversation, mais jamais les mots. Je me disais que ça viendrait... *If only I knew !* Tu sais ce que je vais te raconter, hein ? *Well, you'll hear it again ; whether you like it or not !* Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie ! Et tout ce *kerfuffle* parce que monsieur voulait rester au magasin de jouet ! « *Get in the car, right now !* » J'aurais peut-être dû te donner plus de temps, mais je détestais te voir lorgner les jeux de monopoly avec autant d'enthousiasme. Qu'est-ce qu'un p'tit gars peut faire avec ça ? Voulais-tu vraiment passer tes après-midi à placer des hôtels de plastique sur l'avenue Kentucky ? Ça me semblait malsain tout ça. « *Enough ! Get in the car !* » J'étais rouge et je te tirais par le bras. « Laisse-moi, je veux pas y aller ! ». Tu te débattais, tu gigotais en tout sens, impossible de te faire entrer dans la voiture.

J'imagine qu'on avait l'air bizarre ; c'est probablement pour ça que le policier s'est arrêté pour me poser des questions... Quand il t'a demandé si j'étais bien ton père, j'ai vu tes pupilles se rapetisser d'un coup. *The little bastard !* Je savais exactement ce que t'allais répondre... Deux heures ! J'ai poireauté deux heures au poste de police à attendre que ta mère vienne clarifier la situation. *I was so ashamed, I told myself : never again.* C'est après ça que j'ai décidé de te parler en français. Je m'imaginai peut-être que ça serait plus facile... ou, du moins, que ça m'éviterait une autre arrestation.

Tu sais ce qui m'emmerde le plus dans toute cette histoire ? C'est que tu parles anglais très bien. Je t'ai entendu au cellulaire avec tes clients. Impeccable. Pas seulement bon.

Vraiment impeccable. L'accent, le vocabulaire, l'aisance... Tu tiens pas ça de tes cours du secondaire. Madame Bourgault avait beau être un prof enthousiaste ; chi rilli dide note sonde tou goude. C'est... comment dire... c'est comme si je t'avais donné une belle boîte de chocolats et que tu m'avais tourné le dos pour aller la manger avec d'autres. C'est ton cadeau ; j'imagine que t'as le droit d'en faire ce que tu veux. Quand même... Ça aurait été bien si on avait pu le partager. Au lieu de ça, tu m'as obligé à m'expatrier dans une autre langue. Oui, c'est sûr... Je me suis habitué à vivre dans vos mots étranges. Est-ce que j'avais le choix ? On s'y fait. Quand même... C'est comme une interférence permanente. Je n'arrive plus à trouver mon diapason. Je suis toujours *torn in two*.

Au moins, au labo, tout le monde s'entendait pour parler mathématiques. Cela faisait plutôt mon affaire. Parce qu'entre toi qui ne parlais que français et ta sœur qui communiquait en arpège, le temps était plutôt long... Parler au cousin ? Quel cousin ? Ha, lui... bof : divertissant, sans plus. Son équivalent culinaire serait la poutine : brièvement agréable, mais lourd et indigeste au total. Chez lui tout était gras : son langage, sa face, ses plaisanteries... *He was my junkfriend : easy and disposable. We all need one like this.* Un véritable refuge, un repos pour l'esprit. Au moins, lui, il ne passait pas son temps à me regarder par en-dessous pour me faire sentir que c'était ma faute, ma faute à moi... qu'est-ce que j'y pouvais si elle avait fichu le camp ? Elle m'a pas consulté, elle m'a pas laissé le choix. Et puis zoup ! Je me suis retrouvé seul, seul face à vous deux qui me regardiez toujours de travers, qui me disiez jamais rien. Remarque que je sais pas ce qu'on se serait dit... Les maudits mots nous font toujours tourner en rond comme des bêtes.

Pour découvrir des terres nouvelles, faut pas avoir peur de voguer en tangente vers l'horizon. *And for that ; we need a vessel to elsewhere.* Seuls les nombres peuvent nous faire traverser la frontière. Ils sont un navire puissant, capable de percer des tunnels, d'éventrer la réalité. Si c'était à refaire, je les choiserais encore. Dire qu'il y en a qui sont tout excités d'aller en Europe ! Faut vraiment être limité... Donnez-moi l'Inconnu ! J'ai toujours voulu faire partie de l'équipage pour ce voyage-là. Même désespéré, même sans issue, même en sachant qu'on va chuter en arrivant au bord du monde. Parce qu'il n'y a pas de terre d'accueil au bout de ça, c'est presque certain ; pas d'équation magique pour traduire l'univers en variables et le faire tenir dans la main, pas d'ohm algorithmique, pas d'harmonique

numérique... Que des billes qui roulent au gré du vent. Il me semble que l'aventure vaut quand même mieux que de faire du surplace. C'est pour ça que je me suis embarqué.

Ma contribution a été modeste, *that's for sure*. Mes travaux se sont limités à capturer l'énergie du vide. J'en suis quand même assez fier : toute ma jeunesse, je me suis fait marteler « rien ne se perd, rien ne se crée », et moi, tout d'un coup, je suis arrivé à tirer quelque chose du néant. Lavoisier en aurait perdu la tête une deuxième fois. Tu sais que j'étais à deux doigts de lancer une véritable révolution scientifique qui aurait étendu ses tentacules dans tous les domaines ? Oui mon gars ! L'environnement, les arts et même la finance internationale ! Parce que si Casimir avait repéré la force du rien, terrée tout au fond du chapeau, moi, je m'apprêtais à l'attirer dans la lumière. Fini le pétrole, le gaz de schiste, les turbines et les éoliennes. L'énergie aurait pu être cueillie à même le vide. L'effet de serre serait K.O. À tout moment le mystère pouvait être éventré. Il était minuit moins une et j'avais la paupière hypocrite... *The damn accident changed everything*. Mais je préfère ne plus en parler.

Arrête. J'ai dit que je ne voulais plus en parler. Tu m'agaces à la fin. Ce ne sont que des rumeurs. Tu ne crois quand même pas tout ce qu'on te raconte, non ? Rien de fondé. *Unless you still believe in Santa...*

Bonjour Monsieur, je peux vous aider ? Non, vraiment, votre tête me dit rien... désolé. Vous êtes médecin ? Bien sûr, vous pouvez vous asseoir. Non, pas là. C'est la chaise de ma fille. Vous la connaissez peut-être, c'est une guitariste renommée. Apparemment, elle habite merveilleusement les silences. Quoiqu'il en soit, elle a un caractère de chien : mieux vaut rester loin de sa chaise.

Parlant de chien, qu'est-ce qui arrive avec la zoothérapie ? Ça fait longtemps qu'on est venu me demander de me « joindre au groupe ». *Maybe they finally got that it was not my cup of tea...* Ou peut-être qu'ils sont disparus eux aussi. Zoup! Plus de patients, plus de sales

cabots, peut-être même plus de premier étage pendant qu'on y est. Y a rien d'impossible. *As far as I know*, ce centre au complet n'existe peut-être qu'au creux d'une dimension enroulée bien serrée dans la nôtre... ou à l'embranchement de deux de mes neurones ; ce qui revient à dire la même chose.

J'aimerais bien que vous cessiez de m'appeler papa. C'est agaçant à la longue. Non mais, est-ce qu'on se connaît ! Désolé, mais vous devez vous tromper de vieillard. C'est pardonnable : on finit tous par se ressembler à la longue. Les mêmes crânes dégarnis, la même peau translucide, les mêmes yeux couverts de veines rouges. Le lent retour à l'état primaire indifférencié. Essayez une autre chambre, un autre étage, un autre patient... Mais restez loin des infirmières : ce sera mieux pour vous. Je préfère ne pas élaborer là-dessus : ce sera mieux pour moi.

Restez si vous voulez, je n'y vois pas de problème. Faut juste pas prendre la chaise de ma fille. Je la lui garde. Oui, là, c'est bien. Belle vue sur le lac, hein ?

Vraiment ? Vous voulez qu'on parle de ça ? C'est un plaisir d'avoir enfin un visiteur qui s'intéresse aux derniers développements de la physique ! Ça me fait changement. Mon fils vient me visiter parfois, mais avec lui, c'est toujours dividendes, actions, pourcentage de profit... Pas moyen d'avoir une conversation intelligente. Ma fille, c'est autre chose. Je vous ai dit qu'elle était guitariste ? Quand elle joue, on se comprend un peu. Mais de quoi on parlait déjà ?

Oui, c'est vrai. Enfin, par où commencer ? Vous êtes familier avec l'effet Casimir ? Oui, c'est ça, l'énergie produite du néant. Ce bon vieux Hendrick avait découvert qu'en mettant deux plaques métalliques dans une cavité d'un vide absolu, elles s'attiraient l'une et l'autre. À cause de l'énergie produite par les particules virtuelles, bien entendu... Celles qui naissent du rien et y retournent aussi vite : vous les avez vus, vous ne les voyez plus ! Mais vous avez l'air de vous y connaître, alors je vais vous épargner mon discours de premier cycle universitaire sur les modes de résonance et les fréquences d'ondes. *Everybody learns that in physics 101*. De toute façon, ça m'intéressait pas de prouver leur existence – d'autres que moi s'en étaient occupés – je voulais trouver une façon de capturer leur énergie. Vous voyez ? Vous comprenez ? Créer quelque chose à partir de rien ! Et nous y étions presque

vous savez, nous étions si proche, si proche... Puis, il y a eu l'accident. J'insiste pas : comme tout le monde, vous avez lu les journaux.

C'est de l'histoire ancienne. J'essaye de pas trop revenir là-dessus. « *I'm movin' on* », comme disait l'autre. Et puis quand je me trouble, *everything becomes blurry*. C'était un accident. Le genre de chose qui peut arriver quand on fait joujou avec des accélérateurs de cette puissance-là. J'ai perdu des étudiants, des collègues... Ils sont partis d'un coup, enterrés sous les décombres. De véritables martyrs scientifiques. J'envie leur mort. Vous savez qu'ils ont eu droit à une plaque commémorative devant le pavillon de physique ? Tandis que moi... Non mais, *look at me* ! J'aurais dû me jeter dans le tas alors que ça s'écroulait. Mieux aurait valu partir d'un coup, un aimant géant planté à travers le crâne, plutôt que d'attendre dans ma jaquette fendue, que mon cerveau devienne aussi mou que mon cul.

Après ça, c'était fini. Tout l'argent investi... vous l'avez vu, vous le voyez plus. Et je ne parle même pas de la réputation du département... plus personne ne voulait s'associer au projet. La presse, bien entendu s'en est donnée à cœur joie. J'ai gardé une caricature où j'apparais en docteur Frankenstein hurlant de rire alors que la Terre m'explose entre les mains. Ça vous donne une idée du ton... Mais les enjeux étaient tellement gros... Après que la poussière soit retombée – aux sens littéral et métaphorique – on aurait bien fini par trouver quelqu'un pour penser qu'une explosion et quelques cadavres ne pesaient pas lourd comparé au magot promis. Vous voyez ; moi aussi je peux parler capital et profit quand c'est nécessaire... Si seulement le gouvernement ne s'en était pas mêlé. Tout le monde connaît la suite : les lois spéciales, l'accord du S-10, la création de l'agence internationale de contrôle scientifique... Un vrai merdier. Il faut maintenant remplir cinq formulaires roses avant de pouvoir mélanger du vinaigre et du bicarbonate de soude. Les « amoureux du paléolithique » ont été servis : côté science, on se croirait de retour à l'âge de pierre.

Bon, ça recommence ! *Come on* ! Ne me dites pas que vous croyez ces conneries ? Tout est disparu dans l'explosion ! Enfin... à quoi vous attendiez-vous ? On avait une dizaine d'ordinateurs d'une centaine d'hexabytes... on les utilisait pas pour jouer à tetrakis ! On n'est plus à l'époque de Newton où n'importe quel type avec un crayon et un boulier pouvait découvrir une loi fondamentale. Franchement ! C'est ahurissant ! Quoi ? Ah oui, celle-là est encore meilleure : j'aurais réussi à me pousser avec le résultat des recherches et je l'aurais

gardé pour moi tout seul ! La théorie du complot. Les gens adorent ce genre d'histoire. Je me vois d'ici : dans une belle mustang rouge, la formule coincée entre les dents, je fonce parmi les cactus tout droit vers le soleil couchant. Elvis pourrait être à mes côtés – tant qu'à dire des niaiseries.

Ma femme ? Mais pourquoi elle saurait quelque chose ? Franchement, faudrait vérifier vos sources... Ma femme, c'était mon p'tit matou de Shrödinger. À chaque fois que j'ouvrais la porte de la maison, il y avait une chance sur deux pour qu'elle ait levé les pattes. Le plus surprenant, c'est pas qu'elle ait détalé, mais qu'elle ait mis si longtemps à le faire ; en ce sens, elle a défié toutes mes statistiques. N'empêche qu'un soir, j'ai trouvé une lettre sur la table de cuisine ; elle l'avait coincée sous le panier à fruits rempli de pamplemousses roses. Zoup, elle aussi ! Et c'était longtemps avant l'explosion...

Écoutez, monsieur, sans vouloir vous offenser : je me suis déjà fait questionner, et par plus coriace que vous ! Ils ont été jusqu'à fouiller la litière d'Ernest...c'est tout dire. Le peu que je savais alors, ils me l'ont arraché. Le reste est disparu au paradis des hexabytes pulvérisés. Alors, laissez tomber. C'est mieux comme ça. Rappelez-vous ce qui arrive aux chats curieux...

C'est toi mon gars ? C'est pas trop tôt ! Écoute, je me suis trompé à propos des infirmières. Je pensais qu'elles magouillaient quelque chose, mais non. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elles ont disparu, elles aussi. Zoup ! Plus une seule paire d'yeux en amandes sur toute l'étage. Va voir. Le corridor est complètement vide. On n'entend plus leurs talons noirs claquer sur le carrelage ciré. Je pensais jamais dire ça mais je m'en ennuie un peu. Je sais pas... c'était une cadence sur laquelle on pouvait compter, un repère rythmique dans ma maladie.

Non, j'ai changé d'idée : va pas voir. Surtout pas. Laisse la porte fermée. Verrouille-là, se sera mieux. Écoute le vide, plutôt. C'est quelque chose quand même. Le néant, c'est jamais *rien*. Faut s'en méfier. On va attendre ta sœur : elle va nous remplir tout ça.



En attendant parle-moi de toi. Y a plus rien qui presse. Pas de gluons à traquer, pas d'actions à échanger... J'ai même plus de pilules à avaler ! C'est l'avantage lorsque tout disparaît : le temps s'étire. Non, je ne me lance pas dans la poésie surréaliste – tu sais ce que j'en pense – non, j'énonce une vérité physique : la gravité accélère le temps. C'est bien connu, les secondes s'écoulent plus rapidement près de la Terre que dans le vide de l'espace... Trop de poids et ta vie passe en claquant des doigts. *You don't get it, hey? It's that face again...* Oublie ça, oublie ça. Dans un vide infini, on n'aurait pas encore assez de temps pour se comprendre.

Je me suis toujours demandé si c'était pas à cause du gâteau... C'est vrai que, d'un certain point de vue, ça frôlait le terrorisme. Je me mets à ta place. T'es assis tranquillement dans ta chaise haute. Tout le monde chante pour toi pendant que ta mère t'apporte un énorme *birthday cake*. Wow ! Sur le dessus, il y a un dessin d'atome tracé en chocolat belge. Toi, bien entendu, tu sais pas encore ce que c'est – tout ce que tu vois, c'est des boucles entrelacées au milieu desquelles on a piqué une chandelle. Peu importe : tu trouves ça beau. Et ça chante, et ça applaudit, et tu sors ton petit doigt pour parcourir délicatement les loupes brunes lorsque, tout d'un coup, une force inconnue te propulse violemment vers l'avant. Ta tête se fait accélérer vers la masse sucrée en suivant une trajectoire parabolique. Y a rien à faire, tu peux pas échapper à la puissance gravitationnelle. Le crémage se rapproche à toute allure, il s'agrandit, couvre tout ton champ de vision. Et ça chante et ça rit tout le temps que tu plonges... Et puis, bang ! L'horizon disparaît, le monde est loin derrière : t'as été avalé par le crémage noir.

J'ai perdu mon fils physicien ce jour-là. Je sais pas si je peux me le pardonner : il est resté coincé dans une pâtisserie pendant que je riais comme un con. *It's terrible !* Tu m'en veux encore ? Tu t'en rappelles plus ? Ça, mon gars, ça veut rien dire. C'est là quand même. Tout nous reste en tête. Surtout ce qu'on oublie.

J'aurais dû te laisser poser des hôtels de plastique sur l'avenue Kentucky. Si c'est ça qui te mettait des étoiles dans les yeux. Les billets verts, les complets Armani, les montres dorées... moi, j'ai jamais compris ce que ça avait de si excitant. Ça me semble tellement limité, petit, bas...

Regarde la mer. C'est beau les vagues qui meurent en sinus sur le rivage. J'ai toujours aimé me baigner dans l'océan : ça donne l'impression de flotter sur un graphique. Puis je pense aux molécules d'eau, à leur nature dipolaire, aux bonds ioniques qui unissent leurs atomes, à la tension superficielle qui en résulte, à la force de Coriolis qui agite chaque tourbillon. Qu'est-ce que tu vois, toi ? Une ressource à mettre en bouteille, une valeur ajoutée à un capital immobilier, une attraction touristique sur laquelle capitaliser ? Ta sœur, elle, aurait parlé du crescendo du ressac, du silence des profondeurs. À sa manière, elle tente de faire tenir le monde en équilibre sur une portée ; c'est sa façon d'atteindre l'infini. Toi, qu'est-ce que tu cherches ? *Money ? What for ? What will it buy you in the end ?*

C'est pas de notre faute, tu sais. J'ai jamais réussi à lire le monde en termes de capitaux, t'as jamais réussi à le traduire en particules élémentaires. C'est depuis le maudit gâteau. Je t'ai propulsé ailleurs. Je regrette, je regrette, je regrette tellement. Tu vois l'impuissance des mots ? Même groupés, répétés, cadencés... ils n'effacent rien.

Regarde, la vague s'infiltré sous la porte. Tu m'amènes marcher sur la plage ? Je dois te dire un secret. *I should have told you before.* Tu sais que j'ai gardé toutes les coupures de journaux ? Oui, oui. J'ai tout planqué dans ta cachette préférée. Tu sais laquelle. Tu iras voir, tout est là. Tu m'as bien compris : *tout* est là. Ça te surprend, hein ? Je me souviens particulièrement d'un article où tu avais fait la une : tu sortais de la bourse avec ton énorme mallette noire. « Des millions volatilisés », titrait le journal. De fonds communs en produits dérivés, t'avais réussi à créer beaucoup d'argent à partir de rien et à tout rafler avant que le marcher s'effondre. *The little bastard !* Les gens autour de moi étaient mal à l'aise. Sais-tu à combien d'entourloupettes ils se livraient pour éviter la question ? C'était enfin eux qui étaient terrassés par l'envie de pisser. T'aurais dû les voir se tortiller et insister sur la carrière de ta sœur et sa « merveilleuse façon d'habiter les silences ». Mon fils, « le prestidigitateur boursier », tout le monde avait « la délicatesse » de ne pas en parler. Pourtant, rien ne pouvait me faire plus plaisir. C'est comme si je t'avais enfin vu revenir en traînant ta valise noire : « *Dad, I blew their minds away !* » Tu me renvoyais enfin mon écho.

Tiens, un sourire : c'est bien le premier. On devrait plus parler, histoire de finir sur une bonne note. Un mot de trop et l'harmonie pourrait s'écrouler. Je ne vais plus que tracer des nombres dans le sable. Les chiffres, mon gars, les chiffres... eux, ils te montreront tout.



Non, ne t'inquiète pas. Au contraire : je suis bien contente que tu m'aies appelée. Ça fait deux heures que je suis assise devant le putain de papier et que je mordille mon crayon... J'arrive pas à trouver le bon tempo. Ça ressemble à quoi un éloge funèbre ? Est-ce que je dois être touchante, sobre ou nostalgique avec une pointe d'humour ? J'écris 3 mots, j'en efface 4... J'entends mon père murmurer que ça fait un antimot. Vivant, je voulais qu'il parle. Maintenant qu'il est mort, j'aimerais bien qu'il se la ferme un peu.

Oui, je suis arrivée à l'aéroport hier après-midi. En montant dans le taxi, j'ai pris mon plus bel accent québécois pour donner l'adresse de la maison. Le chauffeur, un type balaise qui voulait être sympa, m'a lancé : « Z'êtes en vacances, mam'zelle ? ». Apparemment, je ne sonne plus comme le reste du clan. Le pire, c'est qu'en retournant chez moi, il faudra peu de temps pour qu'on me lance : « Alors, ma petite dame, c'est votre première visite à Paris ? ». Mon accent bâtard me trahit partout. Plus tout à fait d'ici, pas non plus de là-bas : *urbi et orbi*, je suis une expatriée.

Non, finalement, je suis pas allée chez papa... Quand le taxi a tourné le coin de la rue, j'ai eu les jetons. Je me suis vue seule au milieu des pièces silencieuses... J'ai demandé au gros mec de continuer tout droit et de m'amener à l'agence de location de voitures. J'ai choisi une super bagnole : une mustang rouge. Sur le coup, j'ai pas pensé que ça faisait pas très « funéraire »... Mais tu devrais entendre comme ça ronronne sous le capot. Imagine conduire un tigre. Je l'ai poussé à 130 et j'ai roulé jusqu'au chalet de mon oncle.

Non, y a pas de soucis : tonton habite dans le nord de l'Ontario depuis plus de dix ans – il vient faire son tour une fois par année, dans le temps de la pêche, puis repart aussitôt. La place est toujours vide... on peut y aller quand on veut. Il nous laisse une clé sous un pot de fleur craqué. Quand on était mômes, ma mère nous y amenait parfois « passer un week-end à la campagne ». Mais depuis des années, le chalet est devenu le refuge secret de mon père :

l'endroit où il se terrait lorsqu'il sentait le besoin « *to clear his mind* »... Comme si notre présence suffisait à lui souiller l'esprit...

De toute façon, ici, c'est mieux que la grande maison vide. Il y a des fenêtres partout et de vieux divans poussiéreux ; deux énormes achigans empaillés et une bibliothèque remplie de revues *Chasse et pêche* jaunies. Mais surtout, la rivière coule juste au bout du terrain; quand le vent agite pas trop les trembles on peut l'entendre clapoter. Pourquoi tu ris ? À cause du mot « clapoter » ? Arrête de *niaiser là-là*. Non, je lis pas le dico avant de me coucher ! Tu sais que j'suis nulle en français : mes poissons-scie ont toujours forniqué gaiement avec les raies. Mais il y a des mots vraiment trop juteux. Clapoter : on entend l'eau s'agiter au fond du verbe. C'est la sonorité qui m'intéresse. Ça doit être pour ça que l'argot parisien m'est rentré dedans aussi facilement. J'suis une vraie passoire à son. La tonalité, le rythme ; y a que ça qui compte. Il y en a pour qui c'est la lumière, l'espace, la vue... Ils entrent dans une maison et s'extasient sur l'éclairage. Tu sais ce que je fais pour savoir si je me sens bien en quelque part ? Je ferme les yeux et j'écoute. Je me fous du reste.

Oh, moi, ça va, ça va... C'est sûr que je m'y attendais pas. En tout cas, pas comme ça. Je pensais qu'il en avait encore pour quelques années à s'enfoncer dans les spirales de sa maladie... Mais qu'il échappe à la surveillance du personnel pour aller se noyer juste en face du centre, ça, non, je l'avais pas vu venir. D'ailleurs, personne ne parvient à s'expliquer comment ça a pu se passer. On m'avait pourtant assuré que les mesures de sécurité étaient excellentes, et puis mon père avait une infirmière perso qui s'occupait de lui en permanence. C'est presque impossible qu'il se soit rendu jusqu'à la rive sans que personne s'en aperçoive. Tu imagines toutes les circonstances qui ont dû se mettre en place pour que ce soit possible ? Son infirmière en pause café, un patient en crise qui monopolise l'attention des gardes, la réceptionniste qui téléphone à son mec... Hasards, tu dis ? Peut-être. Mais ça ressemble davantage à une conspiration.

Non, je disais ça en blague. Je ne vais pas devenir aussi parano que mon père. T'aurais dû l'entendre après l'accident au labo. On était en plein roman d'espionnage. Il y avait ceux qui voulaient le faire taire et ceux qui cherchaient à le faire parler... Parfois, il confondait les deux. C'est vrai que l'agence l'a mis sous observation pendant un bon bout de temps, mais ils ont fini par le lâcher quand ils ont compris qu'il cachait rien et qu'il s'en venait un peu gaga.

Non, on ne sait pas trop quand ça a commencé. Papa a toujours été un peu givré alors c'est difficile de tracer clairement la ligne entre son naturel excentrique et ses courts-circuits synaptiques... J'imagine que la maladie était là, en sourdine, depuis longtemps. Elle attendait son heure, tapie au creux d'un chromosome...

On s'est rendu compte que quelque chose clochait lorsqu'il s'est mis à prendre ses étudiants pour mon frère. Il passait son temps à les appeler « mon gars » et à retourner leurs travaux en disant qu'ils pouvaient se les foutre « *where the light never shines* ». Sacré papa, il a toujours eu le chic pour repousser les gens. Dans ma tête, il rime avec « rébarbatif ». Tout le contraire de mon frère, quoi.

Tu l'as connu, mon frangin ? Tu t'en serais rappelé. C'était le genre de gars qu'on n'oublie pas. Au secondaire, les filles se battaient pour sortir avec lui... Non, tu comprends pas : il y a vraiment eu des binocles brisées et des touffes déracinées. Même les gars se l'arrachaient : tout le monde le voulait dans son équipe de football, son club de karaté, son party de finissants... Jimmy Houde et Marc Demers s'étaient battus dans la cour d'école pour l'avoir comme partenaire en chimie... Tu vois le genre de type ? Celui qui marche dans la rue avec la bonne cadence, qui rit au bon moment, qui parle avec le bon ton... Certains appellent ça le « magnétisme ». Moi, je crois que c'est surtout une question de tempo : mon frère battait toujours la bonne mesure, il sonnait toujours juste. Tu comprends ? Sa poigne était mezzo forte, ses clins d'oeil adagio. Il n'était jamais maladroit, inapproprié, emprunté... Je me suis longtemps dit qu'il était en harmonie parfaite avec son entourage ; comme s'il flottait au-dessus des gens et des choses. Comment dire... Quand il arrivait dans un endroit, tout se mettait à vibrer en accord avec lui, et quand il partait, tout s'effondrait comme un orchestre sans conducteur. Il *insufflait* le rythme. Pas étonnant que le monde papillonnait autour de lui, mon grand frère. On voulait tous entrer dans sa valse. Il n'y a personne, personne depuis lui, qui ait réussi à me faire sentir comme ça... Comme quoi ? Comme si la musique était partout.

Oui, c'est sûr, j'y pense encore. À chaque fois que je perds une occasion de me taire, que je marche sur le pied de quelqu'un, que mon accent bâtard me trahit... je me dis que ce serait pas arrivé s'il avait été là pour me battre la cadence. Moi, derrière ma guitare j'ai du rythme ; dans le monde, je sais pas jouer.

T'as entendu parler de ce qui lui est arrivé ? À l'époque où il était sous enquête (le fameux scandale des produits dérivés de la caisse d'épargne...), ils ont retrouvé sa voiture sur le bord d'une route de campagne. Lui, il s'était volatilisé. L'investigation est maintenant archivée; la dernière fois qu'on a parlé aux enquêteurs – et ça fait maintenant des années – ils ne nous avaient pas laissé beaucoup d'espoir. On ne saura probablement jamais ce qui s'est passé. Il y en a qui pensent qu'on aurait eu avantage à le faire taire, d'autres qui disent qu'il s'est zigouillé afin de ne pas faire face à la musique... moi, j'aime l'imaginer, la paille d'un pina colada entre les dents, étendu sur une plage des îles Caïmans. C'est impossible qu'il ne soit plus là, que son corps pourrisse au fond d'un lac ou d'un fossé. Le monde ne pourrait tout simplement pas continuer de tourner comme si de rien n'était... Tu comprends ?

Mais parlons d'un sujet moins triste; l'éloge funèbre de mon père, par exemple. Je sais toujours pas par où commencer. Qu'est-ce que tu penses de : « Mon père créait l'énergie à partir de rien; malheureusement, rien n'a jamais pu être tiré de lui. » Un peu lourdingue : le rythme est pourri. Attends, j'en ai une meilleure : « Mon père, éminent spécialiste du vide, s'est toujours débrouillé pour en laisser un énorme dans ma vie. » Moi, amère ? Tu penses ?

Des bons souvenirs ? Il n'y en a pas des tonnes. Faut vraiment que j'y pense... Pour mon père, si t'étais pas un gluon, t'étais transparent. J'ai souvenir d'un pique-nique près d'un lac, mais c'est plutôt vague. On est peut-être allés au cirque une fois, pas sûre... De toute façon, quoi qu'on fasse, il fallait toujours se dépêcher de rentrer parce que papa devait «*go back to the lab* ». Il a passé plus de temps avec ses particules élémentaires qu'avec ses propres enfants. Je connais pas ça, tu sais, jouer au Monopoly en famille. D'ailleurs, on n'avait aucun jeu de société dans la maison. Ça te donne une idée. Pour nous, « papa » était un concept un peu flou et théorique, une entité vaporeuse qui faisait parfois sentir sa présence quand il rentrait, tard le soir.

Ah tiens ! En voilà un souvenir : la porte d'entrée grinçant sur ses gonds au milieu de la nuit. Ça manquait jamais de me réveiller. J'entendais Ernest miauler pour lui souhaiter bonsoir et les cintres cliqueter quand il accrochait son manteau dans le placard. Ensuite, il montait à l'étage et les escaliers craquaient sous son poids. C'était ma symphonie nocturne, ma berceuse. Elle chantait : « t'es pas complètement orpheline, la la la la. »

Jusqu'au jour où ma mère a décidé de se pousser, je crois que j'ai davantage entendu que vu mon père. Ensuite, il n'avait pas le choix d'être parfois à la maison, pour faire bonne figure, en quelque sorte. On ne peut pas dire que ça ait beaucoup amélioré la situation... J'avais l'impression d'être la fille de Charlot... Pas parce que mon père était drôle – il devait accrocher son sens de l'humour avec son sarrau en rentrant à la maison –, mais parce qu'il me donnait l'impression de vivre dans un film muet.

Tu voulais des souvenirs, en voilà un autre : papa est assis à la table de cuisine, complètement absorbé par un article publié dans un de ses foutus magazines scientifiques. Il n'y a que le chuintement des pages tournées qui rythme le silence. Tout à coup, quelque chose attire son attention ; une formule mathématique, un théorème quantique, une fonction d'onde, peu importe : il cesse de tourner les pages. On n'entend plus rien. Plus un son, plus une vibration. Et ça dure, et ça se prolonge, et ça s'étend... Comme de frapper une ronde et d'en rester prisonnier, condamné à rouler infiniment sur sa courbe parfaite. C'est une menace, une trappe, un piège ; un vide si dense qu'il gobe tout. Si je ne réagis pas, il avalera jusqu'au premier bruissement, jusqu'au grésillement inaudible du big bang originel. Alors je prends ma guitare et je joue à en faire trembler les murs. Tu aurais dû me voir, recroquevillée contre la caisse de résonance : une vraie enragée ! À l'époque, mes profs étaient découragés parce que je refusais de tenir les silences : « une ronde dure quatre temps, mademoiselle ! ». Mais au deuxième battement du métronome, j'avais déjà les paumes moites et l'estomac noué. Si je lui laissais gagner trop de terrain, l'ennemi deviendrait incontrôlable. Un « tic » de plus et je n'arriverais jamais à la prochaine note. Alors j'escamotais le tempo et mon maître s'arrachait le toupet : « si seulement tu pouvais laisser la mélodie respirer ! » Moi, j'avais trop peur qu'elle aspire tout.

Tiens, je pourrais dire ça pour son éloge funèbre : « C'est grâce à tes encouragements silencieux, papa, si je suis devenue musicienne. » Quoi ? C'est quand même un peu vrai. Tu sais, de toute façon, la réalité dépend toujours du découpage : une bonne histoire, ça tient de ce que tu racontes et de ce que tu gardes pour toi... Je suis pas obligée d'avouer devant le curé et toutes ses ouailles : « Chaque note, mon cher papa, je te l'envoie en pleine gueule. »

Je devrais peut-être pas te dire tout ça... Tu l'aimais bien, toi, hein ? Je sais que tu es allé le voir quelques fois quand il était au centre. C'était gentil de ta part. T'étais pas obligé...

Et puis ça me fait sentir complètement merdique : je n'y suis allée qu'une fois. Fille ingrate. Oui, c'est vrai : ma tournée européenne... merci de me dénicher des excuses... Comment tu l'as trouvé, toi ? Triste à voir, hein ? Un homme de sa trempe, qui finit comme ça, dans sa p'tite jaquette fendue. Quand je suis entrée dans sa chambre, il me tournait le dos et regardait par la fenêtre. Je suis sortie pour vérifier le numéro de la porte : cette loque-là ne pouvait pas être mon père. Mon père a toujours été solide, immuable. Il restait debout alors qu'autour tout s'effondrait... La preuve : il est sorti vivant du labo alors que les trois quarts de son équipe s'est fait écraser sous des tonnes de béton.

Excuse-moi. Vraiment, je manque de tact. Un terrible accident. Je venais juste d'aménager à Paris. J'ai appris la nouvelle par la télévision, comme tout le monde. Tu te rappelles ? C'était sur toutes les chaînes. Il faut dire que ça faisait un certain temps que ses recherches avaient attiré l'attention. Encore plus médiatisées que le *Big Hadron Collider* l'avait été en son temps. Certains disaient qu'il chatouillait un peu trop le chat de Cheshire et que, si le matou décidait de rire, il nous goberait d'un coup. Tu imagines le triomphe des pessimistes lorsque la baraque a sauté : « Il était moins une pour le monde ! », « À deux doigts du désastre ! », « La deuxième chute de Prométhée ! ». Ils jubilaient, les cons.

J'ai reçu un appel, environ cinq heures après l'explosion. « Votre père va bien. Que des égratignures. Pour le moment, nous avons quelques questions à lui poser... ». Ça ne m'a même pas surprise. Pas une seconde, j'ai pensé qu'il y était resté. Mon père ne s'effondre pas, c'est tout. Tu sais, j'étais là quand il a lu la lettre laissée sur le comptoir par maman. Elle avait eu la délicatesse d'utiliser mon papier favori, celui couvert de roses en filigranes. Il est resté droit comme un pic. Ça m'a pris quelques jours avant de comprendre qu'elle s'était barrée... Alors, c'était pas une petite déflagration qui allait le faire sourciller.

Quand je suis allée le voir au centre, ça m'a donné un coup. Il y avait quelque chose d'absolument terrible à le voir fragile comme ça. Que rien d'extérieur n'arrive à te faire plier l'échine mais que, tout d'un coup, juste comme ça, ton propre corps te claque entre les doigts. C'est comme s'il disparaissait, siphonné de l'intérieur. Je sais que c'est une histoire bêtement biochimique. Les médecins m'ont sorti des mots extra juteux : apoptose neuronale, plaque amyloïdes, diminution de choline-acétyltransférase... C'est rempli de sonorités inattendues, ça t'emporte loin... On dirait les mots d'une langue étrangère. La traduction : son vide



intérieur a fini par le rattraper et l'avalé. Je dérape ? Tu crois ? As-tu déjà vu les gens qui arrivent tout au bout de cette maladie-là ? Étendus dans leur lit, pas un geste, pas un mot. Tout ce qui les effleure finit par se perdre dans leurs vides intersynaptiques. Les couleurs, les sons, les odeurs, les sensations... Zoup ! Absorbés vers l'ailleurs... Un vrai trou de ver.

Le plus beau, c'est que tu n'es pas conscient de ton sort. Quand papa a finalement levé les yeux sur moi, il m'a dit : « *Hey, so nice of you to visit ! You don't come very often to the lab !* » Il a insisté pour que je m'assoie devant la fenêtre, puis il s'est remis à barbouiller à la gouache une feuille que son infirmière avait placée devant lui... Ils ne l'admettent plus avec le groupe de dessin depuis qu'il a viré une dérouillée à un patient qu'il soupçonnait d'espionnage. Pauvre type ! Apparemment, il pissait le sang et avait perdu une dent. Qui eût cru que papa avait l'étoffe d'un boxeur !

En tout cas... Ça faisait pas cinq minutes que j'étais arrivée et, déjà, je sentais son foutu silence qui commençait à s'enfler. Heureusement, je traîne toujours ma guitare avec moi. J'ai joué pendant plus d'une heure pendant que papa gribouillait comme un enragé. Quand je me suis levée pour partir, il m'a saisi le poignet. Il serrait si fort que j'ai grimacé – pas étonnant que l'autre mec ait mangé sa raclée... Puis, il m'a tendu des feuilles couvertes de griffonnages : « *That's for you, that's all for you. Here, take it.* » J'ai pris le papier et j'ai embrassé sa joue creuse. Je me tenais déjà dans le cadre de porte quand il m'a lancé : « Tu reviens bientôt, hein ? Je vais garder ta place... » Je suis partie aussi vite que j'ai pu. Rendue à ma voiture, j'ai jeté un coup d'œil aux barbouillages qu'il m'avait donnés. Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais, mais définitivement pas à ça : quatre feuilles remplies d'équations mathématiques.

Comment veux-tu que je sache si ça faisait du sens : j'ai coulé mes maths de secondaire 5. Ça aurait aussi bien pu être écrit en japonais. Et encore... La langue nippone, j'aurais pu trouver un niaque pour la traduire. Qui aurait pu déchiffrer les gribouillis de mon père ? J'ai besoin des doigts d'une seule main pour compter les mecs capables de comprendre ça. C'est vrai, il y a toi... j'y ai pas pensé, ou plutôt, je me suis dit que ça n'avait pas d'importance.

Allez, ce devait être n'importe quoi ! Rien qu'un ramassis de chiffres et de symboles plaqués là, à la va comme je te pousse. Hey, tu te rappelles ce qui est arrivé juste avant qu'on

le fasse entrer au centre ? Oui, c'est ça... l'épisode de la ballade dans le voisinage, à la mi-décembre, en caleçon et en chaussons... Alors, ça m'étonnerait que quelque chose de très profond soit sorti de cette caboche-là.

Ce que j'en ai fait ? Une boulette de papier que j'ai jetée par la fenêtre à la première occasion. Oui, je sais : pas très écolo. Mais là, ça m'est venu tout seul... J'ai roulé en direction de la ville, le papier était sur le siège passager. Il me semblait tellement lourd. C'est difficile à expliquer : j'ai passé au moins trois sessions de thérapie sur cet incident. Mon psy m'a finalement fait cracher que mon geste était un genre de révolte symbolique contre l'absence émotionnelle de mon père. *Whatever*, comme aurait dit papa.

De toute façon, j'y suis plus jamais retournée, en « thérapie ». Pourquoi ? Parce que j'ai finalement compris. Tu sais, disséquer ton enfance, tes sentiments et toute ta p'tite galère de vie, ça peut faire des merveilles. Vraiment. T'y vois plus clair, tu réajustes le tir... Mais lorsque t'as tout analysé de long en large, quand t'as tourné et retourné ta vie comme un vieux gant, il y reste encore des trucs qui grouillent dans l'ombre... Il y a des forces qui te travaillent au-delà de la raison. Et si tu voyages assez loin, assez longtemps, tu arrives au point où les lois logiques cessent d'exister. Une place où  $1 + 1$  n'égal pas 2. Un labyrinthe où tout entre en résonance, où il n'y a plus de repères... Tu vois ce que je veux dire ? Si tu veux continuer d'avancer, il va falloir que tu plonges. Comment ? Je sais pas. J'imagine qu'on s'y enfonce tous comme on peut. Moi, j'y navigue en jouant. Et j'avance, et je cherche... Entre les notes, il me semble entendre quelque chose. Comme une harmonie qui unirait tout à mon diapason. C'est pas très clair ce que je te raconte, hein ? Bon... passons à autre chose.

Tu reviens encore sur la foutue boulette de papier ? Elle t'intéresse vraiment on dirait. Si tu y tiens : je crois qu'elle a atterri dans un ruisseau ... Alors, je suis vraiment désolée : si c'était la fameuse équation, elle a fini en tourbillon de gouache délavée. Tu penses que papa aurait pu avoir un sursaut de lucidité et recracher la formule d'un coup ? Nah, j'y crois pas trop. N'empêche... au milieu du brouillard, il avait parfois des flashes d'une clarté étonnante.

Tu te rappelles de son cousin ? Oui, c'est ça, le gros chauve qu'il avait engagé comme concierge au labo. Lui aussi est allé le voir quelques fois. Il m'a dit que mon père avait encore une mémoire phénoménale pour certains détails. Difficile à avaler, hein ? Il paraît

qu'en ressassant leurs vieux souvenirs, ils en sont venus à parler d'une « soirée dansante » où ils s'étaient rendus tous les deux. Apparemment, papa se rappelait non seulement du nom de toutes les filles et des chansons jouées, mais aussi des fringues qu'ils portaient, avec quoi le punch était épicé... Incroyable, hein ? Oui, oui... qu'il se souvienne de tout ça – mais surtout : qui eut cru que mon père se soit déjà trémoussé sur « *Blue Suede Shoes* » ?

Ah, lui, le cousin... franchement, un drôle de numéro. Tu le connais, non ? Il vidait quotidiennement tes poubelles au Centre. Qu'est-ce que tu en penses ? Oui, je suis d'accord : le bonhomme est difficile à cadrer. Le plus bizarre est que mon père et lui étaient copains comme cochons. Ils ont grandi ensemble ; j'imagine que ça tisse des liens. Apparemment, mon grand-père et son frère s'étaient construit des maisons voisines dans leur p'tit trou de village. Eux n'étaient jamais là – le cliché du bûcheron –, mais leurs femmes et les enfants vivaient quasiment en commune. Ça devait avoir un côté très « petite maison dans la prairie ». J'aimerais te raconter une anecdote savoureuse pour illustrer ce bon vieux temps, quelque chose de bien bucolique avec une pointe de nostalgie, mais – je te l'ai dit – mon père ne parlait pas. Tout ce que je connais, ce sont les grandes lignes de l'histoire. Je sais que son cousin et lui ont été très proches jusqu'à ce que mon père « parte en ville » pour faire son cours classique. Ensuite, ils se voyaient une fois de temps en temps... enfin, c'est ce que j'imagine. Pour être honnête, je n'avais jamais entendu parler d'un quelconque cousin avant qu'il ne débarque chez nous sans prévenir...

J'avais pas dix ans, mais ce souvenir résonne encore avec la clarté d'une note parfaite. C'était un soir d'automne. Ma mère brassait ses chaudrons. La louche de bois raclait en cadence le fond de la casserole. Mon frère, assis à la table de la cuisine, était absorbé par l'étude de colonnes boursières. Moi, je ne sais pas trop ce que je faisais... À l'époque, j'étais juste contente d'être là : j'avais pas encore besoin de m'emplir l'oreille pour que ce soit supportable.

Quand le carillon a résonné, on a tous sursauté. On s'est dit : « papa rentre pour souper... » Une idée complètement débile parce que, bien sûr, mon père avait sa clé, mais surtout, parce qu'il ne rentrait *jamais* avant minuit. Quand j'étais petite, mon frère m'en avait expliqué la raison : notre père était *Santa Claus* et, toute l'année, il devait se pratiquer afin d'entrer dans les maisons, au beau milieu de la nuit, sans faire de bruit. Je sais, je sais... cette

histoire est aussi trouée qu'une passoire. Mais pendant un court moment, elle a réussi une prouesse quasi alchimique : transmuier la tristesse en émerveillement.

Mais pourquoi est-ce que je te raconte ça? Ah oui, le fameux cousin... Eh bien, zoup ! Il nous est apparu un soir dans le cadre de porte. Derrière lui, les feuilles mortes dansaient dans les rues. On n'a pas eu le temps de piger qui était ce type qu'il m'étouffait d'une accolade, embrassait ma mère et ébouriffait les cheveux de mon frère. Je ne me rappelle plus comment il a manœuvré, mais il s'est retrouvé assis avec nous à la table à dîner... « Ça sent bon en crisse ! », qu'il a dit. Une minute après, la cuisine était remplie des grands « sioup » qu'il faisait en siphonnant la soupe comme une balayeuse. C'était le début d'une nouvelle ère de l'épopée familiale. Si ma mère avait su, elle aurait pas attendu trois ans avant de se faire la malle...

Le cousin du paternel... décidément un drôle de bonhomme. Mon père disait de lui : « *He's not afraid to call a spade, a spade* » Je veux bien le lui accorder ; j'ai jamais entendu autant de saletés sortir d'une même bouche. Ça rend mal à l'aise. Et puis, avec lui, c'est toujours difficile de faire la part entre le vrai et le faux. Il peut raconter de ces salades... Il t'a parlé de sa tournée avec Neil Young ? J'ai jamais compris comment il avait réussi à se faire engager dans l'équipe de maintenance alors qu'il y avait sûrement des centaines de groupies – et des mieux qualifiés – prêts à tuer pour avoir le poste... Jamais compris non plus comment il avait réussi à obtenir l'amitié du chanteur ; apparemment, lui et Neil – comme il l'appelait – faisaient la partouze tous les soirs... Je n'ai jamais vu une photo qui pourrait me confirmer ça (il m'a expliqué qu'elles avaient toutes brûlé dans l'incendie de son appartement... c'est ça : la fois où il a sauvé trois personnes d'une mort certaine, je vois que toi aussi tu en as entendu parler), mais quand il donnait les détails croustillants de sa vie sur la route, je dois dire qu'il était convaincant... Va savoir, va savoir...

Et puis cette manie agaçante de donner des surnoms à tout le monde... Depuis l'âge de dix ans, il m'appelle « Crescendo ». Mon frère, c'était « David Copperfield ». J'ai jamais compris ce que mon frangin avait en commun avec le héros de Dickens... Ah, le fameux cousin ! Au premier abord, tu penses que c'est juste un con fini. Mais parfois, après avoir débroussaillé son discours des grossièretés et des bobards (ce qui fait quand même pas mal de déblayage, il faut dire), tu te rends compte qu'il n'y a pas que du vent derrière tout ça. Aussi

choquant que ça puisse paraître, souvent, il touche à la vérité. Une espèce d'oracle mal dégrossi, quoi. J'exagère ? Peut-être un peu, peut-être beaucoup... J'ai toujours éprouvé une fascination aussi écoeurante que viscérale pour cet homme-là. Il me fait l'effet d'une chanson pop, celle que tu détestes alors même que ton gros orteil en bat la mesure...

Quoi qu'il en soit, dès qu'il est apparu avec le son des feuilles mortes, ce cousin, mon père a insisté pour le prendre sous son aile. Il a habité à la maison « le temps de retomber sur ses pieds » ; mon père lui a même trouvé un boulot de concierge au laboratoire. Tu te rappelles de la grogne parmi l'équipe de recherche ? Mais, tu connais mon père : le cousin a gardé son poste.

T'aurais dû les voir ensemble ces deux-là. Tout un duo ! Quand ils prenaient un verre à la table de la cuisine : ça riait, ça se donnait des tapes dans l'dos ! C'était beau de les voir bras d'ssus, bras d'ssous : le physicien de classe internationale et son videux de poubelles... Okay, c'était crasse. Un brin condescendant. J'ai jamais dit que j'étais parfaite.

Mais pourquoi on parle du cousin ? Ah oui, les éclairs de lucidité, la boulette de papier perdue, la formule qui nous rendra zilliardaires ! Perdue, perdue, perdue ! Si elle a jamais été trouvée... Enfin, laisse-moi te dire un dernier truc sur le sujet : tu te rappelles qu'après l'accident, le département de physique au complet avait été passé au peigne subatomique, pour parler ton langage... Oui, eh bien, il y a quelqu'un qu'on n'a jamais trop embêté, si tu vois ce que je veux dire. En plein dans le mille : le videux de poubelle. Et pourtant... si mon père a parlé, si quelque chose a transpiré ; c'est sur ce cheval-là que je serais prête à parier.

C'est bien beau tout ça, mais ça ne m'aide pas trop pour l'éloge funèbre... Hier, j'en ai fait un cauchemar. Je me trouvais dans l'église. Le prêtre m'invitait à me lever pour prendre place derrière le lutrin dans la nef. Devant moi, il y avait des centaines de visages endeuillés, tous pâles dans leurs habits noirs. En m'éclaircissant la gorge, j'ai regardé les papiers sur lesquels était noté mon discours. Les putains de feuilles étaient couvertes de gribouillis mathématiques. Qu'est-ce que j'étais censée faire avec ça ! Je tendais l'oreille vers mon frère assis au troisième banc : j'espérais qu'il me souffle quelque chose pour me tirer de l'embarras. Mais non ! Il restait là, avec ses grands yeux muets, à siroter son pina colada. Je regardais les icônes du chemin de croix. Il me semblait que les Romains martyrisant le Christ me lançaient des clins d'oeils voraces. Le prêtre s'est mis à s'impatienter et à frapper le

plancher de son grand bâton noir. J'aurais voulu parler, improviser, dire n'importe quoi... mais les sons me restaient bloqués dans la gorge et l'audience stoïque me fixait pendant que le bruit s'amplifiait à en faire éclater les vitraux... Un rêve épouvantable. Il me semble encore entendre l'écho de cette foutu canne noire... C'est bien la première fois que j'ai peur du bruit.

Tu sais, d'habitude, en concert, ce sont les regards silencieux qui me foutent la trouille. Pas au début de ma prestation, non. Là, j'ai encore le contrôle : je monte sur scène, je fais la révérence, je m'assois, je vérifie l'accord de mon instrument... Puis, j'attends un moment. Je laisse le silence s'enfler un peu. Je m'amuse avec lui, quoi, sachant que, bientôt, je vais le crever d'une note bien placée. J'ai cessé d'utiliser ma guitare comme bouclier ; c'est un glaive, un fouet, une massue. Le silence je le dompte. Je lui laisse pointer le bout du nez avant de le soumettre d'un crescendo. Il y a une telle puissance là-dedans... c'en est presque malsain. Mais la fin du récital... quand je frappe la dernière note et que sa vibration s'en va en s'amenuisant, toujours plus loin, toujours plus faible. Quand le public écoute, quand il patiente jusqu'à ce que le son devienne inaudible ; et là encore, quand il laisse poliment le vide flotter un instant, un instant de trop... J'étouffe. Je bénis toujours intérieurement le premier qui part le bal des applaudissements. Mais juste avant, il y a toujours un battement, une fragilité où je pourrais encore me faire avaler... C'est ce que je crains, demain, à l'église : rester pétrifiée de silence derrière mon lutrin.

J'ai rien à dire sur mon père. Lui et moi, on formait même pas un canon, juste une grande cacophonie. Quand il partait une de ses rhapsodies sur l'espace-temps, si j'avais le malheur de lui dire que j'y pigeais rien, il me répondait : « *That's not true...* La musique c'est aussi des mathématiques. » Puis, il continuait à déblatérer ses conneries. Pour une fois, j'aurais juste voulu qu'on puisse se rejoindre.

Hier, quand je suis arrivée au chalet, j'en ai fait le tour en me demandant s'il restait des traces de lui... Une tasse de café vide, un coussin renfoncé par son poids. N'importe quoi... Je me suis toujours demandé ce qui l'occupait quand il partait au loin, que ce soit au chalet où le nez plongé dans ses intégrales... Mais il n'y avait rien. Pas même une chaise de guingois.

Je suis montée au grenier. La place n'a pas changé depuis le temps où, mon frère et moi, on allait y jouer. Il y a toujours autant de toiles d'araignées tissées entre les poutres : ça

a failli me faire tourner les talons. Mais j'étais curieuse... Je savais que, tout au fond, dans le coin droit de la pièce, il y avait une planche « lousse », comme disait mon frère. Derrière, il avait arraché le truc isolant rose qui ressemble à de la barbe à papa pour se fabriquer une petite planque perso. Il fallait que j'aille voir. Pas que je pensais y trouver grand-chose. Non. Mon frère avait dû abandonner sa cachette quelque part entre l'enfance et l'adolescence... mais qui sait ? Une p'tite auto oubliée, une carte de hockey racornie... J'aurais vraiment eu besoin de tenir un truc solide entre mes mains, un objet quelconque que je puisse sentir contre ma peau : réel, dur, solide... Quelque chose qui ne s'évanouisse pas dans la nuit comme une ombre chinoise.

Je me suis accroupie près de la latte et je l'ai enlevée comme le faisait mon frère : en donnant un coup pour la faire basculer. Au fond, accotée contre le mur de solage, il y avait une boîte brune enrobée de plastique. Après toutes ces années, c'était presque impossible. Mes mains tremblaient quand je l'ai prise.

Tu veux savoir ce que j'ai trouvé dans cette fichue boîte ? Des articles de journaux. Des reportages sur mon frère, de son ascension à sa parution devant la commission d'enquête. Je me demandais bien pourquoi il avait senti le besoin de venir jusqu'ici pour les cacher derrière le mur... Ça ne lui ressemblait pas. Il y avait également des billets pour mes concerts. Quatre, au total. Au milieu de chacun d'eux, le placier avait fait une entaille... Puis, je me suis rendue compte que quelque chose clochait : certains articles avaient été publiés bien après sa disparition. Il n'y avait qu'une seule possibilité : je te dis pas le choc que ça m'a fait d'apprendre que mon père venait, en catimini, assister à mes concerts. Bien sûr que non, ça n'efface absolument rien. Quand même... Au milieu des toiles d'araignées, j'ai chiâlé pendant une heure.

Non, non, ça va, ça va. C'est passé... Tu veux dire : s'il y avait autre chose dans la boîte ? Non, c'est tout, il n'y avait rien d'autre là-dedans... enfin, rien d'intéressant : dans le fond, j'ai également trouvé une enveloppe brune complètement vide. Aucune idée pourquoi papa a pris la peine de la mettre là... Peut-être qu'il commençait à être un peu gaga quand c'est arrivé...

C'est peu, hein ? Quatre vieux billets de concert déchirés... Et pourtant ça m'a confirmé qu'il s'était passé quelque chose entre mon père et moi. C'est ce « quelque chose »

que j'essaye de mettre en mots depuis ce matin. J'en écris trois, j'en efface quatre... Il n'y a peut-être que des antimots pour parler de ça. Tu te rappelles quand je t'ai dit que je jouais comme une enragée pour couvrir le silence de mon père perdu dans le royaume des quarks ? Ce que je n'ai pas dit, ni à toi, ni au psy, c'est que tout ce temps-là, papa tapait du pied. Précis comme un métronome. Qu'est-ce que ça veut dire ? J'en sais foutrement rien. J'avance dans mon labyrinthe, je patauge, j'essaye de ne pas sombrer... J'ai l'impression que si je grattais bien à fond chacune de mes mélodies, que j'enlevais toutes les croches et toutes les noires jusqu'à la dernière note, j'entendrais encore, tout au creux du silence, la godasse noire de mon père battant la mesure sur le plancher de la cuisine. Casimir a raison : le néant n'est jamais vide. Il y a plein de trucs qui vibrent, qui voyagent à l'intérieur.

Non, ça va bien, je t'assure. Non, c'est inutile que tu rappliques ici : je préfère rester seule. Vraiment. Ça m'a fait du bien de te parler : je vais peut-être réussir à écrire cet éloge funèbre après tout. On se voit demain à l'église ? Cherche la mustang rouge au milieu des corbillards. *You can't miss me!*



# 0

C'tait beau en crisse, tu trouves pas? Je savais pas pantoute à quoi m'attendre quand elle s'est levée. Elle a jamais été ben ben jaseuse, sa fille, t'sais. Son père me disait tout l'temps : *Thank God, my daughter has a good pair of ears, 'cause I don't think she was given a tongue!* Muette comme une taupe... Ah ouais? En tout cas... une taupe ou une carpe : j'ai jamais entendu l'une plus que l'autre... C'qui est sûr, c'est qu'elle tient pas ça de son père. Lui, le mâche-patate y arrêta pas. Tu l'as déjà vu après une couple de whiskies ? Y'enlignait les jokes de cul comme une nonne égrène un chapelet. L'hostie... y va me manquer. Allez, où que tu sois, je lève mon verre à ta santé, l'cousin !

Non, mais c'était *vraiment* crissement beau. Quand elle s'est assise derrière son lutrin pis qu'a s'est mise à jouer de la guitare, juste de même, sans rien dire, j'ai senti un pincement. Ça m'a même donné une p'tite moiteur sous la paupière. Ça sonne tapette, j'm'en crisse. Qu'esse que tu veux que je te dise ? J'suis un grand émotif. Pis je connais un peu ça quand même, la musique : j'ai travaillé avec Neil Young, dans l'temps...

J'étais content de te voir la bette dans l'troisième banc. Y'aurait apprécié que tu sois venu... J'ai trouvé ça triste qu'il y ait plus de journalistes que de monde dans l'église... J'dis pas qu'y était toujours facile à vivre, ok. Mais quand même. Sont où les câlisses de secrétaires à qui y donnait congé à chaque fois que leur morveux pétait de travers ? Y sont où les p'tits étudiants têteux comme le crisse toujours pendus à son sarrau pour un conseil où une demande de bourse ? Pis les collègues ? Osties d'sangsues tout l'temps en train de lui piquer une p'tite jasette, histoire de connaître « son opinion professionnelle », où est-ce qu'y sont passés les sacraments ? Non, non. J'vas me mettre en tabarnak si j'continue d'en parler... autant changer d'sujet.

J'suis ben content que tu m'as invité à prendre une bière. On aurait été mieux à une place où les *waitress* nous montrent leurs totons, mais on peut se consoler avec la vue sur le lac... Qu'est-ce que t'es devenu depuis que le labo a sauté ? Ouain... C'est bon en ostie.

C'est vrai que des grosses têtes comme toi, ça doit être en demande. Deux, trois post-docs dans l'arrière, ça doit aider un plan d carrière, pas vrai?

Quand même, ça te manque, le lab ? Moé, à part le chèque de paye, je m'en ennuie pas pantoute. C'était une ben drôle de place. Ouais, ouais... la structure, les gros accélérateurs, les super ordinateurs pis toute, pis toute... mais je te parle surtout de l'odeur. Quelle odeur ? C'est justement ça le problème : j'ai jamais réussi à mettre la narine dessus. Pis j'ai un sacré bon pif, t'sais. Y'a un gars de chez Dior qui a déjà voulu m'engager pour que je travaille avec leur « Nez » – c'est comme ça qui z'appellent le grand manitou qui crée les parfums. Pour faire une histoire courte : j'ai refusé. T'sais moé, les jobs de fifi... Mais pour en r'venir au labo, ça sentait bizarre en sacrament. Tu trouves pas, non ? Ça t'attaquait pas la fosse nasale de front comme une couche de vieille bonne femme qui a mariné dans son jus toute la nuit... non. N'empêche que c'tait là, derrière l'espèce d'odeur métallique qui flottait partout. En té cas...

On peut pas dire que c'était une job ben difficile. Vide la poubelle, balaye le plancher et surtout, *surtout*, touche à rien d'autre... C'est pas avec ça que tu te mijotes un *burnout*. Et pis, pas question d'essayer d'être trop créatif... Crisse, non ! La fois où j'ai voulu faire du zèle, ça m'a mis dans l'trouble.

Tu t'rappelles du gars aux dents jaunes qui sentait le fromage Oka ? Ben ouais, t'sais : y se promenait toujours dans ses câlisses de gougounes, même en décembre? Ben un soir, après avoir vidé sa corbeille, j'ai passé un linge sur son ordi : y avait tellement de poussière que les chiffres ressemblaient à des hiéroglyphes. J'étais fier comme un ostie d'paon : chez McDo ma face aurait été étampée dans un cadre « employé du mois ».

Ben crois moé, crois moé pas, le lendemain, quand je suis rentré à la job, le docteur propriétaire de la poussière m'attendait dans le hall, la face aussi jaune que les dents. Y était tellement en tabarnak qui suait du d'ssous bras. Y m'parlait à un pied d'la face en m'crachant d'ssus : y voulait savoir si j'avais touché au clavier, déplacé la souris ou r'gardé les équations. Même si j'y répondais que j'avais juste dépoussiéré l'ostie d'écran, y reprenait son interrogatoire du début en jaunissant un peu plus à chaque question.... La vraie Gestapo, ostie ! Tout ça pour un p'tit coup de swifter...

C'est le cousin qui m'a tiré de là. Y arrivait au lab pendant qu' *herr doktor* était en train de péter les plombs : il lui a dit de se calmer. Une chance, parce qu'y venait de saisir les rebords de ma salopette pis que ça y tentait en calvaire de m'casser l'nez. Remarque... y aurait eu une crise de surprise : savais-tu que j'ai déjà gagné des championnats de boxe pour amateurs, dans l'temps ? Ouais m'sieur. « *Iron Nose* », c'est d'même qu'y m'ont appelé après qu'un gars se soit cassé la main en essayant d'me péter la face. Tout ça pour dire que le docteur en gougounes avait pas grand chance...

J'ai quand même demandé à mon cousin pourquoi le gars était en câlisse de même. Apparemment, y avait parti une série de calculs qui prenaient des heures à compiler : si j'avais touché au clavier, j'aurais pu faire merder toute la patente... Je l'savais-tu moé, crise ? En té cas, on peut dire que ça m'a refroidi le pompon : après ça, même si un bureau avait l'air de la tombe de Toutankhamon, j'touchais pas au windex. Vide la poubelle, passe un p'tit coup de balai : tiens-toi au programme officiel, ostie. Faut jamais essayer de trop en faire.

Le seul problème, c'est que ça me prenait pas tellement de temps pour finir ma ronde. Pis j'étais quand même pas pour aller siroter du café dans le lobby en me tournant les pouces pendant des heures. Fallait ben que je justifie mon chèque de paye, ostie. Pis j'haïs ça, moi, les temps vides où est-ce que j'ai rien à faire. Faque je me suis mis à piquer des jassettes au monde. Juste un peu au début : des niaiseries sur la météo en donnant un coup de moppe, un commentaire sur les nouvelles en sortant les vidanges... Au début, y me répondaient du bout des lèvres, les p'tits docteurs. Mais ça a pas pris de temps qui m'appelaient par mon prénom pis que j'devais m'accoter sur mon manche à vadrouille pour les écouter radoter. Le croirais-tu : j'pouvais m'arrêter une bonne demi-heure dans chaque bureau ? Des fois, y en avait qui me retenaient tellement longtemps qui fallait que j'me grouille pour finir ma ronde !

Ostie qu'on en apprend des affaires sur le monde en nettoyant leur crasse ! Au début, y me parlaient de leurs enfants, y m'expliquaient les grandes lignes de leur recherches...blablabla. Mais ça s'est vite mis à déraper. J'sais pas pourquoi. C'est p't-être parce que je m'occupais de leurs déchets qu'y se sentaient autorisés à me déverser le reste de leur marde : « Tiens, v'là le videux d'poubelles! Tant qu'à y être, m'en va t'y garocher toutes mes dégueulasseries. » Laisse-moi te dire que'que chose : leurs vies puaiement autant qu'leurs

vidanges. Un bonjour par-ci, un bonsoir par-là ; c'est à ça qu'on devrait toujours s'en tenir. Tu croirais pas tout c'que j'ai pu entendre : j'avais les oreilles plus farcies qu'une dinde à Noël.

Tu penses que j'exagère, hein ? Eh ben, j'te donnerai pas d'nom... de toute façon son cerveau a giclé comme d'la marmalade quand son crâne s'est fait aplatis par trois dalles de béton... J'te dirai seulement que c'était un des vôtres : un beau p'tit docteur en *coat* blanc avec des godasses noires cirées (au moins tu sais que c'était pas l'autre gars là... l'étron en gougounes). Eh ben t'sais c'était quoi son fun, c't'ostie-là, quand y'était pas penché sur les « mystères quantiques de l'infinitésimal » ? Hein ? Lui, mon gars, son gros trip, c'était les p'tites chattes prépubères. Tu m'as ben compris... Apparemment, y a des sites web pour les malades de même pis si t'es prêt à payer le prix... Y a toujours moyen de moyenner, comme on dit. Si tu te branches au bon réseau, tu peux chatter online avec des étudiantes. Y m'a toutte expliqué ça.

Tu te demandes comment ça se fait qu'y m'a raconté des affaires de même, hey ? C'pas si difficile, faire parler l'monde... T'as qu'à laisser planer que t'es de leur côté, que tu les comprends, yadiyadiya... p'tit à p'tit, y vont te montrer jusqu'à la trace de *break* au fond de leur culotte, si tu leur demandes. À la fin, le gars me donnait des tuyaux sur les meilleurs sites qu'y avait trouvés. R'garde-moé pas d'même, câlisse ! J'les aime jeunes, mais quand même avec un peu de poil au cul ! J'le faisais juste parler. Pourquoi ? J'sais pas pourquoi j'accumulais toutes ces cochonneries-là. C'est comme chez moi : l'apart est un vrai bordel. J'arrive à me débarrasser de rien. Même les ostie de poubelles s'empilent en tour de Babel dans mon salon. J'peux même pas jeter une bouteille vide ou un contenant de margarine fini. Si jamais j'en avais besoin ? Alors, je garde tout. C'est plus fort que moé. Faut que je ramasse, que j'accumule. Remplir... avec n'importe quoi, ostie.

Mais pour en revenir aux minettes ; côté entre-jambe, j'étais servi. Ouais, m'sieur ! Pis tu devineras jamais avec qui... Tu t'rappelles la p'tite mathématicienne ? Début quarantaine, blonde avec des grandes jambes ; son bureau était à côté du centre des commandes de l'accélérateur ? Ben, vers la fin, j'la fourrais un jour sur deux à quatre pattes sur le plancher ou ben les cuisses écartées sur la table.

Ouais m'sieur ! Mon tour de ronde m'amenait dans son bureau à l'heure où y faisaient des tests avec les machines pis ça faisait un crisse de tapage. Une ostie de chance, parce qu'a gueulait en tabarnak ! Tu m'crois pas ? J'peux pas te blâmer. Moé aussi, j'passais mon temps à me pincer. J'suis pas con au point de me prendre pour un don Juan ; je me suis déjà vu la gueule dans un miroir. Pis les salopettes vertes, d'habitude, ça fait pas trop mouiller les femmes. Moé-même j'ai d'la misère à comprendre ce qui s'est passé...

Quand j'ai commencé à lui parler, on se taquinait juste un peu. On se faisait des jokes cochonnes, mais tout le temps par en-dessous. C'est d'même quand t'es pas trop sûr d'la limite de l'autre : tu restes flou, histoire de pouvoir te défiler si ça tourne au vinaigre... Un jour, a m'a demandé si ça pendouillait pas trop dans mon habit de travail : « Ça doit être lousse là-dedans... tic à gauche, tac à droite. Faudrait p'tête que tu lui donnes un *break* pis que tu lui fasses prendre l'air... » J'en étais encore à additionner les mots qu'a m'baissait la braguette pour me sucer la queue ! Pis c'était une crisse de pompeuse à part de ça. T'sais y'en a qui te l'font juste comme une faveur, le nez un peu retroussé... Pas elle, ostie ! Elle aimait ça en crisse. Quand elle avait fini, y'avait pas un recoin qu'elle avait pas torché en faisant des p'tits, « humm, humm ». Une ostie d'salope... En té cas... en sortant de son bureau, j'me demandais si j'm'étais pas endormi sur mon balai : des affaires de même ça arrive juste pas. C'est pas pour rien qu'y font des films porno avec ces scénarios-là : y a pas d'chance qu'un gars normal vive ça.

Tout ça pour dire que, le lendemain, en poussant sa porte, je savais pas trop à quoi m'attendre. Les femmes, c'est compliqué en sacrement. Elle pouvait aussi ben m'ignorer ou ben m'faire la gueule si, entre-temps, elle avait décidé d'avoir honte. Fa que j'm'attendais à n'importe quoi... sauf m'faire garocher une paire de bobettes en pleine face ! Crisse ! Elle m'attendait, la fente à l'air, à quatre pattes sur le plancher dans les poubelles renversées. *Weird* en ostie, hein ? Mais entre moé pis toé, une chatte, c't'une chatte... Je l'aurais fourrée à dompe municipale, si c'est ça qui faisait son bonheur ! Elle aimait ça sale, qu'est-ce que tu veux que j'te dise... Plus c'était dégueu, plus a ronronnait. Elle avait probablement un crisse de problème entre les deux oreilles. Ça m'a pas empêché d'y astiquer l'tuyau à répétition. C'est la seule place du Centre qui s'est jamais fait froter à fond : j'te dis que là, mon gars, j'en laissais pas d'poussière !

J'suis un peu déçu : depuis tantôt, j'te raconte des histoires toutes plus juteuses les unes qu'les autres pis c'est à peine si j'ai eu le droit à deux, trois froncements de sourcil. Pis encore... j'suis pas sûr si t'avais pas juste un poil dans l'œil. T'as toujours été comme ça. Discret. Quasiment secret. Non mais, c'est comme si j't'avais parlé d'la pluie pis du beau temps. Tu jases pas gros, toi, hé ? C'est difficile de savoir c'qui s'passe dans ta caboche. C'est pas faute d'avoir essayé... mais tu mords jamais à l'hameçon. À vrai dire, je connais pas grand-chose sur toi. Même dans l'temps, c'est comme si, en dehors du Centre, t'existais pas. Ou plutôt que tu vivais au milieu d'un décor en papier mâché... Tiens, par exemple, tu nous parlais d'ta blonde, mais personne l'a jamais vue. Pis la photo de ton p'tit neveu, ouais, celle sur ton bureau... j'la trouvais bizarre un peu : trop belle, trop *glossy*... Un soir où t'étais pas là, je l'ai retirée de son cadre, juste pour voir... Ben calvaire, y'avait une annonce de crème anti-ride en arrière pis le papier sentait encore le « *scratch and smell* » Chanel numéro 5: ça venait d'un crisse de magazine.

J'peux ben te l'dire, maintenant : j'tai surveillé de près pendant un bon boutte. J'avais pour mon dire que ça puait, ton affaire. On se doutait déjà qu'y avait du coulage d'info à que'que part... j'ai pensé qu'un gars qui se dénêche un neveu dans un magazine avait p't'être que'que chose à cacher... J'ai fouillé en crisse, mais j'ai jamais rien trouvé dans tes poubelles, ni sur ton bureau. Blanc comme un drap, ostie ! Bon... « Comme neige », si t'aime mieux : c'est la même affaire.

Ça m'a pas empêché d'en parler à mon cousin... Inquiète-toi pas : y'a jamais rien voulu savoir. Quand j'lui ai dit que tu coulais p'tête des infos, on était assis à la table de cuisine, un trop peu saouls, ben entendu. Y m'a r'gardé en souriant croche pis y m'a dit : « *stop ratting on your classmates !* ». On sait ben... Y fallait pas attaquer son p'tit chouchou. Ben ouais, fais pas semblant d'être surpris : t'as toujours été son préféré. Dans l'temps, j'pensais que c'était parce que t'étais tranquille pis que tu faisais ben ta job. Mais en te voyant tantôt à l'église, sans ton sarrau pis tes souliers cirés, j'ai cliqué : tu ressembles comme deux gouttes d'eau à l'autre p'tit crisse.

Tu l'as connu ? Son fils, c't'affaire... Non ? Ben, t'as pas manqué grand-chose. Une fiente en complet Armani. J'ai jamais été capable de l'sentir. Le genre de tabarnak qui manipule tout le monde à coup de sourires pis d'clins d'œil. Mais j'le sentais venir de loin,

moé. Y'était jamais aussi fin pis charmant que quand y'avait besoin de que'que chose. Une bonté de pacotille : que d'la paillette pis du clinquant. Je l'appelais « David Copperfield », Comme l'autre là... le grand dadais qui dépoussiérait la pin-up allemande. Ouaip... le magicien, c'est ça. Le p'tit crisse aussi était un sacré illusionniste. Quand y faisait son numéro, tout le monde y voyait rien que du feu.

T'aurais dû leur voir la bette quand le scandale d'la caisse de dépôt a éclaté. Personne y croyait. « Ça doit être un malentendu ! ». « Y'a sûrement une erreur ! ». Une erreur, c'est quand la caissière du Maxi se trompe de trente cennes en te r'mettant ton change... pas quand tu fais disparaître trente millions de la caisse publique ! Zoup ! Vous l'avez vu, vous le voyez plus ! Ça vaut pour lui pis pour l'argent.

Si tu veux mon opinion là-dessus, un de ses « associés » a dû lui régler son compte pis se pousser avec le magot. D'après moé, pour trente millions, y en a un qui a décidé de s'passer de ses clins d'œil... Y doit être dans un sac rempli de roches, ben tranquille au fond d'un lac à se faire picosser par les poissons. Si le gars se sentait généreux, il l'a p't'être zigouillé avant de le faire plonger... Ben entendu, ma théorie, j'l'ai toujours gardée pour moé. Mon cousin, lui, y s'accrochait à l'espoir qu'le p'tit crisse avait sacré son camp au diable vert; en Suisse, aux Bermudes ou au fond d'mon cul pour ce qu'on en sait... Encore des illusions, ostie.

Non : Copperfield, j'ai jamais pu l'sentir. Sa fille, elle, c'est une autre paire de manches. Sacré belle femme, hein ? Pis de partout, à part de ça. Ben non, tabarnak ! J'parlais pas de ce « partout » là ! J'veux dire que tout c'qui vient d'elle est beau... Tout le monde parle de sa musique, de la façon qu'a fait « résonner le silence ». C'est vrai qu'est pas mal impressionnante derrière une guitare. Tu l'as vue tantôt à l'église : recroquevillée sur son petit banc, quasiment cachée par le caisson ? C'est pas compliqué, à chaque fois, j'me demande comment a va faire pour r'joindre les cordes. Mais *watch out* quand a part ! Je sais pas comment a fait, mais a réussit à tirer des sons de c'te patante-là comme j'aurais jamais pensé que c'était possible. Ses mains sont partout sur les calvaires de cordes. En haut, en bas, à gauche, à droite, alouette ! C't'hypnotisant en tabarnak ! J'suis souvent allé voir ses concerts sans qu'a sache. Pourquoi me cacher ? Bof... elle m'a jamais ben ben aimé – j'peux pas la blâmer – faque j'pense pas qu'ça lui aurait fait plaisir de savoir que j'me trouvais là,

dans la salle, pis que j'étais toujours le premier épais à applaudir pendant qu'le reste des intellos restaient coincés avec un balai dans l'cul. J'gardais les billets déchirés en souvenir dans mon porte-feuille. J'te l'ai dit : je jette rien.

Des fois, j'essayais de convaincre mon cousin d'y aller, voir ses *shows*... Mais pour un gars brillant, c'était pas toujours une cent watts : y cherchait que'que chose là où y avait rien, pis y voyait rien là où y avait que'que chose. Pis, sa fille, laisse-moi te dire que c'est que'que chose en ostie. Jusque dans les p'tits détails, les p'tites naiseries... C'était beau rien que de la r'garder manger sa soupe. Comment elle amenait sa cuillère contre le r'bord d'la bolle pour essuyer la goutte. Sans bruit.

Pourtant, après tout c'qu'y est arrivé, si y'en a ben une qui aurait pu revirer fuckée, c'est ben elle... Ouais, ouais, ben sûr... à cause de son frère, mais j'pensais surtout à sa mère... Non, non, sa mère s'est pas « barrée », comme tu dis ; une mère ça se « barre » jamais : ça te crisse là, bête de même.

T'sais que j'étais avec mon cousin pis les enfants le soir où elle a sacré le camp ? Une p'tite lettre sur la table à dîner et zoup ! Ciao la visite ! Moé qui pensais qu'y avait juste les pères capables de faire ça, disparaître sans laisser d'adresse... Le pire c'est qu'elle l'avait mise dans une enveloppe rose, sa crisse de lettre. Je sais pas pourquoi, mais ça m'a toujours semblé le plus insultant de l'affaire : une enveloppe rose, ostie ! Mettrais-tu un affaire de même dans une câlisse d'enveloppe rose, toi ? Remarque, on peut dire que le cousin l'avait un peu cherché... Tu sais de quoi je parle...

Tu penses qu'a se doutait de que'que chose, sa fille ? Non ? Moi, non plus. C'est mieux de même. On devrait jamais connaître ce côté-là de nos parents... *The dark side of the moon*. Tu peux avoir des méchantes surprises quand tu te mets à farfouiller là-dedans. Mais, entre moi pis toi, y'a des soirs où le cousin courait après les gluons, pis d'autres où y se concentrait sur les jupons ! Tu t'rappelles, au Centre, c'était le *running gag* : « Où est-ce qu'y est encore passé, ton cousin ? Y sonde un autre trou noir ? » Y'était juste pas capable de résister. Pis c'tait un beau môssieu, lui. Ben éduqué pis toutte, pis toutte – pas l'genre à écraser ses crottes de nez sur son pantalon, si tu vois c'que j'veux dire. Y avait toujours une plotte pour se porter volontaire... On devrait mettre ça sur sa pierre tombale : « Quoiqu'il en soit : entre deux jambes, y en a comblé en ostie des vides ! » J'pourrais même pas te donner



un nombre ; y faudrait un comptable pour démêler tout ça. Pis j'ai pas tout su, non plus. Y'a sûrement eut une couple de p'tites vites qui me sont passées sous le nez...

Des fois, quand c'était plus sérieux, y les amenait au chalet. J'ai jamais su comment y faisait pour que les enfants posent pas de questions. « *Daddy must go to the lab* ». Ostie... Faut être comédien en crise pour faire avaler ça à tes morveux... surtout le samedi soir. En té cas, sa femme, elle, a s'est tannée de laver des taches de rouge à lèvres su' le col de son sarrau... d'où l'ostie d'enveloppe rose.

Vers la fin, faut dire qu'y s'était calmé un peu. J'sais pas si c'était l'âge ou la maladie, mais c'est comme si y cherchait à s'économiser l'zizi. La dernière avec qui y a fricoté, c'était la statisticienne. C'est ça : la grande bouclée qui passait ses journées devant des colonnes de chiffres. Comme chant du cygne, y aurait pu faire mieux : a puait d'la gueule en ostie. Mais, au moins, elle était pas encore trop fripée. À un certain âge, faut faire des compromis: c'est la mauvaise haleine ou les d'ssous de bras mous. Tu comprends pas ça, toi... Quel âge t'as, au juste ? Mi-trentaine ? Pas plus de quarante, en tout cas. T'as encore le luxe de choisir. Pour combien de temps... ça mon gars, ça dépend surtout de ton compte en banque ! C'est plate à entendre, hein ? Qu'est-ce que tu veux que j'te dise... Faut pas avoir peur d'appeler un chat, un chat.

Où est-ce que j'm'en allais déjà avec mon histoire ? J'ai perdu le fil. C'pas grave. Parle-moi donc de toi un peu... Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que t'es devenu ? As-tu des nouvelles des autres... j'veux dire : ceux qui sont pas r'virés en compote ?

Okay, okay... j't'arrête tout de suite ! Dans deux minutes, tu vas me parler de ton p'tit neveu en papier ciré. T'as pas changé, hein ? C'est toé qu'j'aurais dû appeler Copperfield : t'arrête pas de jeter d'la poudre aux yeux. Pas étonnant que j'ai déjà trouvé qu'ça sentait drôle ton affaire...

J'ai connu un gars comme toé dans l'temps où j'habitais dans un *trailer* en Arizona. C'était mon voisin de gauche. J'm'en rappelle comme si c'était hier. J'pouvais le repérer à l'odeur, ostie. J'pense ben qui devait s'laver un mois sur deux. C'était à se demander si la broussaille qu'y avait dans face était sa barbe ou une colonie de champignons. Pis sa crise de roulotte, c'était pas mieux. Y a des décharges publiques qui ont meilleure allure, ostie ! Une *dump* de même, ça aurait fait mouiller ma mathématicienne en tabarnak... En té cas, à tous

les matins, on voyait le gars embarquer dans sa vieille mustang toute rouillée pour aller chercher l'journal au *cornerstore* en ville. Y réapparaissait plus d'la journée à moins d'avoir à tripatouiller d'ssous le capot de son char...

Quand j'le croisais, j'y envoyais toujours la main. Mais essayer d'avoir une conversation avec, c'était tout un défi, pis pas juste à cause de l'odeur... Ça allait ben jusqu'à ce que tu y poses une question personnelle. Là, tu le voyais devenir tout croche pis te donner une excuse boboche pour crisser son camp. En moins de deux, y s'était r'viré d'bord ; tout c'qui restait d'lui, c'était les p'tits nuages de poussière soulevés par ses bottes. Y s'inventait pas de p'tit neveu sentant le Chanel numéro 5, mais à sa façon, y était muet comme une taupe, lui *too*...

J'ai quand même fini par découvrir son secret. Ça c'est passé de façon ben bizarre. Depuis le début j'le r'gardais pis y m'semblait qu'y m'disait que'que chose. T'sé un peu comme quand y a une odeur familière qui flotte, mais que t'arrives pas à t'rappeler où pis comment t'as déjà senti ça. À chaque fois, j'pensais : « ostie, j'suis sûr que j'le connais c'te gars-là ! », mais j'arrivais pas à m'rappeler. C'était comme coincé à que'que part dans ma tête... En té cas... Un jour que j'essayais d'avoir une p'tite jasette avec mon barbu odorant, ça m'a frappé d'un coup : « *Fuck man ! Did someone ever tell you you look just like Elvis ?* ». Ça a pas pris trente secondes que tout à coup, y avait "*something to do*" pis qui décrivait dans son p'tit nuage de poussière... Ben, crois-moé, crois-moé pas, pas plus tard que le lendemain, le *trailer*, le gars pis la mustang avaient décampé. Ça t'en bouche un coin, hein ?

C'est sûr que j'ai pas d'preuves... pas de photo, pas d'vidéo. Mais de toute façon, ça aurait rien changé. N'empêche que, par la suite, j'étais moins pressé de traiter d'fous ceux qui voyaient des soucoupes volantes. Pis quand mon cousin m'disait que l'explosion du lab était pas un accident, moé j'le croyais. Le monde pouvait ben dire c'qui voulait : qui s'en venait vieux, qui r'virait gaga, qu'y avait deux-trois neurones déboulonnées... Moé j'étais là, moé j'le savais qui s'était passé des affaires bizarres.... J'sais juste pas si y s'agissait vraiment d'une « taupe » comme tout le monde semblait penser.

Mon cousin, lui, y en démordait pas : y avait un p'tit tabarnak qui voulait piquer nos résultats. Pour une raison que j'ai jamais comprise, y était sûr que les gars d'un labo de Tokyo essayaient de nous infiltrer. C'est pour ça qu'y tenait tout c'qui était jaune à distance.

Avais-tu remarqué ? Pas un ostie de *Chinese* dans l'équipe. Même ses étudiants asiatiques, y les r'gardait par en-dessous. C'était son idée d'appliquer des « *preventative measures* », comme y disait. J'trouvais ça con en calvaire – j'me gênais pas pour y dire. Non, seulement ça l'faisait passer pour un crisse de raciste, mais en plus, si les Japonais tenaient vraiment à faire de l'espionnage scientifique, y étaient pas assez tartes pour envoyer un de leurs bridés quand un gars aux yeux ronds aurait pu faire l'affaire... Tout le monde a son prix, non ?

Juste comme ça : c'est quoi le tien ? Fais pas ta sainte-nitouche, *come on*, crache un nombre ! Moé, j'sais ben que dans les sept chiffres, j'commence à être négociable, comme on dit. On parle pour parler, mais j'aurais pu être efficace en sacrement. Personne aurait suspecté le videux de poubelle. T'imagines ? J'avais accès à vos bureaux, vos ordis, vos notes... Ma mathématicienne à part, as-tu déjà pensé à tout ce que j'pouvais tripoter dans c't'ostie de Centre-là ? P't'être ben que *herr doctor* aux dents jaunes avait raison de capoter... Pis si c'était moé la taupe ?

Pas moyen de t'ébranler. Ça m'a toujours agacé en ostie... Mais t'as ben raison : pour être capable de piquer quoi que ce soit aurait d'abord fallu que j'comprene que'que chose à la patente : faire la différence entre c'qui avait d'l'importance de c'qui menait dans un cul-de-sac... Pour moé, c'était toutte du câlisse de chinois. Des colonnes de chiffres pis des équations qui en finissaient plus... Ça m'parle autant qu'une peinture de chose-là, le gars qui garochait d'la gouache n'importe comment sur une toile... son nom m'échappe... En té cas, ses osties de gribouillis aussi valent des millions – va savoir pourquoi.

On doit pas voir les mêmes choses. Comme vous, quand vous étiez plantés devant les données que l'ordi venait de cracher. Vous étiez drôles en sacrement : la bouche pendante, les yeux écarquillés : une gagne de p'tits culs qui attendent le père Noël. Plus les chiffres revolaient, plus l'excitation montait. Dans ce temps-là, j'passais le balai pis j'fermais ma gueule. Les mots avaient plus leur place. Un adverbe aurait eu l'air d'une pute au vatican. Non, même pas... La pute, au moins, on aurait pas pu la manquer. Vous autres... vous m'auriez pas entendu. J'suis sérieux. Vous étiez dans un p'tit monde ben à vous.

Je l'aime cette expression-là : « avoir un p'tit monde ben à soi ». Penses-tu que ça marche de même pour de vrai ? J'me suis toujours douté qu'y a un paquet d'affaires qui nous passent sous l'nez... Le cousin disait que l'univers contient plus de quatre dimensions.

Ouain : « Toutes sortes d'étendues enroulées au milieu de la nôtre, inaccessibles à l'homme, la vie ne pouvant pas s'y développer. » J'te l'répète comme il l'disait, mais j'y comprends rien.

C'est p'tête comme vouloir comprendre le monde des chats ou des chauve-souris... Les chats peuvent voir où tu te pèteras la face contre les murs, les chauve-souris peuvent entendre l'espace. Ostie, y penses-tu ? Entendre l'espace... Crisse, c'est pas compliqué, ça me donne des frissons. Pis savais-tu qu' y a du monde qui peuvent voir la musique, entendre des peintures ? Y ont même donné un nom à ça... la synes.. que'que chose. Ouais, c'est ça : la synesthésie. En té cas... La preuve qu'on vit pas tous dans le même univers.

J'ai ma théorie là-dessus : on est comme une gaine de voisins de perron : on vit dans notre p'tit coin barré à clef, pis on se sent vaguement familiers avec les autres parce que, de temps en temps, on emprunte les mêmes corridors. Juste pour que'que minutes, j'voudrais me téléporter dans le corps d'un autre gars. Comment le monde m'apparaîtrait, hein? Moé, par exemple, j'ai toujours aimé l'odeur du groudron qu'on étend sur les routes. Y en a que ça fait vomir. On doit sûrement pas sniffer la même chose...

Tout ça pour en revenir à toé pis à mon cousin : pour vous, une équation mathématique, c'est un trou dans l'espace-temps, une ouverture vers plein de possibilités. Pour moé, c'est rien qu'un gribouillis... Non, non... C'est pas juste une histoire d'éducation, pis tu l'sais à part de ça. J'allais encore à la p'tite école que j'avais déjà d'la misère avec mes dénominateurs communs, alors les intégrales pis les calculs différentiels, on oublie ça. C'est pas pour moi ; une dimension où j'peux pas me développer, un apart dont j'ai pas la clef... Ce que j'essaye vraiment de dire, c'est que, si y a eu de l'espionnage scientifique au Centre, c'était pas moi le coupable. J'aurais été incapable de renifler ce qu'y fallait piquer : pour moi, les maths sont inodores.

Sans compter que, même pour un nombre de sept chiffres, j'aurais jamais fait ça à mon cousin. À cause des liens familiaux ? Non... pas vraiment... Bof, j'peux ben te l'dire maintenant, ça dérange plus grand-chose : ton boss était pas vraiment mon cousin. Ouain, c'est juste une histoire qu'on a inventée pour sa famille pis le monde au Centre... Y a pas personne qui peut rechigner quand tu donnes un coup de main à de la famille ; tandis qu'un

ami d'enfance qui a mal reviré... On lui aurait probablement suggéré de me jeter aux poubelles plutôt que de me les faire ramasser !

Remarque, c'était pas trop loin de la réalité ; on a quasiment été élevés ensemble. Ses parents habitaient la maison en face de la nôtre. Ostie qu'on en a fait des coups plates quand on était p'tits culs ! Je l'aimais plus que mes câlisse de frères. T'sé qu'y m'a jamais r'gardé de haut ? Jamais. J'sais c'qu'on disait dans mon dos au Centre : « Ça doit être une nouvelle lubie du boss : essayer de tirer que'que chose d'une tête vide. » J'm'en câlisse. De toute façon, la plupart de ces gros cerveaux-là ont giclé de leurs crânes comme de la pudding... Entre deux dalles, on est tous pareils... Mon cousin – j'vas continuer à l'appeler d'même que ça t'plaise ou non – y s'en foutait pas mal de tes diplômes pis de ton compte en banque. Y r'gardait par-dessus tout ça. Avec lui, j'avais toujours l'impression d'être quelqu'un, de compter pour quelque chose.

Mais pour en r'venir à l'accident : j'suis persuadé que c'en était pas un... Pas pour les mêmes raisons que ton boss. Lui, y pensait que c'était la taupe qui avait patenté ça pour se sauver avec les résultats sans que ça paraisse. J'me dis que ça cloche en quelque part : si tu voles que'que chose c'est pour l'utiliser, non ? Ok, p'tête pas la semaine d'après, histoire de pas avoir l'air trop louche, mais tu veux quand même en r'tirer les bénéfiques de ton vivant, ostie ! Ça fait juste pas de sens que rien ait transpiré depuis.

Mon cousin, lui, y en a jamais démordu : a que'que part dans l'monde y a un p'tit tabarnak aux yeux bridés qui s'promène avec la formule dans sa poche. Moé – m'a te dire de quoi – j'ai commencé à repenser toute la patente d'un autre angle... Pis si on avait tout faux depuis l'début ? J'veux dire : as-tu déjà remarqué qu'y avait pas mal trop « d'incidents bizarres », comme on dit, au Centre. Tu trouves ça normal, toé, les disques durs qui pètent au pire moment, les dossiers qui disparaissent sans laisser de traces, les *settings* de l'ordi central qui se dérèglent un jour sur deux, pis les osties de boulons des panneaux aimantés qui se dévissent comme par magie ? J'l'sais, J'l'sais, « *shit happens* »... Mais si souvent que ça ? Ça sentait pas bon... Pis pour une gang de bollé en mathématiques, vous avez été pas mal lents à trouver que, « statistiquement parlant », ça faisait beaucoup d'accidents...

À chaque fois qu'y se passait que'que chose de *weird*, on accusait la taupe. Mais, à ben y penser, ça fait pas grand sens. J'veux dire, si tu veux piquer les résultats d'un labo,

pourquoi est-ce que t'essayerais de retarder les découvertes ? Pis, pousse un peu plus loin... quand est-ce que le labo a sauté, hein ? M'en va te l'dire, moé : y a sauté quand l'cousin claironnait à droite, à gauche qu'y était sur le point d'élucider le mystère. Pas longtemps après, zoup ! Plus de labo, plus de scientifiques, plus de fonds de recherche... Est-ce que tu me suis ? Ouais : c'était pas une taupe qu'y avait dans l'équipe, mais quelqu'un qui travaillait pour que les recherches aboutissent pas. Un ostie d'saboteur. Pourquoi ? Je l'sais-tu moé, crisse ! C'est la question à un million... Toé, as-tu une idée ? Non ? On devrait peut-être demander à ton p'tit neveu en papier ciré...

J'suis p'tête un gros cave, mais j'ai le pif plus long qu'on pense... Fais pas c'te face-là ; j'ai d'autres chats à fouetter que de me mêler de vos p'tites manigances. N'empêche que tu magouilles que'que chose; ça se sent dix pieds à la ronde. Pis tu cherches à m'tirer les vers du nez, hein ? Pourquoi est-ce que tu m'aurais invité ici sinon ? Ben voyons donc ! Des années à vouloir rien m'dire pis, tout à coup, t'as envie de prendre une bière avec moé ? J'suis p'tête pas aussi fort en maths que toé, mais j'suis encore capable de savoir qu'un et un font deux : t'essaye de m'faire parler... Qu'est-ce que tu veux savoir, au juste ? Tu penses p'tête que j'sais que'que chose sur la formule, hein ? Admettons un instant que c'est vrai... Pourquoi est-ce que j'te l'dirais ?

Bon ! Enfin, t'as pu l'air aussi sûr de toi ! Crisse que ça m'fait du bien ! C't'agaçant à la longue quelqu'un qui te donne jamais rien que des ombres chinoises. J'aimerais ben ça, juste une fois, voir ce que tu caches derrière ton crisse de paravent. T'es qui toé ? Un compétiteur scientifique, un enquêteur, un mercenaire ? Pour qui tu travailles ? Muet comme une taupe, ostie ! Va ben falloir que tu te mettes à table un moment donné si tu veux que, moé, j'déballe mon sac... non ?

Essaye-toé pas avec tes airs de vierge effarouchée : « J'sais pas de quoi tu parles, c'est du délire ». T'es drôle en sacrement ! Rien. Tu veux rien me donner. Bon... si c'est comme ça. On paye le *bill* pis on crisse notre camp ?

Tu paniques, hein ? Ça se sent ces choses-là. T'sais, j'ai toujours trouvé ça dur de savoir ce que les gens pensent juste à leur r'garder la face. Faut croire que j'suis pas doué pour les froncements de sourcils pis les rictus en coin d'bouche. Mais m'croirais-tu si j'te disais que j'peux sentir quelqu'un avant même de le voir ou de l'entendre arriver ? Chaque

personne a une odeur ben à elle. Une espèce de signature olfactive. Pis quand t'as peur, quand t'as mal, quand t'as froid ; tu le sues de toutes tes pores.

Tu m'suis pu pantoute, hein ? Tu t'en crisses pas mal de mon discours nasal. Le p'tit hamster dans ta tête pédale en crisse pour activer tes méninges : « Faut pas qu'y s'en aille... comment est-ce que j'fais pour faire parler mon videux de poubelle ? ». J'trouve ça drôle en câlisse. J'veux dire qu'une grosse tête comme toé aille besoin de moé. Ça fait un p'tit v'lours, comme on dit.

Tu peux arrêter de puer l'angoisse : m'en vas te dire c'que j'sais. De toute façon, c'est pas grand-chose, j'sais pas si ça va vraiment t'avancer dans tes recherches, je te le dis pour ce que ça vaut : mon cousin avait une planque au chalet de son frère. C'était dans le grenier, derrière une planche lousse. Personne a jamais pensé fouiller là, étant donné que la baraque lui appartenait pas.

J'sais qu'après l'accident, y a écrit sur une couple de feuilles lignées tout ce qui se rappelait. Pis j'te dis qu'y avait une crisse de mémoire. Quand on était à la p'tite école, les bonnes soeurs organisaient souvent des concours où y fallait recracher des crisses de versets d'la bible. À un moment donné, une des nonnes a décidé d'innover en lançant un concours sur le nombre Pi - y fallait essayer de s'appeler du plus grand nombre de chiffres possibles après la virgule. On se levait devant la classe pis, ben droite derrière le lutrin, on récitait notre litanie numérique. Mon cousin – crois-moé, crois-moé pas – c'est la pisseuse qui, écoeurée, l'a arrêté rendu à cinq cents.

V'la pas longtemps j'suis tombé sur un article qui parlait du record Guinness de décimales mémorisées pour le nombre Pi. Ça frôlait les cent mille. Un Japonnais... ouain. Tout ça pour te dire que l'cousin y avait pas un ciboulot en fromage gruyère pis que ses osties d'équations y les connaissait en tabarnak. J'sais pas comment y a pu faire croire aux enquêteurs que y avait « *forgotten everything* »... J'imagine que c'est comme quand y chantait à ses flos « *Daddy must go to the lab* » : on veut croire ce qui nous simplifie la vie. En té cas... Y m'a dit que tout ce qui lui manquait dans ses papiers, c'était une « constante » – demande-moé pas laquelle, ni ce que ça veut dire. Apparemment, c'était là-dessus que vous piochiez quand toute la patente a explosé. J'sais qu'y s'était mis en tête qu'y pourrait la

trouver, sans labo, juste en gossant ses équations mathématiques : « *It's hidden somewhere, it's hidden in there...* » Y arrêta pas de répéter ça en gribouillant ses papiers.

J'te dis qu'y en a passé des soirées à tripoter des chiffres. Y les plaçait d'une manière, les réorganisait autrement... D'la vraie poésie numérique, ostie ! Y devait espérer qu'à force de les tripatouiller y finiraient par s'ouvrir. Pis là, y est tombé malade... Fa que je sais pas trop qu'est-ce qu'y est arrivé avec tout ça...

J'suis quand même allé au chalet, l'autre jour. J'te mentirai pas : j'voulais les équations... Calme toé : j'les ai pas trouvées. Dans la planque, y avait qu'un paquet de cochonneries sur la p'tite merde en complet Armani pis une enveloppe brune complètement vide. Quelqu'un a été plus vite. Mais qui ? Ça, fouille-moé...

C'est tout ce que j'sais : j'te l'avais dit que c'était pas grand-chose.

Tu te demandes quand même pourquoi j'te raconte tout ça, hein ? Ben, c'est aussi simple qu'un plus un égale deux : si tu cherches la formule, tu l'as pas piquée. Alors j'serais ben content si tu pouvais faire une p'tite jambette à l'enfant de chienne qui est parti avec les résultats. L'cousin serait ben d'accord avec ça.

Ce que j'aurais fait avec si j'avais mis la main dessus ? Non, je l'aurais pas gardée. Tu me crois pas, hein ? Qui abandonnerait un paquet de fric comme ça ? Faut croire que les gros nuls, c'est pas fait pour être pleins de cash. Si tu veux vraiment l'savoir : je l'aurais donnée à sa fille. Vu qu'elle habite bien l'silence, elle aurait p't'ête fait que'que chose avec le vide. On le saura jamais.

J'ai quand même réussi à rétablir un peu d'équilibre dans c'bas monde : avec le paquet d'articles que l'cousin gardait sur son p'tit bâtard, j'ai glissé les billets de concert qui se trouvaient dans mon portefeuille. C'est niaiseux, j'sais. Ça servira à rien, j'sais. Mais y m'semble que l'univers est déjà un peu plus juste de même.

Bon ben, j'vas y aller. J'pense qu'on s'est tout dit ; pis ça manque définitivement de totons dans l'coin. Ah, pendant qu'j'y pense... Y a p'tête que'que chose d'autre. J'sais pas ce que ça vaut. M'en vas te l'dire quand même. T'sais ma mathématicienne... c'est ça : miss à quatre-pattes-dans-les-vidanges... Ben y avait quand même une p'tite affaire de louche. J'm'en suis pas trop fait sur le coup – de toute façon, j'étais trop bandé pour penser – mais



par la suite, ça s'est mis à me chicoter un peu... Dans ses poubelles, je trouvais souvent des boulettes de papier chiffonnées couvertes de chiffres. Tu vas m'dire : « c'est normal, le cave, la fille était docteur en maths, ostie ! ». Le problème, c'est que c'était toujours le même nombre qui couvrait la page au complet.

Ouain... Pi. Non, pas « ouain pis ». Juste Pi. Pis quoi ? Pi, c'est toutte. Enfin... pas au complet : tu sais comme moé que personne en a encore vu le boutte.

Si j'suis sûr ? Câlisse, tu t'rappelles pas que les bonnes sœurs me l'ont enfoncé de force dans le gosier ? Ok : j'suis p'tête pas du calibre du Japonais, mais j'peux retenir 3.14159... De toute façon, c'est pas ça qui est intéressant. Ce qui m'a intrigué, c'est que sur chaque page y avait toujours une série de huit chiffres encerclée au crayon rouge, pis jamais la même. J'trouvais ça bizarre, mais faut dire que, dans c'te place-là, on en était pas à une excentricité près...

N'empêche qu'à un moment donné, juste pour niaiser un peu, j'ai demandé à ma mathématicienne: « Aye, qu'est-ce que tu fais avec ce nombre-là : tu veux faire compétition au Japonais ? » Tout de suite, je l'ai sentie devenir tout croche. Elle a répondu que c'était « pour le travail », mais j'ai pu jamais vu l'ombre du nombre Pi traîner dans ses vidanges... Pas longtemps après, elle a fini sous une dalle : ça complique les choses pour clarifier cette histoire-là.

Remarque, ça a peut-être aucun rapport. Mais si ça t'intéresse, j'ai gardé une feuille récupérée dans ses vidanges, à peu près un mois avant le déluge en béton... C'est à que'que part dans mon bordel : laisse-moi une adresse pis j'vas te l'envoyer. Hmm, hmm, ouais. J'aurais dû m'en douter : un casier postal... J'viens de trouver comment j'vas t'appeler à partir de maintenant : Pi Ying. Une marionnette pour théâtre d'ombres. Ça t'en bouche un coin qu'un gros nul comme moé connaisse des affaires de même, hein ? En té cas, le nom te va comme un ostie de gant ! *Adios* ! Tu diras bonjour à ton neveu de ma part.

## π

*Quien eres ? Que haces en mi embarcación? Este yacht es privado señor! Hablas español? English? Do you speak English ? Sir, this is a private boat, how did you get aboard ? Do you understand me ?*

Français, hein ? Je reconnais l'accent aussi... J'peux abandonner tout de suite la thèse du touriste égaré : t'es pas atterri sur mon bateau par accident, toi. Ça va compliquer les choses... qu'est-ce que tu veux ? De l'argent ? J'imagine qu'on pourrait s'entendre si t'es pas trop gourmand.

Oui, pourquoi pas : on peut s'asseoir. Si on n'était pas au milieu de l'océan j'essaierais plutôt de courir, mais bon... de toute façon, mon petit doigt me dit que j'irais pas trop loin : ça doit pas être un tire-pois qui déforme ta poche gauche comme ça... Tu veux un verre ? Laisse faire l'eau minérale, je t'offre du cognac. Allez, allez ! J'en prends moi aussi. Comme ça, si ça revire mal, on sera à égalité : t'auras la main tremblante et moi les réflexes engourdis.

Embouteillé en 1956. Tu goûtes la différence ? Ça descend tout seul. Une chaleur sucrée sur le bout de la langue qui se répand doucement jusqu'au bout des doigts. Je le gardais pour une occasion spéciale, mais « *It's now or never* », comme chantait l'autre. Avoir su, j'aurais drogué l'alcool... Ensuite, ça aurait été facile de vous jeter par-dessus bord, ton tire-pois et toi. Détends-toi. Ça fait longtemps qu'ils ont arrêté de produire des bagues cache-poison : c'est passé de mode depuis l'époque des Borgia. L'offre et la demande, l'offre et la demande... Tiens, je fais cul sec, juste pour te rassurer...

T'as pas l'air d'apprécier mon humour. J'te sens crispé. J'essaie juste de détendre l'atmosphère. C'est toujours la meilleure manière de faire du *business*: parler de tout et de rien avant de glisser vers le vif du sujet. Remarque que c'est une technique valide pour les tractations d'affaires ; c'est la première fois que je la teste en situation de prise d'otage... Faut un début à tout.

Mais, vraiment, t'as pas l'air bien. Si tu buvais plus vite, je suis sûr que t'irais mieux. Pas besoin de siroter. C'est une technique inventée par des *cheaps* qui voulaient pas que la visite coûte trop cher. Moi, j'ai deux autres bouteilles comme celle-là en réserve. Vas-y franchement. Si j'suis pour mourir, je veux pas que ce soit en pingre.

C'est peut-être le roulement d'la mer qui te fait pas. Tu serais pas le premier. Comme cette fille que j'avais invitée à bord en pensant qu'on pourrait s'amuser un peu. Oublie-ça ! Si j'ai pu lui admirer le popotin, c'est parce que j'étais juste derrière quand elle dégueulait, pliée en deux par-dessus la rambarde. C'est pas donné à tout le monde d'avoir le pied marin. Personnellement, j'ai jamais eu de problèmes avec ça : c'est comme un bercement. Ça doit me rappeler ma mère... pour le peu que j'me souviens: elle a fichu l'camp au début de mon adolescence. Ouais monsieur ! J'suis revenu un soir avec ma sœur, mon père et un vague cousin d'la fesse gauche pour trouver une lettre d'adieu. Elle était épinglée sur le frigidaire avec un aimant « hello kitty ». Depuis, je déteste les chats, les Japonais et les boucles roses... Ça t'attendrit pas un peu ? J'veux dire : t'aurais vraiment le cœur de tirer sur un gars qui a été abandonné par sa môman ? Bon... Tu peux pas me blâmer d'essayer toutes les tactiques disponibles pour sauver ma peau.

Allez, j'me ressers un coup ! Ça fait longtemps que j'ai parlé à un compatriote. Ça se fête – peu importe les circonstances. Les dernières années, il a fallu que j'me fasse plus discret. J'ai changé de port d'attache à chaque semaine, évité de fréquenter les mêmes personnes trop longtemps. Je dis pas ça pour me plaindre. Au contraire : c'était bien. Les relations qui se prolongent m'ont toujours épuisé. Passer une soirée avec une quelqu'un, c'est fantastique. Essayer de s'y coller pour la vie, c'est mortel. La différence entre une baignade et une noyade, si tu veux. À la longue, les gens deviennent lourds, tu trouves pas ? Ils s'accrochent et ils tirent, ils tirent... On dirait qu'ils essaient de t'amener dans leur fond stagnant. Ils comprennent pas qu'ils t'étouffent... et ils s'accrochent, et ils tirent, et ils sont tenaces, les sacramento.

Excuse-moi. J'ai pas voulu être grossier. C'est un sujet qui me met tout à l'envers. Tu comprends : moi, j'aime la légèreté. Il faut que ça soit doux, fugace : un coup de soleil dans une clairière, un courant chaud dans l'océan, le sourire d'un enfant qui n'est pas le mien. Ce qui se prolonge finit par s'encrasser et s'appesantir. Le mouvement, y a que ça. C'est

l'essence même de l'existence. Pas étonnant qu'en tant qu'espèce on cherche toujours à aller plus vite. À pied, en vélo, en auto, en avion... faut que ça bouge. Comme si c'était pas assez, on a commencé notre processus de dématérialisation pour voyager plus rapidement dans l'espace. Qu'est-ce que tu penses qu'on fait chaque fois qu'on parle au cellulaire ou qu'on tape un email ? Zoup ! Et par extension, t'apparais à l'autre bout du monde. T'as voyagé à la vitesse de l'onde... non, c'est pas ça : une partie de toi est *devenue* une onde. Ça va venir, ça va venir... Le jour de la grande dématérialisation. Plus d'enveloppe, plus de corps à traîner. Ni énergie, ni matière ; on sera plus qu'un flux se propageant dans le vide, entrant en interférence ou en résonance avec les autres. C'est la clef de la durée et de l'immortalité : s'affranchir du poids, de la gravité qui accélère le temps. Et pour ça, on va devoir gagner en légèreté et en vitesse. On n'aura pas le choix d'abandonner notre entité biologique...

Mais non, inquiète-toi pas : je déconne. C'est vraiment n'importe quoi, hein ? Imagine-toi que c'est le genre de discours que me lançait mon père par-dessus la soupière, les rares fois où il me gratifiait de sa présence... Pas moyen d'y échapper : le vieux était physicien. Ça, laisse-moi te dire que c'était lourd à porter. Le genre de truc qui aurait poussé un autre au mysticisme, ou au suicide... Moi, accidentellement, ça m'a rapproché des chiffres. Un genre de dommage collatéral si tu veux, parce que, personnellement, le discours paternel, je l'ai toujours trouvé plutôt emmerdant. Les fluctuations du vide, les univers enroulés, les variations temporelles... Entre ça et la poésie surréaliste... J'veux dire : t'as beau parler, ça change rien, ça tourne en rond. Comme les sables mouvants : plus tu patauges, plus tu t'enfonces... Tu restes englué dans tes mots. Ils peuvent rien te donner de solide, ils t'apportent aucune aide pour sortir de ta vase. Rien à faire avec ça. Tandis que les nombres... Eux, ils sont puissants. Eux, ils sont d'ailleurs. C'est une réalité inverse : si tu t'y accroches, si tu suis la voie, ils peuvent t'amener loin.

Les chiffres sont des messagers ; j'ai toujours été en accord profond avec mon père sur ce point-là. Notre discorde se situait au niveau du décodage. P'pa cherchait à comprendre le fonctionnement de l'univers, moi, celui du monde de la finance. Remarque, il n'y a pas tellement de différence... Il voulait créer une source d'énergie à partir de rien, je combinais des effets de levier pour faire apparaître du capital : au niveau fondamental, c'est la même chose.

Mon père n'a jamais rien compris à ce que je faisais... Il pensait que c'était juste une histoire de clinquant : un amour des montres en or et des beaux chars. J'aurais aimé qu'il entrevoie la beauté de tout ça. J'veux dire : la finance, c'est de l'alchimie moderne. Penses-y ! Avec une suite d'opérations bien dosées, t'arrives à transformer n'importe quelle merde en or. Et les chiffres sur ton compte en banque s'allongent, s'allongent... C'est là que la vision du vieux s'embrouillait. Pourtant, ça va plus loin, beaucoup plus loin.

Parce que l'argent, ça ne sert pas à t'acheter des cossins ; des comptoirs de marbre ou des complets Armani. Non. C'est pas un joujou pour impressionner les filles ou sécuriser ton avenir. Non. C'est plus, infiniment plus que ça. Avec l'argent, tu maîtrises le réel. Plus les chiffres de ton compte en banque se multiplient, plus l'univers s'organise selon ta volonté. Avec un peu d'argent, tu te procures une maison; avec beaucoup, tu bâtis des villes, tu soumets des nations.

Mais on parle encore de bénéfices marginaux, voire superficiels, négligeables... Selon toi, c'est quoi la plus grande richesse qu'un gars puisse posséder ? Allez, pense-y, joue le jeu... Du pouvoir politique ? Pas mal... Tout le monde aime tirer les ficelles, réduire son semblable en pantin ou en esclave. Quoique les temps ont bien changé : le fouet est passé de mode. On vit désormais à l'époque du parasitisme silencieux. Un système pervers dans lequel toute une classe peut vampiriser secrètement l'énergie d'une autre. L'esclavage avait au moins l'avantage de présenter un visage franc... Mais revenons-en à nos moutons : tu l'as trouvé, le plus grand bien qu'on puisse posséder ? Ça vient pas ? Tu donnes ta langue au chat ?

Le temps. Celui qui possède l'argent possède le temps ; il peut le multiplier, l'allonger, l'arrêter à sa guise. Penses-y bien : le riche peut s'approprier le temps des autres. Pendant qu'il dîne, la femme de ménage récuré *ses* toilettes, la bonne fait *son* épicerie, la nanny s'occupe de *ses* enfants, le jardinier coupe *ses* roses, la secrétaire organise *ses* rendez-vous, les employés font tourner *sa* multinationale... L'argent permet d'augmenter exponentiellement ton capital d'heures grâce à une association commensaliste avec des individus impécunieux. Tu leur donnes du fric, ils te donnent du temps. Bien entendu, le riche a toujours la main haute : les heures qu'il reçoit valent plus que les pesos qu'il jette par terre.

Alors, plus il achète de temps, plus il est puissant, plus il domine l'espace. C'est un cycle sans fin.

Déjà, les plus fortunés peuvent prolonger leur vie : ils s'offrent les meilleurs soins, les meilleurs médecins. On n'est pas tellement loin de l'époque où la vie éternelle ne sera plus qu'une question de *cash*, de qui pourra se payer les nano-technologies régénératrices réparant les dommages cellulaires, renversant le vieillissement dû aux radicaux libres. Devenir biologiquement intemporel... L'argent, c'est la nouvelle pierre philosophale. Dit de façon plus moderne : c'est la maîtrise de ton espace-temps. Alors, je comprends... je comprends que tu sois ici à me menacer de ton tire-pois. J'ai fait pas mal pire pour obtenir ma part du gâteau de l'immortalité...

Alors, maintenant qu'on a fait connaissance, on pourrait parler un peu chiffres, non ? Combien tu veux ? Je t'avertis tout de suite, si c'est plus de 50 pesos, j'ai pas ça à bord ! Va falloir retourner au port et même que tu me laisses un peu de temps afin de réunir la somme. Comme tu peux t'en douter : je l'ai réinvestie. Allez, c'est quoi ton prix ? Fais pas ta sainte-nitouche, *come on*, crache un nombre !

Quoi ? Non, vraiment, je comprends pas de quoi tu parles... Quelle formule ? Celle du vieux ? Mais, son labo a explosé avant qu'il ne l'ait complétée... puis il y a eu le moratoire international sur les recherches en physique fondamentale... Alors, non, j'suis désolé, mais non...

Non, non, j'te prends pas pour un con... comment voudrais-tu que je...

Wo, Wo, ok, ok... range ton tire-pois. Il était beaucoup mieux dans ta poche. Comme ça, dans ta main, il me rend nerveux et quand j'm'énerve, j'perds la mémoire. Bon ok, ok... calme toi. J'sais reconnaître quand c'est le temps de passer au crachoir. On se sert un autre verre ? Passe ton tour si tu veux, moi j'en ai besoin.

Comment t'as su où me trouver ? T'as pas l'air d'un policier, t'as pas l'air d'un privé... au point où on en est, tu peux ben me dire comment t'as fait... Ah non ! L'ostie de conne ! Elle avait vraiment fait imprimer une feuille avec les numéros ? Et comment ça se fait que l'autre tête vide a vu ça dans les vidanges ? Mais qu'est-ce qu'il faisait avec ces poubelles-là ? Il jouait dedans, le gros con ? Ouais, t'as raison : va savoir, va savoir...

Franchement, ce qui me surprend le plus, c'est que t'aies réussi à décoder le message. Je pensais avoir mis au point un super système... Parce que l'informatique, c'est connu, ça laisse des traces. Alors je voulais rien envoyer de compromettant par courriel : trop facile à retracer. Donc, on avait élaboré un plan : d'un compte hotmail, je lui envoyais un chiffre... juste comme ça, sans plus d'explications. Elle savait qu'il lui suffisait de repérer la décimale de Pi correspondant au nombre et que les huit chiffres suivants lui donneraient mes coordonnées sous forme de longitude et de latitude; si elle avait quelque chose à m'envoyer, elle savait où me trouver à l'ouest de l'hémisphère méridional... Merde ! Comment t'as fait pour me repérer à partir d'une feuille fripée sur laquelle il y avait huit chiffres soulignés ?

Vraiment ? C'est aussi con que ça ? Laisse-moi prendre une gorgée, parce que c'est plutôt dur à avaler. Une intuition ? Tu t'es levé un bon matin et tu t'es dit : « Tiens, tiens ! S'il s'agissait de coordonnées géographiques ? ». Alors, t'as regardé une carte et t'as vu un port argentin. Ok. La plupart du monde en serait resté là. Mais toi, t'avais un foutu « *gut feeling* », comme disait mon père. Lui aussi, la plupart du temps, il alignait ses calculs intégraux en suivant ses « *gut feelings* »... Donc, en suivant tes tripes, t'as décidé de retracer le nom des bateaux qui avaient séjourné dans le port à l'époque où la feuille avait été jetée aux vidanges. Et moi, le con, j'ai été assez arrogant pour baptiser mon voilier «  $\pi$  ». Merde ! Quand t'as vu ça, une pomme t'est tombée sur la tête, hein ? Si j'avais baptisé le foutu voilier « Pedro 2 », on n'en serait pas là...

Allez, on se ressert un coup ! À quoi on boit ? À ta chance, foutu veinard ? Est-ce que tu y crois ? Je dis ça parce que les lois de la physique fondamentale pointent de plus en plus vers un univers où tout serait prédestiné. On vivrait dans une espèce de toile énergétique, une immense chaîne d'action-réaction qui suivrait son cours. Le big bang n'aurait été que l'impulsion première du jeu de domino cosmique dans lequel on se trouve tous alignés comme des plaquettes. Notre chute est prédéterminée. Cette rencontre entre toi et moi était inscrite dans l'explosion primaire. Et ce qui va se passer – qu'on en arrive à un accord, que tu utilises ton tire-pois, que je te jette par-dessus bord, qu'on fasse la rumba jusqu'au p'tit matin – c'est depuis longtemps décidé. Exit le libre arbitre, exit le hasard. Des siècles de philosophie rayés d'un trait mathématique. C'est ça l'hypothèse du Tout. Ça revient à dire : « c'est écrit ».

Y en a qui trouvent ça monstrueux. Qu'est-ce que tu veux... On aime tous penser qu'on a un certain contrôle sur notre vie. Au dire des psys, se serait même un des éléments importants à notre bien être psychique... J'sais pas. Personnellement, j'pense que ça enlève beaucoup de pression, tu trouves pas ? J'veux dire : prenons par exemple, le moment présent. Je pourrais m'énerver, crouler sous l'angoisse, me torturer l'esprit, penser à mille façons de m'en sortir... À quoi bon ? C'est écrit. Je peux boire mon cognac 1956 l'esprit en paix. Y a rien que je puisse dire où faire qui changera quoi que ce soit... ou plutôt : il y a rien que je puisse dire ou faire qui n'ait déjà été décidé dans l'impulsion primaire qui a engendré l'univers. Alors mieux vaut flotter, accepter la vague qui vient et se faire léger pour voguer avec...

Mon père appelait ça de l'insouciance. Ça le mettait « *out of his mind* ». Il trouvait que je manquais de sérieux. C'est drôle, hein ? Après tout, c'était lui l'expert des questions mystico-scientifiques de la physique fondamentale, mais il a jamais été capable de passer des calculs différentiels à la pratique. Lui, il essayait de tout plier à force de volonté. Et il poussait, et il tirait, et il s'acharnait... Sur ses équations, sur ses étudiants, sur ses collègues... sur moi aussi. Je sais pas pourquoi. Avec lui, tout était lourd, tout avait du poids. Quand il était là, j'avais l'impression de graviter dans l'orbite d'un trou noir. Je lui en veux pas : ça aussi c'était écrit. Tu comprends ? On peut pas s'échapper.

Mais revenons-en au business... Plus de p'tit tour de passe-passe, plus de « show de boucane » comme on dit « par che nous ». J'mets cartes sur table : j'ai les équations. Ouais... Comment j'ai réussi à mettre la main dessus ? J'peux pas dire que ça été facile. Je pouvais pas me rendre sur place. Aussitôt que j'aurais mis les pieds à PET, j'aurais eu droit à un transfert express dans une chambre d'hôtel à barreaux... Alors j'ai utilisé mon compte en banque pour me dédoubler, me quadrucréer, m'octoreproduire... C'est ce que je t'expliquais tantôt : l'argent, ça te donne le don d'ubiquité. Sans quitter le bateau, j'ai étendu mes tentacules un peu partout. J'ai engagé un type, un Vénézuelien, qui est allé sur place faire du repérage pour moi... Je lui ai demandé de trouver un maillon faible parmi l'équipe de mon père. Quelqu'un susceptible d'être acheté...

Tu sais, on dit que tout le monde a son prix, mais c'est pas vrai. Y a encore tout un paquet d'êtres primaires qui n'ont pas encore compris la beauté d'un compte en banque qui



s'étire. Ils s'accrochent à des trucs comme la loyauté, la fidélité, l'honnêteté, yadiyadiya... Et ils s'y cramponnent à leur tige de vent, les cons ! À première vue, la situation était plutôt désespérée : personne au Centre n'avait le profil pour cracher le morceau. J'ai dit à mon gars de gratter un peu ; en soulevant le diplôme, le sarrau et les souliers cirés, on devait être capable de trouver un vice quelconque... C'est connu : n'importe quelle masse peut être déplacée, il faut juste trouver le bon levier.

J'te dis qu'on a déterré des trucs pas très jojos : j't'épargne les détails. Mais parmi la gagne il y avait tout un joyau. Écoute ça : la fille aimait s'envoyer en l'air de la façon la plus dégradante possible. Et quand je dis dégradante... laisse flotter ton imagination. Elle faisait partie d'un p'tit groupe de fuckés qui s'ébrouaient dans des partouzes tous les week-ends. Entre moi et toi, j'me demande comment elle a fait pour trouver ses semblables. Après tout, des pervers de même, il y en a pas à tous les coins rues... C'est un phénomène d'agglutination tout à fait particulier : le corps doit émettre une forme de champ magnétique qui nous guide vers les individus de la même polarité... Je t'épargne la suite de mes théories *new-age*.

Tout ça pour dire que ça a pas été trop difficile de s'arranger pour avoir des photos extra juteuses de notre docteur en mathématiques. Elle faisait rien d'illégal, c'est ça le pire. Mais – pour appeler un chat, un chat – y a rien qui peut te foutre une carrière universitaire en l'air comme une couple de clichés où tu te fais mettre dans le derrière pendant qu'on te pisse dessus.

Tu sais ce qui est le plus amusant de toute cette affaire ? Eh ben, c'était pas elle la pire. Il y avait un gars du Centre qui flirtait avec la porno juvénile, croirais-tu ça ? Dégueulasse, hein ? Le problème c'est qu'on avait rien contre lui. Je veux dire : rien qui frappe l'imagination. C'est sûr qu'on aurait pu laisser courir des rumeurs, couler des *chats* compromettants, des photos de lui se branlant devant son écran... mais à moins de réussir à le coincer les culottes baissées avec une p'tite fille, tout ça, c'était d'la bouillie pour les chats, quoi ! Et puis, tu comprendras que j'avais pas envie de m'approcher d'un type susceptible d'intéresser les policiers... C'est la loi de la jungle : le lion court après la gazelle la plus faible. J'ai sauté sur la docteur en mathématiques.

Mon Vénézuélien lui a présenté ça simplement : tu coopères ou on fait sortir les photos... Il lui a montré ce qu'on avait ; je rougis rien qu'à y penser, et j'en ai vu des vertes et des pas mûres dans ce domaine... Elle a compris assez vite où était son intérêt ; c'est l'avantage avec les gens intelligents : pas besoin d'expliquer pendant des heures.

C'est plate pareil, hein ? Après tout, qu'est-ce que ça pouvait faire qu'elle prenne son pied en s'étendant d'la merde sur les tétons ? Ça faisait de mal à personne, ça rendait pas ses calculs moins pertinents... Mais on sait bien que le monde fonctionne pas de même. Elle, elle l'a compris tout de suite... Elle a vu les regards dédaigneux, les bourses qui lui passaient sous le nez, les charges de cours qui lui glissaient entre les mains : une carrière complète à la poubelle, quoi. Elle voulait pas être reléguée aux équations de deuxième ordre après avoir passé tant d'années à s'échiner pour devenir une virtuose des chiffres. J'peux pas la blâmer... Alors, de temps en temps, elle m'envoyait des infos sur l'évolution des recherches au labo; une combine qui marchait au poil... du moins, jusqu'à ce que toute la patente foute le camp en écrasant mon espionne scatophile et l'équipement de recherche. «*That was a bummer !* », comme l'aurait dit p'pa.

J'ai vendu le peu d'infos que j'avais à un labo nord-coréen. Franchement, j'ai fait un meilleur *deal* à huit ans en échangeant ma mallette de magicien contre une carte de Wayne Gretzky... Mon investissement a subi une dévaluation énorme juste parce qu'il manquait une donnée dans l'équation. Ouais... une foutue constante. Un nombre immuable d'une magnitude inverse à celle du nombre d'Avogadro. Une crotte de mouche, un pet de puce. Presque rien, presque rien. Et pourtant ça m'a fait perdre des millions. Une histoire à rendre fou. J'veux dire : que la fraction d'une fraction de chiffre puisse me barrer le chemin comme ça... J'en ai perdu l'appétit. Je regardais la mer à longueur de journée en me demandant si je ferais pas mieux de marcher droit vers les vagues et de m'y enfoncer.

Avant de perdre la boule, je me suis tourné vers mon premier amour : la spéculation boursière. Ça m'a sauvé. J'veux dire de me retrouver au milieu de vrais nombres qui montent, qui descendent ; des entités qui sont en mouvement, qui respirent, quoi ! Cette constante infinitésimale, elle a failli m'achever. C'était à la limite du supportable. Elle m'asphyxiait. Juste d'y penser... Allez, remplis mon verre ! Faut beaucoup de cognac pour faire passer ça. C'est une poussière qui reste coincée dans la gorge, un poids plume qui m'écrase comme une

dalle de béton. Le soir, quand je me couchais, je pouvais à peine respirer ; j'sentais cette petite merde peser sur moi et j'étouffais. Il s'en est fallu de peu, vraiment... J' plongeais vers le fond, entraîné par une masse.

Il y a des nombres détestables, tu trouves pas ? Juste à les voir, ils inspirent le dédain. Comme un visage mal foutu, un nez croche, un regard qui louche : quelque chose cloche dans leurs proportions.

D'autres sont tout simplement magnifiques. Pi, par exemple. Transcendant et indéfini. Un nombre univers. Magnifique, hein ? Tu sais que n'importe quelle combinaison numérique serait contenue dans ses décimales ? Nomme une série de chiffres. Allez, allez ! Tu joues pas le jeu ? Bon, j'le fais pour toi : 5679393647. C'est en quelque part dans la suite de Pi. Encore. 23850038724. Aussi dans Pi. On remet ça: 32804018376596058383727938. Pi l'a. Tu comprends à quel point ça a été facile de trouver mes coordonnées géographiques dans ce nombre-là ? Quand j'y pense, j'me sens léger. On peut vivre dans un nombre comme ça. Infini. Quand il s'étire, il m'entraîne dans son mouvement.

Mais bon, je m'égare encore... Pour en revenir à mon histoire : j'ai donc encaissé le chèque des Nord-Coréens et oublié ma brève carrière dans l'espionnage scientifique. Du moins, jusqu'à ce j'aie vent de la maladie de mon père...

C'est un article en cinquième page d'un journal qui m'a mis la puce à l'oreille : « *Frankenstein, lost his marbles* ». Le but de la chronique était de casser du sucre sur le dos de p'pa, mais entre deux allusions sarcastiques, j'ai compris qu'on l'avait interné dans un centre ultra sélect pour « personnes âgées en perte d'autonomie ».

Fallait que je m'informe. Ça me rongait. « *Curiosity kills the cat* »... En passant, tu sais que c'est pas vrai? Au contraire, la curiosité des chats les amènerait à mieux comprendre leur environnement et éviter des dangers potentiels. Ouai! Apparemment, il y a une corrélation positive entre la curiosité du matou et ses chances de reproduction. Darwin à l'œuvre, quoi ! N'empêche que ça reste une statistique générale s'appliquant à la masse... Au niveau individuel, toutes les variantes sont possibles : il y a plein de minets qui, j'en suis sûr, auraient mieux fait de se mêler de leurs oignons... Toujours est-il que j'ai pas pu résister : il fallait que je sache ce qui se passait avec mon père. J'suis un gars curieux. Tu penses que ça augmente mes chances de m'en tirer ce soir ? Tu veux pas répondre ? Tu crois qu'il faut

garder toutes les probabilités ouvertes le plus longtemps possible ? Tu fais partie des partisans du hasard ? Parce que c'est l'autre possibilité vers laquelle pointent les recherches en physique : au niveau infinitésimal il n'y aurait plus aucune loi, aucune règle qui tienne. En bout de ligne on vivrait dans un univers chaotique dirigé par la chance. Le sort en est jeté ! *Alea jacta est*. Le plus beau de la locution, c'est son ambiguïté. Tu sais qu'on débat encore de ce que Jules avait derrière la tête quand il l'a lancée sur le fleuve Rubicon ? Est-ce qu'il voulait dire que le hasard allait décidé du sort de son armée, qu'il était soumis aux aléas imprévisibles du destin ou, au contraire, qu'il provoquait les événements en maître du jeu ? C'est un ou l'autre. Il faut choisir.

Mais pour en revenir à ma curiosité féline, je me suis payé une doublure pour la satisfaire. J'ai choisi un type qui me ressemblait un peu... Je me suis dit que, si le vieux était suffisamment mélangé, ça pourrait donner quelque chose d'intéressant. Remarque... je ne m'attendais pas à grand-chose. Ça m'a pas mal surpris quand mon double, un certain Octavio, m'a appris que mon père passait son temps à barbouiller des équations mathématiques et qu'il l'appelait : « mon gars ». J'ai pensé : tiens, tiens, et si ma foutue constante finissait par émerger ? Il faut croire que moi aussi, je suis capable d'avoir des « *gut feelings* ».

J'ai demandé au type d'aller le voir de temps en temps et d'essayer de le cuisiner subtilement. Le vieux était pas mal perdu. Le pire, c'est que ça le changeait pas tant que ça : il radotait bien avant. En tout cas, quand Octavio l'a rencontré, il était déjà sur la défensive : il imaginait le complot tout autour de lui. Il se méfiait de quelque chose... Pas si con que ça, quand même. Je sais pas si c'était un relent de sa vieille paranoïa qui errait, fantomatique, au milieu de ses synapses en ruines, ou si un de ses fameux « *gut feeling* » avait réussi à le rejoindre dans sa nouvelle réalité, toujours est-il que jamais il a avoué avoir trouvé la constante. Selon mon gars, il faisait juste ressasser des vieux souvenirs et des propos sans queue ni tête.

Quand même... Quelque chose m'a mis la puce à l'oreille : p'pa parlait d'articles et de coupures de journaux cachés dans ma planque préférée. Apparemment, il a insisté pour dire que « tout » était là...

J'ai remercié mon double pour m'en procurer un autre. Diviser pour régner ; ça vaut dans tous les domaines. ... Alors j'ai fait preuve de scissiparité. J'ai envoyé le nouveau gars, Lorenzo, voir ce qu'il pourrait trouver derrière une vieille planche dans le grenier du chalet de mon oncle. Je lui ai dit de prendre tous les papiers sur lesquels il trouverait des chiffres... Pour des pinottes, il m'a fait parvenir quatre feuilles remplies de calculs au bout desquels, une constante, « x », était encadrée au crayon rouge. Si le type avait su ce qu'il tenait entre les mains, ça me serait jamais parvenu !

Pas si vite, pas si vite ! Wo, wo ! C'est un bombardement en règle : où sont les feuilles, à qui je les ai montrées, qu'est-ce que je compte faire avec... Ce serait pas à ton tour de me donner quelque chose ? « *Friendship is a two-way street* ». Depuis tantôt, tu me fais jaser. Toi, qu'est-ce que t'as à me raconter ? Non, désolé, ça marche pas. La menace du tire-pois, j'y crois plus. En tout cas, pas pour le moment... Tu attends quelque chose de moi, sinon, il y a un bail que j'aurais fait le grand saut dans les flots bleus. Tu tireras pas. Pas tout de suite. Alors prends un verre et détends-toi au lieu de jouer au mercenaire. En passant, le rôle te va pas bien. T'as pas une face à ça. D'ailleurs, vu qu'on en parle, je sais pas t'as une face à quoi. J'arrive pas à te cadrer, c'est rare. On dit que « l'habit fait pas le moine », mais c'est de la merde. C'est fou à quel point on a la personnalité étampée dans le visage. Tu peux savoir exactement à qui tu as affaire d'un seul coup d'œil, si tu sais t'arrêter sur ce qui a de l'importance... Mais toi... Je sais pas... Les souliers noirs cirés, le pantalon classique, le polo gris, la coupe de cheveux intemporelle... c'est pas compliqué : même ta face me paraît vide. T'es tout le monde et personne à la fois. Sans farce : t'es qui ?

Eh ben là, tu m'en bouches un coin. Vraiment ? T'as travaillé au labo avec mon père ? Oui, oui. Ton nom me dit de quoi. On avait enquêté sur toi quand on cherchait un « collaborateur ». Rien. Une page blanche. C'est comme si t'existais pas. On est vite passé à un autre numéro...

C'est un des problèmes de mon dédoublement : il est imparfait. Si j'avais été biologiquement présent, je t'aurais vu, je t'aurais reconnu... C'est pas encore tout à fait au point. Quoi qu'il en soit... J'imagine que tu es venu pour me demander ta part du gâteau. Bon. Ça ne me fait pas plaisir de diviser les profits, mais force est d'avouer qu'il y a là-dedans une certaine justice... Tu y crois, toi, à la justice karmique ? Moi non plus.

N'empêche qu'il y a peut-être quelque chose d'immanent à nos agissements, une loi de l'action-réaction qui assure un équilibre, « un juste retour des choses », comme on dit... mais puisque nos actions sont apparemment déjà tracées, ça revient au même. C'est comme la chance. Prédéterminé.

Peu importe, peu importe. J'ai jamais été très ferré en philosophie. Pour moi, ça tombe dans la même catégorie que la poésie surréaliste ou le charabia de mon père. On peut même dire que je me fiche pas mal de sa maudite constante. Je sais même pas ce qu'ils vont faire une fois qu'ils l'auront. M'en fous. Le seul intérêt des recherches de p'pa étaient qu'elles pouvaient générer assez d'argent pour lui permettre d'ignorer jusqu'à l'existence de ses propres découvertes. C'est pas un beau paradoxe ça ?

Dis-moi : quel intérêt pour un homme infiniment riche de puiser l'énergie du vide ? Lui, il aura toujours la chaleur et la lumière qu'il lui faut. Ce sont les pauvres qui ont besoin de ces découvertes-là ! Quand le prix du pétrole se met à monter en flèche, que leurs cours se transforment en dépotoir: ce sont eux qui ont désespérément besoin du savoir, de la connaissance. Sans fric, l'homme est définitivement un « nécessaire ». Et le monde sera bientôt découpé en deux camps : ceux qui le maîtrisent et ceux qui le subissent. Alors toutes ses histoires de multivers et de supercordes n'auront aucune importance. Ce qui nous intéressera sera dicté par l'homme ayant conquis le plus grand compte en banque. Le seul intérêt à maîtriser l'énergie du vide, c'est de se l'approprier afin de régner...

C'est ma théorie personnelle. T'es pas obligé d'y adhérer. Mais mon petit doigt me dit que tu dois pas y être totalement étranger si tu t'es caché sur mon bateau pour me menacer de ton tire-poix en pleine mer... Alors, on va parler un peu « stratégie ».

La formule avec la constante vaut une somme astronomique. Rien à voir avec mon p'tit rapt de la caisse de dépôt. Ici, on est dans les ligues majeures. Mais, comme partout ailleurs, quand on veut vendre à bon prix, faut pas sauter sur la première offre qui passe. Le mieux c'est de laisser les acheteurs renchérir afin de faire grimper les prix... tu me suis ? C'est bon. Alors, j'ai laissé flotter la rumeur que la constante et la formule étaient à vendre et j'attends les offres... Je suis déjà en pourparler avec deux messieurs à ce sujet. Un Américain et un Saoudien... Non, je sais pas pour qui ils travaillent et, franchement, c'est le cadet de mes soucis. Du moment qu'ils sont tout plein de bidous, le reste, j'm'en fous. De toute façon,

je suis persuadé qu'ils ne seront pas les seuls à se manifester. Alors, je fais volontairement traîner les négociations. Je joue les aguicheuses. C'est à mon avantage. C'est à notre avantage. Alors, il va te falloir un peu de patience, mon ami. C'est pas du tout comme vendre des carottes au marché. Ça ressemble davantage au jeu du chat et de la souris... Mais quand la transaction sera complétée, je t'en donnerai la moitié. Qu'est-ce que t'en dis, on est « partenaires » ?

T'as pas l'air de me faire confiance. Remarque, t'as pas tort. Soyons francs : c'est sûr que si je pouvais me débarrasser de toi... mais j'imagine que t'as déjà prévu le coup. Si jamais tu disparaissais dans la brume ou si je te faisais faux-bond, des informations compromettantes sur mon compte seraient probablement acheminées à qui de droit, non ? C'est ce que je pensais... Tu vois, je dois me résigner à toi comme un chien à ses puces. Et, pour filer la métaphore, je dirais que comme tout bon parasite, t'as intérêt à garder ton hôte vivant... Ça, même les puces l'ont compris ; savais-tu que, si par malheur l'animal vient à mourir, elles quittent aussitôt la carcasse ? L'équivalent entomologique des rats qui abandonnent le navire, quoi. Toi aussi, si tu m'abats, il te restera plus qu'à sauter par-dessus bord. Pourquoi ? C'est facile à comprendre : parce que la formule, la constante et toutes les dérivations y menant sont juste ici, dans la caboche que tu contemples. J'ai jamais valu aussi cher, même dans mon meilleur complet Armani. Si tu me zigouilles, tout est perdu. Non, il n'y a pas d'endroit secret, de coffre-fort en Suisse ou de banque allemande où j'aurais planqué une copie des calculs. La seule façon que j'avais de garantir ma propre sécurité était de devenir moi-même le porteur des nombres. Tu ne me crois pas ? Si un Japonais a réussi à retenir des milliers de décimales de Pi, je dois quand même être capable de mémoriser quatre feuilles lignées remplies de chiffres ! Et, tu vois, mon calcul a été payant : si t'essayes de te débarrasser de moi, la formule disparaît aussi. Alors, de la façon que je vois les choses, on a pas vraiment le choix de s'enten...

Hey, wo ! Qu'est-ce que tu fais ? T'as compris ce que je viens juste de t'expliquer ou je dois tout reprendre depuis le début ? Bon ben, si c'est clair, range ce truc dans ta poche, arrête de déconner. Ok, ok ! T'énerve pas, je me lève, je vais vers l'arrière. Merde ! Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce qui a changé tout d'un coup ? On discutait calmement en buvant du

cognac 1956 et puis, sans prévenir, tu sors ton tire-pois, juste au moment où je viens de t'expliquer qu'on a un *deal*, qu'on a besoin l'un de l'autre... Je te suis pas. Vraiment.

Que je... quoi ? Non. Je le ferai pas. Si tu dois tirer, fais-le. Je m'attacherai pas les pieds avec ce truc-là. Pas question. Je t'ai déjà dit que j'avais horreur de la lourdeur. C'est quoi ton problème à la fin ? Qu'est-ce que tu veux au juste ? T'as bien compris que, si je disparaissais, tu peux dire adieu à un gros paquet de fric ?

Ok, ok. Le cash, tu t'en fous. C'est bon, c'est bon : j'ai compris. Mais tu dois bien vouloir quelque chose, non ? Qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu veux ? T'as qu'à me le dire. Non. Je m'attacherai pas les pieds avec ce truc-là. Est-ce que t'es fâché ? C'est parce que j'ai piqué quelque chose qui t'appartenait ? On pourrait négocier. Tu sais, la formule sur laquelle t'as travaillé, elle est là, juste là... à portée de toi. Penses-y. Je suis sûr qu'on peut s'entendre. Et si on retournait s'asseoir ? Il me semble qu'on réfléchirait mieux un verre à la main...

Non ! Je te dis que je m'attacherai pas les pieds à ça ! Tire ! Allez tire ! Ça a l'air de te démanger ! T'es quoi, toi ? Un psychopathe ? C'est quoi ton ostie de problème ? C'est quoi ton but ? Que la formule finisse avec moi, dans le fond de l'océan, picossée par les poissons ? C'est ça ?

Ostie ; c'est ça. T'as jamais voulu de l'argent, t'as jamais voulu de la constante. Ton but est de garder la connaissance dans les limbes. J'ai visé juste, hein ? Mais pourquoi ? Pourquoi ? Ça m'échappe complètement. T'as étudié comme un malade pour devenir un physicien de calibre international – tu devais être bon pour travailler avec mon père : y a jamais pu tolérer l'incompétence – et quand la connaissance est si près que tu pourrais y toucher, toi, tu préfères la bousiller. Tu vas commettre une grosse erreur. C'est le genre de truc qui risque de peser lourd sur ta conscience. Au revoir la légèreté, bonjour les nuits blanches... Pourquoi tu souris comme ça ?

Merde ! J'suis con. Le labo... Le labo, c'était toi ? Merde : c'était toi. Pas besoin de rien dire, j'ai compris. S'il-te-plaît arrête de sourire, ça me fait mal.



Je m'assois. De toute façon, mes jambes me portent plus. Ça te gêne ? M'en fous. Au moins, quand tu tireras, tu devras viser le plancher. Peut-être que ça va saborder le bateau et que tu couleras à pic. De toute façon, c'est déjà décidé.

Pourrais-tu au moins m'expliquer pourquoi ? Je veux dire : c'est quoi la logique derrière tout ça ? Parce qu'autant te le dire : je comprends pas. La seule chose à laquelle je peux penser c'est que tu fais partie des « amoureux du paléolithique ». C'est comme ça que p'pa appelait les détracteurs de ses recherches. Est-ce que je touche à une corde sensible ? Tu penses que nos avancées scientifiques dépassent largement notre capacité à en gérer les conséquences ? Ouais, ç'est ça... La vision apocalyptique de l'humanité courant à sa perte, victime d'un mélange explosif de savoir et de cupidité... Ça s'est déjà vu, je peux pas te donner tort là-dessus. On n'a qu'à penser à l'île de Pâques... Mais la beauté de tout ça, c'est que les dominos vont continuer de tomber, qu'on le veuille ou non. C'est écrit.

Tu comprends pas. T'es comme mon père : pourri de volonté. Tu penses que tes actions « *make a difference* ». Selon l'interprétation, c'est naïf ou mégalomane... J'aurais tendance à te classer dans la première catégorie. Dis-moi, c'est quoi ton histoire ? Non, laisse-moi deviner. Je t'imagine, brillant étudiant en physique particulière, premier de ta promotion, p'tit chouchou du département.... Mais il t'arrive quelque chose. Quelque chose ou quelqu'un... Quoiqu'il en soit : tu prends peur. Tes nuits sont remplies de Terres qui explosent, de corps désatomisés. Il faut que tu agisses, que tu trouves le moyen de stopper l'horreur. Mais comment faire, comment agir ? Ça y est : t'as trouvé. Tu vas être le grain de sable dans l'engrenage. Tu vas t'infiltrer dans la machine et t'assurer qu'elle déraile...

Si je me suis royalement trompé sur ton compte tantôt, je me rattrape maintenant : dans les grandes lignes, j'ai visé juste, hein ? Ça se voit à la façon molle que t'as de tenir ton tire-pois. Il te pèse de plus en plus, ce damné pétard. Tu veux que je te dise pourquoi ? T'aimerais comprendre comment ça se fait qu'il devient de plus en plus lourd, le sacrement ? Parce que le mensonge a une composante gravitationnelle. Ça te courbe l'échine, te plaque la face contre terre. Voyons donc ! Tu penses vraiment que de me faire visiter le plancher océanique va empêcher la science de progresser ? Faut être innocent pour supposer ça ! Pas besoin de me croire sur parole : fie-toi à ton expérience. T'as fait exploser un lab au complet pour en entraver les recherches ; la foutue constante a quand même fini par émerger... Pour

t'assurer de sa disparition, t'as été jusqu'à noyer un p'tit vieux à moitié sénile ; elle a encore refait surface .

Sursaute pas trop : tu vas finir par échapper ton joujou. Tu te demandes comment ça se fait que je sais ça ? Tu me prends pour un con fini, hein ? C'est vrai que j'ai manqué la coche avec mon argumentaire économique : t'es complètement imperméable à l'idée. C'était une mauvaise lecture. Mais quand les cours de la bourse se mettent à vaciller, il faut savoir s'ajuster rapidement ; ça donne rien de penser que les choses auraient dû se passer autrement, que telle action aurait dû monter et telle autre descendre, de t'accrocher, de t'enfoncer avec un marché qui sombre. Faut se faire léger, flotter avec la réalité... C'est ce que je fais maintenant : je rajuste le tir, je redéfinis l'équation, je change de paradigme. Appelle ça comme tu veux... Je sais que c'est toi qui as fait plonger p'pa.

Non, inquiète-toi pas. Il n'y aura pas de scène mélodramatique mettant en vedette le fils endeuillé. Faudrait vraiment que je sois un sale hypocrite. Et puis, de toute façon, il t'en aurait probablement remercié... Alors, quant à moi, c'est un cas de « *no harm done* », comme il l'aurait sûrement dit. Mais tout ça pour te montrer que tes tentatives pour noyer le poisson, jusqu'ici, semblent pas très efficaces. C'est normal. Les dominos sont lancés ; t'es qu'une plaquette dans le jeu, pas la main qui le surplombe.

En bout de ligne, c'est une question de foi. Non, inquiète-toi pas, je vais pas te parler du p'tit Jésus : en ce qui me concerne, c'est une variable en dehors de l'équation... Ce que je veux dire, c'est que tout dépend de ta croyance en la nature aléatoire ou déterminée de l'univers. Si t'es comme mon père, tu t'accroches à l'idée que tout est suspendu dans un infini de possibilités. Alors tu peux te débattre, tenter de tordre les probabilités pour qu'elles suivent le cours de ta volonté. Personnellement, ça me fatigue juste d'y penser. Pousser, incurver, plier... C'est d'une lourdeur. Et puis, ça s'accorde pas tellement avec mon expérience du monde.

Même mon discours sur l'argent, c'était du boniment. Ouais... Le compte en banque qui incurve l'espace-temps, c'est d'la frime : une idée attrayante avec laquelle j'aime jongler sans trop y croire, quoi. C'est plutôt l'espace-temps qui incurve ton compte en banque. J'essayais juste de t'étourdir un peu avec quelques tours de passe-passe, histoire de te faire lâcher ton tire-pois. Tu vois à quel point c'est inutile, la volonté ? Tout ce temps où j'essayais

de te diriger dans une direction, je te poussais dans le sens inverse. Moi aussi ça m'arrive d'oublier... Je me prends tout à coup à espérer être autre chose qu'un pantin agité dans le vide, un figurant dans un théâtre d'ombre. On n'y peut rien.

Allez, je m'attache les pieds à l'ancre puisque ça semble te faire plaisir. Tiens, je vais même m'asseoir sur la rambarde pour te faciliter la tâche : je devrais plonger vers l'arrière, t'auras qu'à faire passer le poids par-dessus bord pour que je m'enfonce bien gentiment. Si c'est ce qui est écrit...

T'as la main tremblante mon pauvre vieux. Tu sais que mon offre tient toujours ? Tu pourrais expérimenter autre chose pour une fois... Voir si les chiffres de ton compte en banque ont un pouvoir quelconque sur ta réalité. De toute façon, tu sais que c'est inutile. Tu peux m'envoyer au fond, mais la constante, elle, va ressurgir. La vérité, c'est un vrai poids plume, une foutue bulle d'air : ça refait toujours surface. Mais bon... Allez ! Qu'est-ce que t'attends ? Inutile de te troubler comme ça. *Alea jacta est*. En bout de ligne, rien de tout ça n'a vraiment d'importance. Un instant, on pense avoir été quelqu'un... l'instant d'après, on se découd en lambeaux. On n'est que des fluctuations du vide : une variation éphémère, une vaguelette sur l'espace-temps... Tiens, je parle comme un physicien ! Toi, qu'est-ce que t'en penses ? On est soumis au hasard ? Ou on est les pantins d'un ballet cosmique ? Quelles forces convergent vers ta main pour incurver ma destinée ?

L'ÉCRITURE FUNAMBULESQUE:  
PERSPECTIVES DU VIDE DANS UNE FICTION CONTEMPORAINE

Qu'on pense à la course d'un électron sur son orbite ou à la révolution d'une planète dans l'espace, il nous faut composer avec l'idée du vide qui s'immisce en toute chose. On dirait que, depuis l'infinitésimal jusqu'à l'échelle cosmologique, des lézardes se sont propagées pour trouser la réalité. « Nous n'avons que fragments, nous ne ramassons l'univers qu'en morceaux »<sup>1</sup>, écrivait Valère Novarina. Au XXI<sup>e</sup> siècle, nous avons perdu la foi en l'homogénéité du réel.

C'est au tournant du siècle dernier que ce changement majeur s'est opéré dans notre façon de conceptualiser le temps et l'espace. De la structure atomique au saut quantique, la recherche scientifique nous a démontré l'existence du vide. Cette idée d'un univers troué a, depuis ses débuts, rencontré une grande résistance, et ce, au cœur même de la communauté scientifique. Heinrich Hertz lui-même, en développant les premiers instruments permettant de propager des ondes électromagnétiques à travers un vacuum, a préféré supporter la théorie de l'éther plutôt que d'admettre la possibilité d'une onde voyageant à travers le vide ; malgré les résultats de ses propres recherches, il s'est accroché à une vision continue du monde.

Nous nous livrons à des acrobaties afin d'éviter la réalité du vide, comme si l'existence de celui-ci heurtait une frontière sacrée. Instinctivement, les failles inspirent de l'effroi. Ce monde kaléidoscopique n'est pas à notre mesure : dans ses motifs fragmentés et aléatoires, nous finissons par nous égarer. Dans *Pèlerinage à Tinker Creek*, l'écrivaine américaine Annie Dillard a su rendre compte de cette fracture balafrant le monde ; elle la décrit comme un lieu d'horreur et de perte :

Quelque part, partout, il y a une brèche, tel l'horrible gouffre frissonnant du ruisseau de l'ombre qui s'ouvre béant à mes pieds, ou la fissure qui apparaît soudain au hublot ou déchire le fuselage d'un avion à haute altitude, une brèche par laquelle tout s'engouffre, entraîné par le vent, perdu de vue, évanoui en un instant, éclaté, disparu à jamais.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L Éditeur, 2010, p. 118.

<sup>2</sup> Annie Dillard, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2010, p. 384.

Cette « brèche » est partout : dans le réel qui nous entoure et au creux de notre être. Qui sommes-nous alors, êtres en perpétuelle transformation au milieu d'un monde où « tout s'engouffre » ? Le regard de la narratrice se promène comme une sonde cherchant à saisir la réalité extérieure et la place qu'elle y occupe. À propos de l'essai de Dillard, Jean-François Chassay souligne : « Ce livre porte donc sur de l'étrangeté qu'on tente d'appivoiser, sur l'altérité, mais qui ne se résume pas à l'altérité humaine. »<sup>3</sup> En effet, le discontinu implique le concept d'inconnu. Qu'est-ce qui se trouve au point de rupture ? Nous sommes des êtres de liens, de cause à effet, de logique... Le vide est ce que nous ne connaissons pas; le vide est ce qui nous ne représente pas. Il peut apparaître comme la négation même de la vie qui – elle – est foisonnement, abondance, relief. Comment alors composer avec ces déchirures qui, comme autant de petites morts, sillonnent notre univers ?

Chaque être humain tisse sa réalité avec les lambeaux du monde créant ainsi sa propre harmonie au milieu du chaos. Par la fiction, nous pouvons « appivoiser » l'étrangeté de cet « horrible gouffre ». Aussi, à l'instar de plusieurs récits contemporains, l'unité des *Fluctuations du vide* est construite à partir de symétries et de résonances qui finissent par émerger d'une trame de prime abord décousue, traversée par les fissures que sont l'incompréhension, l'absence et le silence.

Ainsi, l'écriture naît au point de rencontre entre vide et harmonique ; deux notions à première vue contradictoires, mais qui forment les pierres d'assise sur lesquelles *Les fluctuations du vide* s'est développé. Devant l'impossibilité de nier la nature hachurée du réel, l'acte créateur devient un moyen de reconstituer une cohérence qui transcende les failles. Cet essai se donne donc pour but d'explorer la dualité de cette vision du monde et de mettre en lumière les formes qu'elle prend dans une pratique littéraire.

---

<sup>3</sup> Jean-François Chassay, *Imaginer la science*, Montréal, Liber, 2003, p. 200.

AUTOUR DU VIDE: LES VISAGES DE L'ÉCRITURE FRAGMENTÉE

Nous autres les hommes n'avons en face de nous que de la chose discontinue : nous avons à traverser plusieurs mondes chaque jour et presque à chaque respiration.

Valère NOVARINA

Trouver une signification aux phénomènes qui nous entourent relève d'un réflexe atavique. Comme un besoin obscur génétiquement déterminé par une séquence nucléotidique, il nous faut déchiffrer le réel, trouver les lois secrètes qui gouvernent notre univers matériel. Pour le physicien Stephen Hawking : « [...] depuis l'aube de la civilisation, les hommes répugnent à considérer les évènements comme non-reliés entre eux et inexplicables. Ils ont toujours éprouvé ce besoin compulsif de comprendre l'ordre sous-jacent du monde. »<sup>4</sup> De la découverte d'une nouvelle galaxie au séquençage du génome humain, nous tentons sans relâche de briser le code de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit.

Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, cet objectif – élucider les lois naturelles qui nous gouvernent – semble à portée de main : on est en pleine ère d'optimisme scientifique. Le progrès des connaissances humaines rassure en nous renvoyant l'image d'un monde ordonné et déchiffrable. La physique newtonienne, la chimie de Lavoisier, la biologie darwinienne... Les avancées scientifiques établissent des liens de causalité qui éclairent la réalité tout en respectant notre logique intuitive. L'univers est perçu comme un tissu homogène – de confection complexe, peut-être – mais dont notre esprit pourrait un jour arriver à démêler l'enchevêtrement.

L'illusion ne dure guère : le tournant du siècle dernier voit disparaître cette confiance en la continuité du monde. Dans *The culture of time and space : 1880-1918*, Stephen Kern avance : « *From around 1880 to the outbreak of World War 1 a series of sweeping changes in technology and culture created distinctive new modes of thinking and experiencing time and space.* »<sup>5</sup> La perception d'un réel lisse est remplacée par une vision fracturée de l'espace et du temps, et si toutes les couches de la société ressentent les effets de cet approfondissement de notre connaissance de la matière qui nous entoure, les créateurs sont

---

<sup>4</sup> Stephen Hawking, *Une belle histoire du temps*, Paris, Flammarion, 2005, p. 28.

<sup>5</sup> Stephen Kern, *The culture of time and space. 1880-1918*, Cambridge and London, Harvard University Press, 2003, p. 1.



particulièrement sensibles à ce bouleversement culturel : Virginia Woolf, décrivant l'atmosphère de l'époque, disait entendre « *everywhere the sound of axes smashing* »<sup>6</sup>. Franz Kafka, lui, confie à son journal :

Les pendules ne sont pas d'accord, la pendule intérieure se livre à une poursuite diabolique ou démoniaque, inhumaine en tout cas, la pendule extérieure va au rythme hésitant de sa marche ordinaire. Que peut-il arriver, sinon que ces deux mondes différents se séparent, et ils se séparent ou tout au moins se tiraillent l'un l'autre d'une manière effroyable.<sup>7</sup>

Même les horloges n'émettent plus leur tic-tac rassurant. Le temps, jadis régulier, se multiplie et bat la cadence de façon désordonnée. La réalité vole en éclats, fissurée de toutes parts.

Il est cependant difficile de repérer précisément l'épicentre à partir duquel s'est opérée cette déchirure. Le courant de pensée traditionnel tend à rendre l'avènement de la physique quantique responsable de cette révolution paradigmatique : par osmose, les progrès spectaculaires du domaine scientifique auraient influencé les autres sphères du savoir. Katherine Hayles formule cependant une hypothèse plus nuancée du mode de propagation des connaissances. Dans *The cosmic web*, elle affirme que les changements majeurs de modèles de pensée ne sont pas issus d'une discipline particulière mais émergent plutôt d'un courant idéologique traversant synchroniquement l'ensemble des réalisations d'une époque. Pour Hayles, « [...] *litterature is as much an influence on the scientific models as the models are on the litterature.* »<sup>8</sup> Ainsi, afin d'examiner les racines de cette transformation de notre façon d'appréhender le réel, il nous faut étudier son émergence simultanée dans plusieurs domaines de la connaissance.

Du côté des sciences, le coup d'envoi est lancé en 1900 lorsque le physicien Max Planck avance que l'énergie électromagnétique ne peut être émise que sous forme quantifiée. Désormais, il faut abandonner l'image d'un monde formant un continuum : l'univers fonctionne par sauts, par bonds, par quanta. Notre relation à la matière s'en trouve altérée ; au modèle atomique de Thomson – une sphère de substance pleine et positivement chargée dans

<sup>6</sup> Virginia Woolf, citée par Stephen Kern, *op. cit.*, p. 183.

<sup>7</sup> Franz Kafka, *Journal*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1954, p. 529.

<sup>8</sup> N. Katherine Hayles, *The cosmic web. Scientific field models and literary strategies in the 20th century*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1984, p. 10.

laquelle seraient incrustées des charges négatives – succède rapidement celui de Rutherford-Bohr où les électrons, distribués sur un nombre défini d'orbites, gravitent autour de protons regroupés en un noyau central. Le vide se répand partout.

Comme s'il ne suffisait pas d'hachurer l'espace, les travaux des plus grands chercheurs des années 1920 – Heisenberg, Bohr, Schrödinger – nous renvoient l'image d'un monde indéterminé et probabiliste. Penser l'univers devient une entreprise de plus en plus complexe : l'époque où chaque problème possédait sa solution est désormais révolue. Certaines questions – pensons au célèbre chat de Schrödinger – peuvent désormais générer un éventail de réponses et se transformer en labyrinthe pour l'esprit.

À la vision newtonienne du temps : « *Absolute, true, and mathematical time, of itself, and from its own nature, [that] flows equally without relation to anything external* »<sup>9</sup>, succède celle d'Albert Einstein où « *every reference body has it's own particular time* »<sup>10</sup>. L'espace-temps étant désormais compris comme un tout, l'éclatement du cadre temporel entraîne automatiquement celui de l'espace. Il y a maintenant « *an infinite number of spaces, which are in motion with respect to each another* »<sup>11</sup>.

Dans le domaine des arts visuels, le cubisme fait son apparition. Des peintres tels que Picasso, Braque et Delaunay « *abandoned the homogeneous space of linear perspective and painted objects from multiple perspectives [...]* »<sup>12</sup> Il n'est plus possible de traiter notre expérience visuelle immédiate en absolue vérité; désormais, cette vision doit être fracturée en plusieurs images afin de tenir compte des multiples facettes du monde. « *The truth, the real, the universe, life breaks up into innumerable facets and vertices, each of which presents a face to an individual* »<sup>13</sup>, disait le philosophe espagnol José Ortega y Gasset. C'est l'ère du kaléidoscope.

Même les rythmes musicaux se brisent : le jazz américain gagne en popularité et la musique classique se transforme. Kern avance : « *Composers began to use silences more*

<sup>9</sup> Stephen Kern, *op. cit.*, p. 11.

<sup>10</sup> Stephen Kern, *op. cit.*, p. 19.

<sup>11</sup> Albert Einstein, *Relativity; The Special and General Theory*, New York, Crown Publications, 1961, p. 139.

<sup>12</sup> Stephen Kern, *op. cit.*, p. 143.

<sup>13</sup> José Ortega y Gasset, cité par Stephen Kern, *op. cit.*, p. 151.

*consciously and more conspicuously than ever before* »<sup>14</sup> Par leurs tempos syncopés, par leurs notes qui s'étirent ou disparaissent, les trames sonores se décousent en lambeaux.

Tous les chemins mènent au vide, et les arts littéraires s'inscrivent dans la mouvance de l'époque. Dans *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust met en scène un narrateur qui, par l'évocation de ses souvenirs, fait l'expérience d'un temps privé insoumis à la tyrannie des horloges externes : une conception de l'univers mental où l'esprit humain se promène librement, complètement détaché du sempiternel flot passé-présent-futur. Cette conception de la psyché fait écho au concept de durée tel que défini par le philosophe Henri Bergson. Contemporain de Proust, Bergson distingue le « Temps extérieur et mathématique »<sup>15</sup> de la « durée intérieure »<sup>16</sup>. Pour Bergson, la vie intérieure s'apparente à un flux où plusieurs instants peuvent exister simultanément :

Il n'est pas douteux que le temps ne se confonde d'abord pour nous avec la continuité de notre vie intérieure. Qu'est-ce que cette continuité ? Celle d'un écoulement ou d'un passage, mais d'un écoulement et d'un passage qui se suffisent à eux-mêmes, l'écoulement n'impliquant pas une chose qui coule et le passage ne présupposant pas des états par lesquels on passe : la *chose* et l'*état* ne sont que des instantanés artificiellement pris sur la transition : et cette transition, seule naturellement expérimentée, est la durée même. Elle est mémoire, mais non pas mémoire personnelle, extérieure à ce qu'elle retient, distincte d'un passé dont elle assurerait la conservation ; c'est une mémoire intérieure au changement lui-même, mémoire qui prolonge l'avant dans l'après et les empêche d'être de purs instantanés apparaissant et disparaissant dans un présent qui renaîtrait sans cesse.<sup>17</sup>

Pluralité des temps, multivers, hétérogénéité des perspectives... Ces façons de concevoir le réel, révolutionnaires au tournant du siècle dernier, sont désormais bien établies dans la culture populaire. Nous ne pouvons plus nous écrier à la manière de Kafka que « les pendules ne sont pas d'accord », nous nous étonnons plutôt qu'on ait déjà pensé qu'elles pouvaient correspondre. Depuis toujours, notre esprit est bombardé de fragments, frappé de discontinuités. Désormais, quiconque propose une lecture du réel le fait en conservant dans son angle mort – volontairement ou non – l'image de ces lézardes traversant le monde et le temps.

<sup>14</sup> Stephen Kern, *op. cit.*, p. 175.

<sup>15</sup> Henri Bergson, *Durée et simultanéité*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 58.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 41.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les failles travaillent l'écriture moderne. Dans *Les fluctuations du vide*, les points de vue se multiplient, les allocutaires sont réduits au silence, le ton change, le rythme se brise... Même la logique du récit fonctionne par bonds, le lecteur devant sauter d'une réalité à l'autre afin de recréer le filon narratif à partir d'indices et, parfois, malgré certaines contradictions. Si, au fil des mots, un récit apparaît peu à peu, il demeure poreux, parsemé d'aspérités où la raison achoppe sur des trames qui « ne sont pas d'accord ».

Il est nécessaire d'explorer chacune de ces déchirures pour en comprendre la singularité. Tout d'abord, il y a ces lézardes qui se créent en retirant ce qui aurait dû être : une personne, une chose, une voix, un souvenir... On parle alors d'absence ; une fracture par soustraction. Puis, pensons à la brisure, à ce qui arrive lorsqu'on hachure le rythme, l'espace-temps ou le sens : là où la faille se crée par rupture et éloignement. Mais finalement, comme si toutes ces fractures étaient autant de chemins menant au même port, c'est toujours le visage du vide qui ressurgit. Il apparaît alors que fragment et vide vont toujours de pair ; l'un et l'autre se créant mutuellement. Cette première partie de l'essai se veut donc une exploration du vide et des diverses formes qu'il revêt.

## Le motif de l'absence

Dans *Les fluctuations du vide*, les personnages sont tous orphelins les uns des autres : ils doivent composer avec le vide laissé par l'abandon, la disparition ou la mort. Tour à tour, ils recherchent l'essence d'une relation tronquée. On y retrouve d'abord un père cherchant à établir un pont avec son fils, alors que sa fille, elle, tente de recréer un lien de filiation avec ce père distant... Tous parlent à un tiers sans visage, lui tenant un discours plein de celui qui manque. Roland Barthes écrit que parler de l'autre, c'est tenir « sans fin à l'absent le discours de son absence »<sup>18</sup>. Aussi, ce n'est pas vers l'interlocuteur, mais vers le disparu que leurs paroles se tournent réellement : dans le gouffre qu'il a laissé, ils lancent leurs voix à sa poursuite. À travers leur discours, à force de mots, ils tentent de donner à l'absent une forme plus précise.

Plus qu'un sujet de discussion, celui qui manque devient une quête. Qui était cet être pour nous ? Comment s'est-il inscrit en nous ? Quel héritage nous laisse-t-il ? Autant de questions qui restent en suspens, nous brouillant une partie de notre histoire. Sans possibilités de clarifier notre relation à l'absent, c'est une partie de nous-même qui se perd.

Ce questionnement identitaire résultant de la perte d'un être est commenté par Judith Butler dans *Violence, deuil, politique* :

Je ne suis pas un « moi » qui existerait ici en soi et ne perdrait qu'un « toi » - et cela est d'autant plus vrai que mon attachement à « toi » fait partie intégrante du « je » que je suis. Dans ces conditions, si je te perds, je ne me contente pas de faire le deuil de cette perte : je deviens en même temps impénétrable à moi-même. Qui suis-je sans toi ?<sup>19</sup>

Parce que nous nous définissons dans un réseau complexe de relations à l'autre, sa perte nous prive d'une partie de nous-même. L'absence nous enlève tout espoir d'établir un dialogue par lequel nous aurions pu comprendre la part de l'autre en nous et la nature de notre attachement. Une partie de nous-même s'obscurcit.

<sup>18</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p.21.

<sup>19</sup> Judith Butler, *Violence, deuil, politique*, Paris/Amsterdam, Vie précaire, 2005, p.48.

« Le savoir qui nous manque quand nous ne parvenons plus à sonder ce que nous avons perdu, rend le deuil interminable »<sup>20</sup>, écrit Butler. Pour sortir de cette impasse, on doit recréer l'autre en soi. Mais, puisque toutes nos questions butent sur l'écho de notre propre voix, cette création est désormais une entreprise solitaire ; par l'unique force de la pensée et de la voix, nous devons redéfinir notre rapport au disparu, lui réinventer une image.

En ce sens, l'absence est source de mouvement. Dans le texte, cette tension créative s'exprime sous forme d'une dépression, un point creux où l'action et la voix chutent irrémédiablement. Le roman *Albertine disparue* de Marcel Proust illustre ce phénomène. À son propos, Stephen Kern faisait remarquer :

*The words « Mademoiselle Albertine has gone » begin a volume of the novel that dwells exhaustively on someone who is no longer present. Proust explores the initial shock of Marcel's discovery that Albertine has left him and everything that follows – regrets over the way their affair had gone, fantasies about her feelings of loss, the transformation of his happy memories into bitter ones, the blow of learning subsequent death and the realization that it only intensified his jealousy, and eventually indifference and forgetfulness – all triggered by her absence and the silence that settled into his life*<sup>21</sup>

Ici, l'absence d'Albertine est le moteur qui met le texte en branle, en formant un questionnement autour duquel la pensée du narrataire gravite, incapable d'échapper à sa force d'attraction.

Ce qui manque attire irrésistiblement, pousse à la quête. Dans *Chaos and Order : Complex Dynamics in Literature and Science*, Katherine Hayles remarque qu'en sciences, de tels phénomènes portent le nom de « *strange attractors* ». Tel que défini par Hayles : « *An attractor is any point of a system's cycle that seems to attract the system to it. The midpoint of a pendulum's path is an example. A pendulum, no longer pushed, spontaneously returns to his point.* »<sup>22</sup> L'être absent est l'un de ces *strange attractors* : il exerce une fascination ; vers lui l'esprit est sans cesse tendu.

Parfois, c'est l'absence d'un objet ou d'une partie de soi qui enclenche le mouvement, la force attractive. Pensons à *La moustache* d'Emmanuel Carrère où, pour faire une

<sup>20</sup> Judith Butler, *op. cit.*, p. 48.

<sup>21</sup> Stephen Kern, *op. cit.*, p.172.

<sup>22</sup> Katherine Hayles, *Chaos and Order : Complex Dynamics in Literature and Science*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1991, p. 8.

plaisanterie à son épouse, le héros coupe la moustache qu'il arbore depuis toujours. Pour son plus grand malheur, loin d'éprouver la surprise escomptée, sa conjointe finira par lui lancer : « Tu sais bien que tu n'as jamais eu de moustache. »<sup>23</sup> Cette disparition étrange entraînera le héros dans une quête identitaire qui le poussera à abandonner famille, amis et patrie, à la recherche de cette partie de soi qui lui échappe désormais. Le roman s'achève lorsque, incapable de supporter plus longtemps l'angoisse qui l'habite, le protagoniste se dévisage en s'automutilant la lèvre supérieure ; l'absence de la moustache est le creux vers lequel tout son univers a sombré.

L'auteur russe Nicolas Gogol nous propose également un récit dans lequel la perte propulse l'action. Dans sa nouvelle *Le Nez*, Kovaliov, un major pétersbourgeois, se levant un matin et réalisant que son « nez avait bel et bien disparu »<sup>24</sup>, est entraîné dans une succession de péripéties afin de retrouver le déserteur. Lorsqu'il repère enfin l'organe en fuite, Kovaliov et le nez se lancent dans un échange singulier au cours duquel le major, se clamant propriétaire du nez, se fera rabrouer par ce dernier :

Le nez considéra le major avec un léger froncement de sourcils.

« Vous vous trompez, monsieur, je n'appartiens qu'à moi-même. D'étroites relations ne sauraient d'ailleurs exister entre nous. À en juger par les boutons de votre uniforme, nous appartenons à des administrations différentes. »

Sur ce, le Nez tourna le dos à Kovaliov, qui perdit contenance et ne sut plus ni que faire ni que penser.<sup>25</sup>

Le nez et l'homme sont désormais de purs étrangers, l'appendice refuse même d'entretenir quelque relation que ce soit avec son ancien propriétaire. Kovaliov ne sait plus « ni que faire ni que penser », ahuri par les agissements de ce nez qui désormais lui échappe. Ne pouvant en faire son deuil, il tente par tous les moyens de le récupérer : il met sous presse une annonce, rencontre un commissaire, consulte un médecin... À chaque endroit où Kovaliov croise son reflet – le miroir de son appartement, la glace d'un café – il peine à se reconnaître. Il lui faut retrouver l'absent, car « qui suis-je sans toi » ? Encore une fois, ce qui manque devient la force gravitationnelle du texte, le point autour duquel tourne l'action. Désormais, il n'y a que deux possibilités : trouver une façon de se reconstituer ou se perdre à

<sup>23</sup> Emmanuel Carrère, *La moustache*, P.O.L éditeur, 1986, p. 31.

<sup>24</sup> Nicolas Gogol, « *Le nez* », in *Nouvelles de Pétersbourg*, Paris, Gallimard, 1979, p. 206.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 210.

jamais en restant incomplet. La quête du major, ainsi que la nouvelle, s'achèvent lorsque, sans que rien ne l'ait laissé présager, un beau matin, le nez se retrouve « à son ancienne place ; c'est-à-dire entre les deux joues du major Kovaliov. »<sup>26</sup>

Lorsque l'objet de la perte demeure introuvable, la quête se poursuit sur d'autres fronts. La mémoire, la parole peuvent s'efforcer de s'y substituer. C'est ce que tente Sophie Calle dans *Disparitions*, alors que l'artiste demande à des habitués du musée Isabella Stewart Gardner de se souvenir d'une série de tableaux ayant été dérobés. A la fois contradictoires, subjectives et incomplètes, ces courtes descriptions sont agencées en un texte suivi, chaque intervention séparée uniquement par un losange. Petit à petit, par la parole, Calle reconstitue l'objet absent. Il prend forme dans notre esprit, remplaçant de façon symbolique et littérale – le texte sera affiché en place et lieu de l'œuvre volée – la toile manquante.

Bertrand Gervais commente ce processus par lequel Calle utilise l'absence de l'objet subtilisé afin de faire apparaître une forme. Dans « L'enfant effacé ou retrouver le fil d'une figure », il se penche sur le cas d'une toile peinte en 1633 par Rembrandt et intitulée *Portrait d'un couple élégant* :

L'absence de la toile suscite une parole, un témoignage qui petit à petit reconstruit une forme, une figure, celle d'un portrait subtilement bancal où le froid et la séparation l'ont emporté sur le sentiment amoureux.<sup>27</sup>

L'absence appelle la parole pour qu'elle reconstitue, redéfinisse l'objet de la perte. Par les mots, l'absent donne « l'illusion de sa présence »<sup>28</sup>. La disparition de l'objet nous donne accès à la trace laissée par ce dernier chez chaque commentateur.

Les personnages des *Fluctuations du vide* lancent leurs voix au néant ; un effort désespéré pour retrouver une partie d'eux-mêmes éclipsée par la perte. Dans le texte, l'absence catalyse une parole salvatrice qui permet à chaque individu de réinventer sa relation à l'autre. Bien sûr, le lecteur, lui, comprend que les interprétations des personnages sont parfois erronées : les billets de spectacles n'avaient pas été laissés par le père, le fils n'était finalement pas un grand amateur de complets Armani... Mais, en bout de ligne, là n'est pas

<sup>26</sup> Nicolas Gogol, *op. cit.*, p. 230.

<sup>27</sup> Bertrand Gervais, « L'enfant effacé ou retrouvé le fil d'une figure », In *Figures, lectures*, Montréal, Le Quartanier, 2007, p. 24.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 21.



l'important. L'objectif de la parole n'est pas de remplacer l'absent dans sa vérité, mais d'en former un portrait qui puisse endiguer l'attraction du vide et permettre l'achèvement du deuil.

### Le vide silencieux

Le silence est-il toujours le corollaire de l'absence? Comme l'écrivait Valère Novarina, « Parler n'est pas communiquer. Parler n'est pas s'échanger et troquer – des idées, des objets -, parler n'est pas s'exprimer, désigner, tendre une tête bavarde vers les choses, doubler le monde d'un écho, d'une ombre parlée [...] »<sup>29</sup> Aussi la présence physique ne se porte pas garante d'une parole où « s'entend un souffle »<sup>30</sup> et qui serait « venu(e) dans le monde comme pour nous en arracher. »<sup>31</sup>

La présence de l'autre, plutôt que de pousser notre parole vers sa forme transcendante, peut parfois constituer un piège enfermant les mots dans leur sens le plus banal, le plus concret. C'est que, pour se comprendre, il nous faut apprendre à parler une langue « commune ». Dans sa nouvelle, *Un curé sur le toit*, Colette illustre bien cet apprentissage de la norme langagière chez l'enfant. Lorsque la petite Bel-Gazou entend un nouveau mot, elle en est tout d'abord fascinée:

Le mot « presbytère » venait de tomber, cette année-là, dans mon oreille sensible, et d'y faire des ravages. [...] Loin de moi l'idée de demander à l'un de mes parents : « Qu'est-ce que c'est, un presbytère ? » J'avais recueilli en moi le mot mystérieux, comme brodé d'un relief rêche en son commencement, achevé en une longue et rêveuse syllabe... Enrichie d'un secret et d'un doute, je rêvais avec le *mot* et l'emportais sur mon mur.<sup>32</sup>

Mais, bien sûr, cet espace de liberté où elle peut rêver à la signification du mot inconnu sera vite envahi par sa mère qui s'empressera, à sa manière, de lui enseigner que chaque signifiant possède un signifié prédéterminé :

<sup>29</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L Éditeur, 2010, p. 16.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>32</sup> Colette, *Un curé sur le mur* dans *La maison de Claudine*, Paris, Librairie Hachette, 1960, p. 29.

[...] je m'avisai que « presbytère » pouvait bien être le nom scientifique du petit escargot rayé jaune et noir... Une imprudence perdit tout, pendant une de ces minutes où une enfant, si grave, si chimérique qu'elle soit, ressemble passagèrement à l'idée que s'en font les grandes personnes...

- Maman ! regarde le joli petit presbytère que j'ai trouvé !

- Le joli petit... quoi ?

- Le joli petit presb...

Je me tus, trop tard. Il me fallut apprendre – « Je me demande si cette enfant a tout son bon sens... » – ce que je tenais tant à ignorer, et appeler « les choses par leur nom... »

- Un presbytère, voyons, c'est la maison du curé.<sup>33</sup>

Ainsi, l'enfant apprend l'usage normatif des mots : il peut « communiquer » ; mais la parole qui libère, celle qui révèle, se trouve ailleurs. Car en tentant d'unifier, d'aplanir le langage, celui-ci se vide de son sens. Appartenant à tout le monde et à personne, il en devient presque transparent : « il faut appeler un chat, un chat », « *things to do and people to meet* », « comme disait l'autre »... autant d'expressions et de lieux communs lancés par les personnages des *Fluctuations du vide* sans portée réelle. Il s'agit de mots tournant sur eux-mêmes, incapables d'échapper à leur banalité.

Puis, il y a ceux qui manquent la cible ; les mots incompris, ceux qui génèrent des malentendus : « on a jamais pu se comprendre. Je sais pas pourquoi. », lance le vieux physicien à celui qu'il pense être son fils. Triste constat qu'entre eux le dialogue n'ait jamais été possible : « On partageait les mots, mais jamais la conversation. » Ici, de surcroît, il s'agit d'un double échec : des mots impuissants lancés vers la mauvaise cible. Quand le langage n'est plus que du bruit, il emmure au lieu de libérer.

Il est également des paroles incapables de dire ; que ce soit par insignifiance, incohérence ou absence de rationalité, certains mots s'apparentent au silence. Que vaut la parole de celui dont l'esprit est rongé par la maladie ? Qu'advient-il du langage et de celui qui l'énonce lorsque ce dernier n'est plus à même de saisir la réalité ? A-t-il encore le pouvoir de rassembler ou, au contraire, élargit-il la digue entre soi et le monde ? Bien sûr, l'usage des mots est toujours extrêmement personnel : ils sont connotés à la lumière des expériences et des préférences de chacun. La communication parfaite est impossible entre les êtres : le code

---

<sup>33</sup> Colette, *op. cit.*, p. 29-30.

utilisé est toujours idiosyncrasique. Aussi, en permanence, quelque chose d'approximatif flotte entre les hommes. On parle et s'invente tout à la fois. Mais que se passe-t-il lorsqu'un univers personnel se dégrade au point de ne plus correspondre à celui des autres ? Dans un cas semblable, quand tous les jalons sont effacés, la langue reste-t-elle un outil de liaison ou met-elle en relief le vide qui nous sépare ? Cette question hante *Les fluctuations du vide*. Pensons, par exemple, au personnage du physicien qui, à force de mots, se réconcilie avec son fils : que penser de cette réconciliation puisque – nous l'apprenons plus tard – le fils n'a jamais été présent ailleurs que dans l'esprit malade du père ? La réalité factuelle est-elle si importante ? Malgré l'incohérence face aux éléments tangibles, le discours peut-il tout de même arriver à communiquer une réalité profonde qui soit, elle, véritable ? Il s'agirait donc d'une parole qui construit l'être (nous y reviendrons plus loin) tout en l'éloignant des autres... Et, bien qu'ils ne soient pas atteints par la maladie, que penser du témoignage de la guitariste, du cousin, du fils ? Car, si chaque personnage, au bout de son souffle, retrouve une certaine cohérence personnelle, nous découvrons, au fur et à mesure des voix qui se télescopent, la facticité de chacun de ces univers. Les événements et leurs interprétations se trouvent en porte-à-faux. Il s'agit d'une anti-parole annihilant toute tentative de rapprochement réel entre les êtres. Ici, les mots possèdent une double nature : ils révèlent à soi tout en éloignant de l'autre.

Tout comme la parole, le silence revêt différents visages. Il peut être désiré ou subi, paisible ou accablant. L'écrivain russe Léonidas Andreyev fait d'ailleurs une importante distinction entre l'absence de mots et le refus de parler. Dans une nouvelle intitulée *Silence*, il décrit le vide qui s'installe dans une famille après le suicide d'un enfant où, terrassés par le deuil, les parents perdent la capacité de dialoguer : « *It was not stillness* », écrit Andreyev, « *for stillness is merely the absence of sounds: it was silence, because it seemed that they who were silent could say something but would not.* »<sup>34</sup> Pour Andreyev, le mutisme à lui seul ne crée pas l'isolement ; le véritable silence, c'est le *refus* de la parole. Refus qu'on peut d'ailleurs penser comme le rejet d'un lien, le sectionnement du rapport avec l'autre. La nouvelle d'Andreyev s'achève lorsque le père supplie sa femme de lui parler alors que celle-

---

<sup>34</sup> Leonidas Andreyev, *Silence in Modern Russian classics*, Boston, The Four Seas Company Publishers, 1919, p. 17.

ci le fixe de son regard « *dumb and silent* »<sup>35</sup>. L'impression finale est celle d'un vide définitif où rien n'est plus possible entre les deux protagonistes.

Andreyev décrit un silence qui est une condamnation à la solitude, une sentence où l'accès à l'autre nous est volontairement refusé. Ce type d'éloignement est également décrit par Marcel Proust. Dans *Le côté de Guermantes*, l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* expose les tourments de son personnage Saint-Loup lorsque sa maîtresse rompt en lui refusant toute explication :

D'ailleurs, plus cruel que celui des prisons, ce silence-là est prison lui-même. Une clôture immatérielle, sans doute, mais impénétrable, cette tranche interposée d'atmosphère vide, mais que les rayons visuels de l'abandonné ne peuvent traverser.<sup>36</sup>

Dans un tel cas, le travail de reconstruction de l'autre en soi – dont nous avons précédemment parlé – est doublement difficile car frappé d'interdit. Avons-nous le droit de réinventer la voix de celui ou celle qui nous fuit ? Il ne s'agit plus de recréer la parole d'un disparu, mais de poursuivre une forme fugace qui s'éloigne en sabordant les ponts tissés entre nous.

Malgré tout, l'apparence du vide peut être trompeuse, car au creux de certains silences se trouve un écho, une résonance qui ressemble à une parole. Khalil Gibran écrit : « Il y a ceux qui ont la vérité au-dedans d'eux, mais ne l'articulent pas. Dans leur poitrine réside l'esprit et son silence rythmé »<sup>37</sup>. Dans le recueillement, une cadence prend forme ; et ce rythme, que peut-il être sinon une certaine forme de langage ?

Puis, il y a de ces mots qui se passent de son. Des voix qui nous accompagnent longtemps après un départ, continuant de nous changer, creusant dans nos profondeurs des tunnels, des chemins, de nouveaux passages par où parcourir la réalité. Certains absents se montrent bavards. Dans *Les fluctuations du vide*, c'est la parole du père qui hante enfants et amis. Bien après son décès, ses mots surgissent pour envahir ceux des vivants. Cette parole d'outre-tombe est ravivée par chacun des protagonistes qui, citant ses expressions, ses réflexions, lui prêtent leurs propres voix. « Maintenant qu'il est mort, j'aimerais bien qu'il se

<sup>35</sup> Leonidas Andreyev, *op. cit.*, p.44.

<sup>36</sup> Marcel Proust, *Le côté de Guermantes*, Paris, Éditions Gallimard, 1954, p. 146.

<sup>37</sup> Khalil Gibran, *Le Prophète*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p. 53.

taise un peu ! », lancera sa fille, exaspérée par la psalmodie paternelle qui l'accompagne en sourdine. Aussi, puisque la parole peut résonner dans le vide, le véritable silence se trouve ailleurs.

Le véritable gouffre, celui qui crée l'éloignement final, ce sont les mots gardés pour soi. En ce sens, le mutisme du père vivant affecte davantage ses enfants que celui, inévitable, produit par sa mort. Car l'absence, nous l'avons vu, ne signifie par l'arrêt du dialogue : la parole de l'autre peut continuer à résonner en nous. Seul le retrait volontaire d'un des allocutaires trace le gouffre qui nous sépare définitivement. Le silence est alors vécu sur le mode de l'abandon, voire de la trahison.

Tout comme la parole, le silence possède donc une double nature : à la fois gouffre et pont ; il est tour à tour une barrière qui nous éloigne de l'autre et un outil de transcendance personnelle. Cette dualité influence la facture formelle et narrative des *Fluctuations du vide* ; elle architecture le texte en créant la structure dans laquelle s'installe la fiction. Il y a tout d'abord ce silence qui, tel un vide matériel, se déploie et occupe l'espace entourant chaque personnage. Le texte se retrouve alors fracturé en voix isolées à la fois spatialement et temporellement. Ainsi, sans possibilité d'échange, chaque personnage s'enfonce dans sa propre chimère ; la vérité globale demeure inatteignable. Puis, il y a le silence de l'allocutaire, cet autre, vers qui s'écoulent les mots, mais qui ne fait jamais retentir les siens. Sa voix, sa présence – qu'on devine dans le propos, dans le rythme de la narration – demeurent désincarnées. Un silence narratif s'installe alors, là où une parole aurait dû retentir. S'ensuit un « dialogue à une voix » où les mots de l'un chutent vers le vide laissé par l'autre. Étonnamment, cette absence narrative crée un gouffre, une force attractive vers laquelle la voix accélère jusqu'à trouver sa propre vérité. Ainsi, ce silence, emmurant chaque personnage dans l'impossibilité de partager une réalité commune, devient également une porte de salut permettant à chacun de se créer une cohérence personnelle.

### Mémoire trouée

La mémoire tient une place prépondérante au cœur du processus d'écriture ; « Et peut-être la Mémoire est-elle le seul, le véritable atelier de l'écrivain »<sup>38</sup>, avance Linda Soucy. Cette affirmation décrit avec une grande justesse la réalité de l'auteur qui s'est lancé dans un projet autobiographique : ses souvenirs deviennent la pierre d'assise sur laquelle se construit l'écrit. On comprend aisément qu'une telle œuvre nécessite une étude approfondie des processus mnésiques impliqués dans sa création. Il faut cependant noter que les textes de fictions n'échappent pas à l'emprise de la mémoire et de l'oubli ; non seulement parce que la diégèse et les personnages sont eux-mêmes régis par les lois de Mnémosyne, mais aussi, comme l'affirme Soucy, parce que « [...] le souvenir est à l'œuvre dans l'écriture. C'est parce que l'écrivain ressent quelque chose, parce qu'il est le lieu d'une expérience, que l'écriture peut advenir. »<sup>39</sup> Ainsi, même l'invention la plus farfelue tient ses racines d'une histoire humaine : toute création est redevable de la connaissance empirique du monde de son créateur.

Comment définir cette mémoire si cruciale au processus d'écriture ? Pourrait-elle se résumer à un empilement de données stockées dans notre esprit ? Et l'oubli, lui, serait-il simplement l'ennemi du souvenir, le grand effaceur qui viendrait le gommer pour n'en laisser que des miettes ? Certaines expressions populaires peuvent laisser cette impression : en français on a des « trous de mémoire », en anglais on parle plutôt de « *blank* ». Selon cette conception, la mémoire s'apparente à un vase plein qui, goutte à goutte, s'évide vers l'oubli ; ici, les deux concepts ne peuvent cohabiter : il s'agit d'antithèse.

Mais une étude approfondie de la question pourrait nous révéler qu'une relation bien plus complexe existe au sein du couple mémoire-oubli. Aussi, pour Marc Augé : « la mémoire et l'oubli entretiennent en quelque sorte le même rapport que la vie et la mort »<sup>40</sup> Impossible donc de penser l'un sans l'autre : ils sont les deux visages d'une expérience

---

<sup>38</sup> Linda Soucy, *Mnémosyne*, Montréal, Moebius : écriture/littérature n° 69-70, 1996, p. 65.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>40</sup> Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris, Manuels Payot, 1998, p. 20.

commune ; l'oubli ne pouvant exister que s'il y a mémoire et le souvenir se trouvant constamment façonné par l'oubli.

L'oubli, plutôt que d'être l'adversaire, serait-il donc l'allié de la mémoire ? Pour survivre, le souvenir a-t-il besoin d'être élagué par l'oubli ? Qu'advierait-il d'un être qui, ne pouvant délester son esprit, posséderait une mémoire en tous points parfaite ? Par l'entremise de la fiction, Jorge Luis Borges a exploré cette éventualité. Dans une nouvelle intitulée *Funes ou la mémoire*, il met en scène un jeune homme possédant une mémoire phénoménale :

Sa perception et sa mémoire étaient maintenant infaillibles. D'un coup d'œil, nous percevons trois verres sur une table ; Funes, lui, percevait tous les rejets, les grappes et les fruits qui composent une treille. Il connaissait les formes des nuages astraux de l'aube du trente avril mil huit cent quatre-vingt-deux et pouvait les comparer au souvenir des marbrures d'un livre en papier espagnol qu'il n'avait regardé qu'une fois et aux lignes de l'écume soulevée par une rame sur le Rio Negro la veille du combat du Quebracho.<sup>41</sup>

Que penser d'un pareil don ? Funes, lui, considère sa mémoire « comme un tas d'ordure »<sup>42</sup>. S'il se rappelle d'un nombre infini de détails, il n'arrive cependant pas à organiser son monde en un tout cohérent. L'histoire s'achève d'ailleurs sur ce commentaire du narrateur qui résume à lui seul le drame de Funes :

Il avait appris sans effort l'anglais, le français, le portugais, le latin. Je soupçonne cependant qu'il n'était pas très capable de penser. Penser c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes il n'y avait que des détails, presque immédiats.<sup>43</sup>

La mémoire surchargée de Funes est donc inutilisable. Dans *La mémoire saturée*, Régine Robin fait un intéressant parallèle entre la mémoire de Funes et la mémoire morte d'un ordinateur qui garde tout sans possibilité de modifications. Comme Robin le souligne : « La mémoire morte, pour être utile, doit pouvoir être utilisée, réactivée, sans cesse mise en œuvre. »<sup>44</sup> Chez Funes cette fonction est absente ; il lui manque l'équivalent de la mémoire vive qui, selon Robin :

<sup>41</sup> Jorge Luis Borges, *Funes ou la mémoire* in *Fictions*, Paris, Éditions Gallimard, 1983, p. 114.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>44</sup> Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Éditions Stock, 2003, p. 408.



est une mémoire à court terme [...] où sont stockées les informations, mais uniquement durant le moment où on les traite grâce à un traitement de texte ou tout autre programme adéquat. Cette mémoire relève de l'éphémère. Elle est malléable, modifiable, volatile, vouée à l'oubli partiel, à la transformation, aux lacunes.<sup>45</sup>

Ainsi, même en informatique, une mémoire « imparfaite » est nécessaire afin de réactualiser et de mettre en forme les données enregistrées, comme si l'ordinateur se devait d'oublier afin d'organiser une partie de l'information en un tout cohérent. D'ailleurs, Robin nous met en garde contre les capacités apparemment illimitées de stockage que nous procurent les nouveaux médias. Selon elle, cette surcharge d'information constitue un « excès de mémoire qui [...] pourrait bien n'être qu'une figure de l'oubli. »<sup>46</sup>

Une mémoire parfaite n'est donc ni possible ni souhaitable ; afin d'être fonctionnels, de pouvoir s'élaborer en une pensée cohérente, nos souvenirs doivent être régulièrement fractionnés, évités puis remodelés par le processus d'oubli. « L'oubli ne serait donc pas à tous égards l'ennemi de la mémoire, et la mémoire devrait négocier avec l'oubli pour trouver à tâtons la juste mesure de son équilibre avec lui »<sup>47</sup>, écrit Paul Ricoeur. Les implications littéraires sont nombreuses. Tout d'abord pour l'autobiographe qui, puisant à même ses souvenirs pour construire son projet artistique, doit composer avec ces manques, ces trous qui refaçonnent sans cesse sa mémoire ; non seulement doit-il naviguer entre les écueils laissés par l'oubli, il lui faut également se méfier du souvenir : penser son histoire, ce n'est jamais la revisiter telle qu'elle fut, mais bien la réinventer un peu chaque fois. En effet, des études ont démontré que nos souvenirs, loin d'être fixés une fois pour toutes, se transforment lorsque nous les réactivons par le processus de la remémoration : « Se ressouvenir rend la mémoire fragile »<sup>48</sup>, avance Georges Chapouthier, l'éminent biologiste français. Revisiter un souvenir équivaut à le corrompre ; en le réactualisant dans le présent, je ne peux le « réenregistrer » sans l'avoir légèrement changé. C'est ce qui explique ce constat un peu déroutant auquel arrivent Ulrich Neisser et Robyn Fivush à la suite de nombreuses études neuropsychologiques portant sur la mémoire humaine et son utilisation dans la construction d'une histoire

---

<sup>45</sup> Régine Robin, *op. cit.*, p. 407.

<sup>46</sup> Régine Robin, *op. cit.*, p. 18.

<sup>47</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 537.

<sup>48</sup> Georges Chapouthier, *Biologie de la mémoire*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 140.

personnelle (*self-narrative*): « [...] narratives are not fixed or static : rather, they change with every retelling. »<sup>49</sup>

Puisque se raconter rime toujours un peu avec s'inventer, quelle valeur d'authenticité possède le texte autobiographique ? Est-il jamais possible de partager son vécu ? Ceux qui tentent de relever le défi sont souvent confrontés à un phénomène de dédoublement ; c'est-à-dire qu'à leur mémoire réelle – le flot de souvenirs qu'ils *pensent* posséder – s'ajoute une de papier. Prenons l'exemple de Primo Levi qui, des années après son emprisonnement dans un camp de concentration nazi, raconte son expérience dans le roman *Si c'est un homme*. Selon ses dires, Levi tente de relater son expérience avec le plus de justesse possible :

C'est bien pourquoi, lorsque j'ai écrit ce livre, j'ai délibérément recouru au langage sobre et posé du témoin plutôt qu'au pathétique de la victime ou à la véhémence du vengeur : je pensais que mes paroles seraient d'autant plus crédibles qu'elles apparaîtraient plus objectives et dépassionnées ; c'est dans ces conditions seulement qu'un témoin appelé à déposer en justice remplit sa mission, qui est de préparer le terrain aux juges.<sup>50</sup>

Même s'il donne à ses souvenirs une forme dépouillée qu'il espère « crédible », la mise en récit exige toujours une transformation de l'expérience vécue, et Levi est pleinement conscient de la distance existant entre la réalité crue du Lager et la forme littéraire qu'il lui a finalement donnée. Étonnamment, cette transformation n'est cependant pas perçue par Levi comme la perversion de son expérience à Auschwitz, mais plutôt comme une mémoire de substitution faisant écran devant un passé difficile :

Bien des années ont passé depuis ; ce livre a connu de nombreuses vicissitudes, et il s'est curieusement interposé, comme une mémoire artificielle, mais aussi comme une barrière défensive, entre un présent on ne peut plus normal et le terrible passé d'Auschwitz. [...] lorsqu'il m'arrive aujourd'hui de penser au Lager, je ne ressens aucune émotion violente ou pénible. Au contraire : à ma brève et tragique expérience de déporté s'est superposée celle d'écrivain-témoin, bien plus longue et complexe, et le bilan est nettement positif ; au total, ce passé m'a intérieurement enrichi et affermi.<sup>51</sup>

Que cette « mémoire artificielle » ait eu un effet bénéfique sur l'homme – on pourrait en débattre – n'arrive pas à faire oublier qu'en s'imposant à l'écrit, elle a oblitéré les

<sup>49</sup> Ulrich Neisser and Robyn Fivush, *The remembering self: construction and accuracy in the self-narrative*, New York, Cambridge University Press, 2008, p. vii.

<sup>50</sup> Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 2003, p. 278.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 314.

souvenirs originels. Mais alors, que saisit le texte de la réalité passée ? Que reste-t-il du vécu au sortir de ces deux miroirs déformants que sont la mémoire et l'écriture ? Pour Linda Soucy : « La plume ou le clavier de l'ordinateur ne livrent que des fragments, un texte, ou au mieux une œuvre qui chaque fois se substituent en tant que formes à ce qu'il est impossible de retrouver. »<sup>52</sup> Ainsi, l'autobiographe, sous couvert d'utiliser le langage pour décrire sa réalité, entreprend plutôt de s'en construire une nouvelle pouvant parer à la porosité de son passé.

La littérature fictionnelle, dans laquelle *Les fluctuations du vide* s'inscrit, n'est pas à l'abri des vicissitudes de la mémoire. Chaque récit – même inventé – tire ses racines profondes de la réalité de son auteur. Aussi, les images qui nous hantent, de même que celles qui se sont envolées, finissent par dessiner le paysage d'une œuvre : certaines situations, certains personnages, certains mots resurgissent du néant où on les croyait disparus pour s'immiscer dans le texte mine de rien, tandis que d'autres restent enfouis à jamais.

Souvent, ce n'est qu'après coup, à la relecture, qu'on se rend compte de ce que le récit doit à notre histoire. Parfois, il s'agit d'une image qui, comme un symbole, réapparaît sans raison apparente. Dans *Les fluctuations du vide*, certains éléments sont tirés tout droit d'un répertoire personnel : le scientifique en « gougounes » (un professeur de mathématiques différentielles et intégrales), le son des cintres dans le placard (entendu chez les grands-parents paternels), le poisson empaillé (vu dans un chalet en Gaspésie)... des souvenirs (le mot « souvenir » convient à peine, car c'est bien d'images, de sons dont il s'agit, quelque chose de l'ordre d'une épiphanie) depuis longtemps ensevelis. Pourquoi ceux-ci ont-ils refait surface et trouvé leur place dans le récit ? Un poisson mort et quelques orteils dénudés... n'y avait-il donc rien de plus poétique, de plus signifiant à repêcher ? Et qu'en est-il de la nature même de l'oubli ? C'est-à-dire que si de temps à autre quelques bribes y échappent, peut-être n'est-il alors pas si « vide » qu'on le croit.

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paul Ricoeur s'interroge sur les différentes formes que prend l'oubli profond ; il en arrive à la conclusion qu'il en existe deux : l'oubli par effacement de traces et l'oubli de réserve. La première forme est celle de « l'oubli

---

<sup>52</sup> Linda Soucy, *op. cit.*, p. 67.

définitif »<sup>53</sup> qui « est vécu comme une menace »<sup>54</sup>. Dans ce cas, le néant s'étend où il y avait mémoire ; impossible de rappeler le souvenir : ce dernier est perdu à jamais. L'oubli de réserve, quant à lui, est plus complexe. Il s'« incline vers l'idée d'un oubli réversible, voire l'idée d'inoubliable »<sup>55</sup>. Pour Ricoeur :

[...] ce que nous avons une fois vu, entendu, éprouvé, appris, n'est pas définitivement perdu, mais survit, puisque nous pouvons le rappeler et le reconnaître. Il survit. Mais où ? Là est la question piège.<sup>56</sup>

Combien de fois sommes-nous surpris par ces souvenirs qui, de façon tout à fait inattendue, resurgissent sans qu'on les appelle, ni même les désire. Souvent, ils nous traversent comme un éclair, une révélation soudaine. On s'émerveille alors de posséder encore cette image, ce « flash », cette parcelle du passé qui trottait en quelque part dans notre esprit. On n'y pensait même plus. On avait oublié d'avoir oublié... Puis tout d'un coup, le souvenir nous submerge, ravivé par un déclencheur qui parfois restera inconnu ; il n'avait donc pas sombré vers l'oubli, le vide n'était qu'apparence.

Mais pourquoi certains événements restent-ils à jamais en latence dans une forme d'oubli réversible alors que d'autres subissent le sort de l'effacement définitif ? Dans *Littérature et société*, Cesare Pavese nous propose cette explication :

Les symboles que chacun de nous porte en lui et qu'il retrouve à l'improviste dans le monde – il les reconnaît et son cœur tressaille – sont ses souvenirs authentiques. Ce sont également de véritables découvertes. Il faut savoir que nous ne voyons jamais les choses une première fois, mais toujours la deuxième. Alors nous les découvrons et en même temps nous nous en souvenons.<sup>57</sup>

Il y aurait donc deux conditions essentielles pour qu'un élément ressurgisse de « l'oubli de réserve ». Premièrement, le présent doit contenir quelques traces de l'évènement originel, des amorces permettant au circuit mnésique de s'activer et de découvrir le souvenir enfoui. Ensuite, pour échapper à l'oubli définitif, l'évènement doit être de nature significative, il doit participer à l'univers symbolique qui hante l'individu. Nous possédons tous de ces zones de vulnérabilité : des thèmes qui nous taraudent, des images qui nous

<sup>53</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 552.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 552.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 542.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 563.

<sup>57</sup> Cesare Pavese, *Littérature et société*, Paris, Éditions Gallimard, 1999, p. 157.

poursuivent. Selon la sensibilité et l'histoire de chacun, ces symboles s'inscrivent en nous à notre insu et dirigent par la suite la majeure partie de nos passions, de nos réflexions, de notre imaginaire.

L'espace créateur est un lieu privilégié où observer le surgissement de ces thèmes symboliques. Chaque auteur possède un monde unique peuplé par des visions qui ne hantent que lui; les feuilles qui tombent, la mer en furie, le courant d'une rivière... « Les symboles que chacun porte en lui » surgissent dans la fiction et attisent la mémoire qu'on croyait éteinte. C'est alors que l'oubli de réserve livre ce qui semblait perdu et qu'on reconnaît enfin comme ne nous ayant jamais quitté. L'écriture est cet endroit où mémoire, oubli complet et oubli de réserve se livrent un étrange pas de trois.

Si le créateur est sujet aux aléas de la mémoire et de l'oubli, il en va de même pour ses créations; l'élaboration de personnages fictifs va de pair avec la genèse de leurs facultés mnésiques, et cette mémoire insufflée, elle aussi doit s'avérer fracturée, sujette au manque et à la déviation. La crédibilité du récit dépend de cette aptitude à engendrer un effet de réel quant aux capacités intellectuelles des protagonistes : l'écrivain doit non seulement monter en épingle le passé de ses personnages, mais aussi accorder une importance particulière à la *façon* dont ils se rappellent.

Si c'est vrai de toute fiction, certains récits plus que d'autres font de la mémoire leur enjeu principal. Il y a, bien entendu, différents cas de figure qui souvent cohabitent dans le même texte. Mentionnons tout d'abord ces récits qui parlent *de* la mémoire, qui la tiennent pour sujet en quelque sorte ; le Funes de Borges se trouverait dans cette catégorie. Dans cette nouvelle, nous n'avons pas accès directement à la vision du monde de Funes, mais plutôt à celle d'un narrateur qui réfléchit *sur* le cas du jeune prodige mnémonique. Ici, l'activité mnésique est un thème forgeant l'action et les réflexions alors que la facture formelle du texte reste, somme toute, classique dans son déroulement.

Puis, il y a de ces écrits qui tentent de se rapprocher de la réalité mnésique, de nous faire expérimenter l'univers fragmenté, imprévisible des souvenirs. Ces récits appellent à l'intériorité. L'exemple littéraire classique de ce phénomène est le célèbre épisode de la petite Madeleine qu'on retrouve dans *Du côté de chez Swann* de Proust. Alors que le narrateur goûte une pâtisserie que sa tante avait coutume de lui offrir, l'émotion reliée à tout un pan de

sa jeunesse revient le submerger. Mais ce souvenir si vibrant, le narrateur peine d'abord à le reconnaître avant de réussir à l'extraire des profondeurs où il était enfoui :

Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma clair conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? <sup>58</sup>

Ici, nous suivons la lutte que livre le personnage afin d'extirper à « l'oubli de réserve » la parcelle de mémoire qui y avait sombré. L'auteur met en lumière les rouages de la mémoire en nous faisant expérimenter, par le biais du personnage, toutes les étapes menant à sa reconquête.

D'autres fictions voient mémoire et forme s'entrelacer plus étroitement encore. Le texte se rupture selon les failles laissés par l'oubli, il calque les chemins tortueux menant au rappel. Anne Hébert fait partie de ces écrivains qui tentent de nous amener au plus près de leur vision de la réalité mnésique. Dans l'œuvre d'Hébert, la mémoire est une force latente, un courant qui, même endigué, se fraye une voie jusqu'au présent. Cette écriture nous montre un passé qui n'est jamais loin et qui, s'infiltrant tout doucement dans le quotidien des protagonistes, finit par s'y mêler de façon à se confondre au présent. La forme du récit témoigne de cette superposition dans l'espace mental de plusieurs moments : Hébert ne recourt pas aux processus habituels de retour en arrière où l'action est momentanément interrompue pour laisser toute la place aux réminiscences (alors décrites sous forme de scénettes afin de créer l'illusion du rappel cognitif), l'écriture est plutôt travaillée de façon à transmettre une impression de superposition des temps. On peut apprécier ce procédé dans la scène initiale son roman *Kamouraska* où une femme vieillissante, Elisabeth Rolland, assiste à l'agonie de son second mari. Au chevet du malade, la nuit se peuple de sons étranges :

---

<sup>58</sup> Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Bookking International, 1993, p.56.

Mme Rolland n'entend rien d'autre au monde qu'une charrette dans la nuit.

- Tu entends la charrette ?

- Quelle charrette ?

M. Rolland prête l'oreille, l'air d'un confesseur ennuyé. La pluie, le vent, des cataractes d'eau débordant de la gouttière. Il n'y a rien d'autre à écouter.<sup>59</sup>

On aura compris que cette charrette résonne uniquement dans la mémoire d'Élisabeth, et que cette trace, cette empreinte mnésique est si puissante qu'elle court-circuite les sens pour s'immiscer dans sa réalité. L'écriture d'Hébert nous amène en un lieu mitoyen où les temps se confondent ; le passé n'est pas seulement évoqué, il devient une présence, une force agissante.

De façon plus pragmatique, les trous de mémoire peuvent aussi servir à entretenir suspense et intrigue. *Small world*, de Martin Suter fait partie de ces romans-là, qui utilisent l'oubli comme catalyseur de l'action. Dans sa fiction, Suter met en scène Conrad Lang, un vieil homme au service d'une richissime famille et qui, bientôt, éprouvera les premiers symptômes reliés à la maladie d'Alzheimer. Au fur et à mesure que la mémoire de Lang se désagrège, des souvenirs anciens refont surface :

Comme chez tous ces malades : de petits oublis, des distractions insignifiantes, des choses qu'on perd, des noms qu'on oublie, on a tout à coup du mal avec une carte de restaurant, on perd le sens de l'orientation, puis on ne reconnaît plus des personnes que l'on connaît bien, on oublie les noms des objets, on ne sait plus à quoi ils servent, on n'arrive plus à rien retenir, et l'on ne se souvient plus que de choses qui remontent très loin dans le temps.<sup>60</sup>

Mais si Suter explore différentes façons de traiter la dégénérescence mnésique – de brèves parties du texte nous font expérimenter l'univers décousu de Lang en utilisant une narration autodiégétique –, *Small World* reste d'abord et avant tout un roman de type policier et les souvenirs refoulés de Lang nous mettent peu à peu sur la trace d'un crime ayant jadis passé inaperçu... ici, le jeu du chat et de la souris auquel se livrent mémoire et oubli sert d'abord et avant tout l'intrigue.

Nous l'avons vu dans les quelques exemples précédents, le souvenir et ses failles tiennent un rôle majeur dans l'élaboration d'un texte : la genèse, la forme et la diégèse du

<sup>59</sup> Anne Hébert, *Kamouraska*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 13.

<sup>60</sup> Martin Suter, *Small World*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1998, p. 298.

récit sont tributaires des aléas de l'activité mnésique. Cette fiction ne fait pas figure d'exception. Tout au long du processus d'écriture, il fallait garder à l'esprit que chaque personnage était *sa propre création* ; c'est-à-dire que livrée à elle-même et à l'inconstance de ses souvenirs, chaque voix en venait à s'inventer une cohérence quitte à trahir la réalité. C'est la forme du récit, le télescopage des événements relatés par les quatre voix, qui fait ressortir la faille existant entre l'utopie d'une mémoire fidèle à la réalité et celle qui évolue, change, et nous réinvente au fur et à mesure.

Dans *L'angle mort*, Jean-François Chassay écrit : « Le souvenir fige et tue par la même occasion le mouvement et le rythme du mort, l'achève une dernière fois en l'immobilisant dans une image vague, indécente, qui le réinvente, en fait autre chose. »<sup>61</sup> L'autre, l'absent, est toujours redéfini à la lumière du souvenir. Dans *Les fluctuations du vide*, cette transformation fait partie du processus de deuil enclenché par chaque voix : au fil des mots, les souvenirs de chacun se réorganisent en un portrait permettant à l'individu de trouver un apaisement. C'est ainsi que le père s'invente une proximité avec son fils, que le concierge revisite une vieille amitié... Mais, par un phénomène de retrait perspectif, la mise en parallèle des événements nous laisse entrevoir le caractère mensonger, « indécent », de cette nouvelle image et de la catharsis qui en découle.

Ainsi, le texte se veut un microcosme où se révèlent deux visages de l'oubli : celui de Mnémosyne et celui de Léthé. Mnémosyne, telle que définie par Bertrand Gervais dans *La ligne brisée* est :

[...] la figure du bon oubli, d'une catharsis qui permet de se libérer des maux quotidiens et des soucis par l'écoute des chants qui révèlent ou qui glorifient. Se souvenir d'un passé glorieux, s'investir tout entier dans un récit, s'identifier à des héros passés et à leurs actions permettent d'oublier les vicissitudes de son existence actuelle. En ce sens, le chant des Muses et de Mnémosyne permet d'atteindre un oubli cathartique. L'oubli n'est alors qu'un déplacement de l'attention.

Léthé s'impose, quant à elle, comme la figure du mauvais oubli. Elle ne fait pas que distraire ou soulager, elle altère les facultés.<sup>62</sup>

Ces deux facettes de l'oubli cohabitent en permanence ; Mnémosyne ne saurait exister sans une part d'embrouillement, et Léthé comporte toujours son lot de soulagement. Dans *Les*

<sup>61</sup> Jean-François Chassay, *L'angle mort*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2002, p. 102.

<sup>62</sup> Bertrand Gervais, *La ligne brisée*, Montréal, Le Quartanier, 2008, p. 31.



*fluctuations du vide* du moins, ils sont intimement reliés : si Léthé régit la confusion qui s'est emparée de l'esprit du scientifique, elle lui apporte également un apaisement dans le domaine de sa relation avec son fils. Le récit entier oscille entre Léthé et Mnémosyne : si chaque personnage arrive à transcender les failles de sa mémoire afin de réinventer sa relation à l'autre – voire tout un pan de son histoire – reste que cette découverte s'accompagne de l'incapacité à atteindre une vérité plus globale qui dépasserait les limites de son univers intime. On peut dire, en quelque sorte, que c'est au creux de Léthé que chacun trouve Mnémosyne.

Linda Soucy avance que la mémoire est « une page blanche »<sup>63</sup>, « un espace qui demande à être comblé »<sup>64</sup>. En effet, elle n'existe pas en dehors de l'individu qui la façonne ; elle n'est rien de tangible, rien d'immuable : constamment effacée, elle est en perpétuelle redéfinition. Mais, si chacun « comble » son espace mnésique de ses propres créations, alors qu'est-ce qui échappe à l'oubli ? Si *Les fluctuations du vide* utilise le souvenir comme moteur de l'intrigue, il tente également d'explorer cette question par le biais des quatre personnages qui le composent. Quand on travaille les voix, on constate qu'écrire, c'est toujours jouer de la porosité mémorielle.

---

<sup>63</sup> Linda Soucy, *op. cit.*, p. 66.

<sup>64</sup> Linda Soucy, *op. cit.*, p. 66.

### Rupture, faille et autres déchirures...

On pourra peut-être s'étonner de trouver l'image de la rupture dans une étude portant sur les différentes facettes du vide. En effet, ici, rien n'est enlevé. Contrairement aux thèmes de l'absence, du silence ou de l'oubli qui comportent tous une idée de soustraction, qui se définissent négativement par rapport à ce qui « aurait dû » être, la rupture, elle, tient plutôt de la brisure, de la fracturation. Pourtant, c'est à l'endroit même de cette cassure, que surgit le vide ; un vide d'autant plus inquiétant, qu'on le sent créé de toutes pièces, presque souhaité.

Il y a plusieurs façons d'hachurer un texte. Certaines d'entre elles touchent à la structure formelle : les sauts temporels dans la trame du récit, la désorganisation spatiale, le rythme syncopé... Dans *Les Fluctuations du vide*, l'effet de brisure est créé par une narration « par bonds » où le changement de narrateur entraîne une interruption du récit en cours. Cette logique de fragmentation, courante dans la fiction depuis quelques décennies (pensons, par exemple, aux multiples narratrices de *La passion des femmes* de Sébastien Japrisot, ou encore au *short story sequence*, forme narrative utilisée par Louise Erdrich dans *Love Medicine*), n'est pas sans rappeler celle du recueil de nouvelles. Car, comme le rappelle André Carpentier : « s'inscrire dans un processus de production nouvelle, c'est choisir de fracturer son écriture. »<sup>65</sup> Aussi, bien qu'une continuité directe existe entre les quatre parties du texte, chaque voix est travaillée de manière à pouvoir être lue indépendamment des autres et chacune raconte une histoire qui contient sa propre finalité : le père fait la paix avec son fils, le concierge démasque son interlocuteur... En ce sens, bien que cette fiction ne s'inscrive pas dans la tradition pure des recueils de nouvelles, chaque voix est construite comme une entité pouvant se suffire à elle-même. C'est l'ordre assigné à chacune qui crée la « méta-histoire », amenant le suspense au sens où on l'entend pour un roman policier. Mais l'arrêt de chaque voix correspond à un moment vide : un temps suspendu où l'histoire s'arrête. Lorsque le récit reprend son cours, c'est d'un autre souffle. Il revient au lecteur d'appivoiser ces variations de tempo, de remplir ou d'esquiver les failles qui rythment le texte. « Après tout,

---

<sup>65</sup> André Carpentier, *Ruptures; genre de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, 2007, p. 16.

comme l'écrit Carpentier, n'est-ce pas, justement, la fonction du lecteur, que de tendre vers le sens en maîtrisant la fragmentation vertigineuse par l'interprétation ? »<sup>66</sup>

Mais cette interprétation dont nous parle Carpentier est-elle toujours synonyme de sens et de continuité ? Lorsque le lecteur découvre la face cachée d'un personnage ou les motivations secrètes d'une action, lorsqu'en analysant les faits lui apparaît soudain une autre vérité, ne se trouve-t-il pas également face à la rupture, à la discontinuité par rapport à sa perception précédente ? Cette apparition nouvelle ne vient-elle pas toujours fracasser un ordre établi créant ainsi une fissure dans l'impression première ? Georges Didi-Huberman se questionne ainsi sur ce moment fragile où, tout à coup, la perception vacille :

Que faut-il donc à l'apparition, à l'évènement de l'apparaissant ? Que faut-il juste avant que l'apparaissant ne se referme sur son aspect présumé stable ou espéré définitif ? Il faut une ouverture, unique et momentanée, cette ouverture qui signera l'apparition comme telle.<sup>67</sup>

Lorsque le lecteur extrapole et découvre un sens nouveau au récit, il change sa façon de se positionner par rapport au texte. Ainsi, chaque révélation crée une fracture du récit : il y a un avant et un après, un gouffre qui rend impossible le retour à l'ancienne grille de lecture. Comment relire la première voix des *Fluctuations du vide*, celle du père, lorsqu'on apprend qu'il ne s'est jamais *réellement* adressé à son fils ? Que penser du sentiment d'apaisement qu'éprouve la fille à propos des billets de concert lorsqu'on apprend que son père n'y est jamais allé ? La révélation crée une brisure dans le mode de lecture de l'histoire, une dénivellation qui nous force sans cesse à changer nos paramètres, voire notre interprétation complète du roman.

Certaines formes de ruptures sont plus insidieuses ; c'est le cas des dédoublements et des répétitions. La multiplicité de leur nature peut, pour un instant, nous cacher l'image du vide qu'elles recèlent pourtant. Comme un disque rayé revenant sans cesse à la même mesure, le texte peut contenir une image, une phrase, un évènement qui, se répétant sans relâche, entraîne un effet de saccade. Le vide se situe, bien entendu, entre ces bégaiements, ces soubresauts qui jalonnent l'histoire ; mais ici, il devient également un genre de prison, un

<sup>66</sup> André Carpentier, *op. cit.*, p. 28.

<sup>67</sup> Georges Didi-Huberman, *Phasmes. Essais sur l'apparition*, Paris, Éditions de Minuit, 1998, p. 15.

« nulle part », les répétitions formant une courbe infinie qui nous laisse dans l'impossibilité de cheminer vers un but, d'atteindre un sens.

Dans son roman *Ada*, Vladimir Nabokov développe, par le biais de son personnage Van Veen, une théorie singulière de la récursivité. Fasciné par l'article de Martin Gardner, *Can Time Go Backward ?*<sup>68</sup>, où il est expliqué que la découverte des violations de la symétrie en physique des particules implique que le temps soit de nature réversible<sup>69</sup>, Nabokov élabore une fiction à partir de ce concept scientifique. Van Veen, narrateur de l'histoire et auteur d'un traité sur la texture du temps, relate les événements marquants ayant ponctué sa relation avec Ada. Comme le souligne Katherine Hayles :

*In arranging his material, Van chooses to emphasize the repetitions of patterns he first encountered in the summer of 1884 when he fell in love with Ada. The repetitions suggest that time can be made to repeat itself, for no matter what chronological time has passed, in Van's "Real Time" the same events keep repeating themselves in varying configurations.*<sup>70</sup>

Van recherche ces répétitions dans le but de pouvoir raviver à volonté les moments idylliques passés avec Ada. Le temps, linéaire et froid, lui est détestable, car l'amenant toujours plus loin de ce bonheur initial qu'il cherche à reproduire. Par la répétition et la symétrie, c'est le Temps lui-même que Van voudrait abolir. Toujours heureux de constater les ressemblances qui surgissent dans le monde pour le lier et le rapprocher de l'être aimé – qu'il s'agisse du nez d'Ada (celui de Van en miniature), de leurs taches de naissances symétriques ou de la similitude de leur molaire aurifiée – Van se désespère des asymétries qui surgissent pour s'interposer entre lui et la création d'une réplique parfaite de cet heureux passé :

*When these asymmetries intrude upon him, Van is forced to recognize that exact repetition of earlier events is not possible, and hence he is confronted with the truth that all things change in time.*<sup>71</sup>

<sup>68</sup> Martin Gardner, *Can Time Go Backward ?*, Scientific American, 216, 1967, p. 98-108.

<sup>69</sup> Dans une publication précédente, *The Ambidextrous Universe*, Gardner avait cité *Pale Fire* de Nabokov, attribuant la paternité du passage à John Shade, le narrateur du roman. Dans *Ada*, Nabokov introduit cette même citation, mentionnant que les lignes sont « d'un philosophe inventé, Martin Gardiner. »

<sup>70</sup> Katherine Hayles, *The cosmic web*, op. cit., p. 117.

<sup>71</sup> Katherine Hayles, *The cosmic web*, op. cit., p. 117.

Ainsi, dans l'univers d'*Ada*, la répétition parfaite est impossible. La course du Temps ne peut donc pas être interrompue. Cependant, la préoccupation constante du narrateur à repérer les répétitions et les symétries amène le passé à s'immiscer continuellement dans le présent, créant ainsi, quoique de façon subjective, l'abolition tant souhaitée de la distance temporelle.

Dans la fiction comme dans la vie, la récurrence comporte toujours un rien d'inquiétant. La seconde image étant toujours légèrement distordue par rapport à la première, nous assistons à une progression du thème qui change et se transforme, prenant alors une apparence rhizomique, voire tentaculaire. Puisqu'elle est imparfaite, la répétition entraîne une forme de dédoublement monstrueux. « Il n'y a pas de monstre qui ne tende à se dédoubler, il n'y a pas de double qui recèle une monstruosité secrète. »<sup>72</sup>, écrit René Girard. Il y a en effet toujours quelque chose d'effroyable à revoir l'autre – quelque chose ou quelqu'un – sous un jour différent, à la découvrir sous un aspect jusqu'alors ignoré. Le dédoublement nous met en contact avec l'altérité, la possibilité que notre monde coexiste avec son anti-thèse. Toujours, il y a matière et anti-matière : chaque docteur Jekyll cache son mister Hyde, chaque Terra possède son anti-Terra.

La répétition parfaite est utopique. D'une fois à l'autre un changement s'insère subrepticement pour empêcher la réplique idéale. Un mot, une séquence légèrement altérée... d'infimes détails qui s'insèrent comme un grain de sable dans l'engrenage. Ne serait-ce que parce que l'image ou la réplique arrive en second, elle s'inscrit d'ores et déjà dans une logique différente de la première, créant, par son existence même, les conditions de son unicité. Jean-François Chassay souligne que : « Chaque formulation partiellement ou complètement répétitive marque une légère avancée, une minime mais essentielle transformation du thème, surgissant comme une série ininterrompue d'images instantanées [...] »<sup>73</sup> Cette « transformation du thème » peut être entendue comme une plongée de plus en plus profonde au cœur la complexité du réel. La répétition enlève leur unidimensionnalité aux événements, elle révèle leur richesse, dévoile des facettes inconnues ou négligées de leur existence. La fracturation du récit en quatre voix orbitant autour des mêmes événements

<sup>72</sup> René Girard, cité par Bertrand Gervais dans *La ligne brisée*, op. cit., p. 184.

<sup>73</sup> Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1995, p. 141.

amène le texte à se persiller d'images, de phrases qui réapparaissent ponctuellement: la lettre laissée par la mère, les paroles du père, l'image du chat...

Malgré cette avancée subtile du thème, son sens profond n'est jamais totalement révélé. On tourne en rond : les répétitions donnant l'impression d'une séquence menant vers le dévoilement d'une vérité qui n'aboutira cependant jamais.

Selon Dennis Porter: «*The experience of suspension occurs whenever a perceived sequence is begun but remains unfinished.* »<sup>74</sup> Le sentiment de rester à la surface des choses, de demeurer « suspendu » au-dessus de la vérité, du sens qui se profile au loin. Il en découle une impression d'incomplétude ; comme s'il fallait revenir sans cesse sur le même sujet sans jamais parvenir à en atteindre le cœur. Ainsi, la répétition produit une forme de paradoxe : elle insinue l'existence d'une vérité plus grande en même temps qu'elle la dissimule. Cette position intenable entraîne le doute : le sens promis n'est-il qu'un mirage faisant écran devant l'absence de signification, un écran de fumée camouflant le vide ?

---

<sup>74</sup> Dennis Porter, cité par Rachel Bouvet, *Étranges récits, étranges lectures*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, p. 73.

VERS LA CRÉATION D'UNE HARMONIQUE ?

Car ils ont perfectionné leurs instruments et leurs méthodes, juste assez pour écarter prestement le dernier voile, et tout ce qu'ils ont vu, c'est le sourire du Chat du Cheshire.

Annie DILLARD

### Question d'optique

Absence, silence, oubli, rupture... autant de thèmes oscillant autour de la figure du vide et qui peuplent l'univers des *Fluctuations du vide*. Et pourtant, la facture finale de ce récit relève davantage de l'harmonique que de la dissonance : une histoire prend place, des rapprochements se créent entre les différents récits, une intrigue générale se tisse parmi les anecdotes. Comment expliquer qu'une forme d'homogénéité, de résonance continue à trouver son chemin pour s'immiscer dans une pratique littéraire qui s'intéresse à la figure du vide ?

Peut-être s'agit-il d'un problème d'échelle, de niveau d'observation ? Et s'il suffisait toujours d'affûter son regard pour percer la nature profonde des choses, comprendre le lien caché qui les unit, voir ce qui, tantôt encore, cherchait à se dérober ? Prenons l'exemple du chaos, habituellement décrit comme une confusion ou un grave désordre ; désormais, les scientifiques suspectent qu'il n'existerait pas, qu'il ne serait en fait qu'une forme d'ordre difficilement accessible à la compréhension humaine<sup>75</sup>.

Dans *Pèlerinage à Tinker Creek*, la narratrice, regardant des organismes multicellulaires à l'aide d'un microscope, fait le commentaire suivant : « Là, je les vois surgir et disparaître au fur et à mesure que je tripote la mise au point. »<sup>76</sup> Le changement de lentille fait apparaître quelque chose qui lui échappait, il dévoile ce qui se cachait derrière la trompeuse apparence de vide : l'instrument lui permet d'entrer dans un autre *niveau* de réalité. « Nous ne savons pas ce qui se trame ici-bas, écrit Dillard, [...] Il nous faut, d'une

---

<sup>75</sup> À ce sujet, voir N. Katherine Hayles, *Chaos and Order; Complex Dynamics in Literature and Science*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>76</sup> Annie Dillard, *op. cit.*, p. 185.



manière ou d'une autre, considérer les choses de plus loin, embrasser le paysage dans son ensemble, véritablement le voir, et alors, seulement, décrire ce qui s'y trame. »<sup>77</sup>

Regarder, encore et encore, mais autrement, afin d'apercevoir les aspérités, la texture que recèle l'apparence lisse du monde. Est-ce toujours possible ? Tout comme la narratrice de *Pèlerinage à Tinker Creek*, pour qui « le corps est en quelque sorte l'instrument d'optique qui lui sert à appréhender le réel »<sup>78</sup> nous faisons face, dans notre quête de connaissance, aux limites imposées par nos sens, car « les sens, aussi aiguisés soient-ils, ne sont pas en mesure de fournir toutes les informations nécessaires à la compréhension du monde (...) »<sup>79</sup> Nous savons déjà que certains animaux perçoivent leur environnement tout autrement : l'œil du chat ne capte pas le rouge, celui des oiseaux voit les ultraviolets... Aussi, nous nous méfions de notre propre regard, car trop de choses lui échappent :

Partout, les ténèbres et la présence de ce qu'on ne voit pas provoquent l'effroi. On estime aujourd'hui qu'un seul atome exécute sa ronde solitaire dans chaque mètre cube d'espace intergalactique. Je cligne des yeux, cela me fait loucher. Quelle planète, ou quelle force, arrache la Comète de Halley à son orbite ? Personne ne l'a encore vue, cette force ; c'est là question de distance, de densité, avec cette pâleur blême de la lumière réfléchie. Nous nous balançons, bercés au creux des langes ténébreux. La simple obscurité de la nuit même susurre à nos esprits de troubles suggestions.<sup>80</sup>

L'invention des microscopes nous a révélé l'existence d'un monde infinitésimal et les télescopes nous ont montré les merveilles qui se cachent dans le ciel. Nous avons repoussé nos limites perceptives à l'aide d'instruments ; chaque avancée du savoir humain nous permet de voir plus profondément au cœur du réel, de percevoir ce qui se trame derrière l'apparence du vide. Il en découle naturellement une attitude de suspicion envers le rien : trop souvent nous avons découvert, après coup, qu'il n'était qu'apparence. C'est peut-être cette suspicion qui a contaminé le vide propre à l'espace artistique : même dans le domaine créatif, notre esprit tendu se dit que le vide doit bien receler « quelque chose ».

Si l'univers microscopique nous apprend que le vide n'est souvent qu'un leurre, un retrait perspectif est parfois nécessaire afin de faire apparaître forme et cohésion. « Tout est

<sup>77</sup> Annie Dillard, *op. cit.*, p. 28.

<sup>78</sup> Liliane Fournelle, *Le corps pensant. Parcours d'Annie Dillard.*, Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, collection « Mnémosyne », 2010, p. 32.

<sup>79</sup> Liliane Fournelle, *op. cit.*, p. 66.

<sup>80</sup> Annie Dillard, *op. cit.*, p. 42.

chaos dans le détail..., écrit Novarina, mais un grand recul laisserait apercevoir le *point perspectif*, l'ordre absolu.»<sup>81</sup>. Les tracés de Nazca, une configuration stellaire, un plan galactique... Autant de phénomènes qui révèlent leur unité par distanciation ; ici, une vue rapprochée ne laisserait rien paraître, que des traces ou des étoiles sans connections les unes avec les autres.

Cette façon d'approcher le réel fait également partie de notre expérience humaine et le réflexe de recul apparaît dès que nous sommes placés devant l'incompréhensible ; que ce dernier se présente sous une forme concrète ou prenne celle d'une représentation artistique. Car l'étude d'un texte peut également se faire de façon microscopique (analyse des sèmes et des lexies...) ou macroscopique (le cas d'une étude diachronique, par exemple). Il n'est pas d'œuvre qu'on ne peut tenter de « mettre en perspective » afin de l'inscrire dans une unité de sens plus large. Aussi, même lorsqu'une composition artistique s'avère menacée par les ruptures, traversée par le silence et par l'oubli, notre esprit refuse de la qualifier définitivement comme insensée ou insondable. « Quelque chose m'échappe », voilà tout. Et on blâme le manque de connaissance qui nous permettrait sûrement d'inscrire l'œuvre dans une unité de sens signifiante pour nous. L'esprit refuse toujours de jeter l'éponge.

---

<sup>81</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, op. cit., p. 57.

### De l'existence du vide

Y aurait-il d'autres façons de percevoir le vide, de se situer par rapport à lui ? Nous avons déjà exploré les relations complexes entretenues entre parole et silence, entre absence et présence... « Et s'il se tait, c'est pour faire entendre qu'au centre du silence est la parole. »<sup>82</sup>, écrit Novarina. Le vide ne serait-il qu'une question d'apparence ? Suffirait-il toujours d'émailler sa surface pour y découvrir autre chose ?

Prenons l'exemple de l'oubli ; comme nous l'avons vu précédemment, il peut être considéré comme « Une atteinte, une faiblesse, une lacune. »<sup>83</sup>, bref : un trou dans la mémoire. Mais un élargissement de perspective pourrait nous révéler le principe actif à l'œuvre derrière l'apparence de vacuité. Aussi, pour Bertrand Gervais, l'oubli peut également être perçu comme un « mode d'action », c'est-à-dire que « L'oubli n'y est plus conçu comme une absence, ce qui manque pour assurer un sens à une action ; mais plutôt comme un geste qui assure la progression. »<sup>84</sup> Ici, l'oubli est agissant ; il est le maître d'œuvre de la mémoire sans lequel cette dernière ne pourrait exister.

Traditionnellement, deux images par excellence symbolisent l'oubli : l'eau et le labyrinthe. John Milton a écrit : « Loin de ces fleuves, un lent et silencieux courant, le Léthé, fleuve d'oubli, déroule son labyrinthe humide. »<sup>85</sup> Dans la mythologie grecque, celui qui buvait l'eau du Léthé oubliait sa vie antérieure. Il s'agissait de la condition sine qua non pour sortir des enfers et aspirer à une vie nouvelle. L'eau symbolise également ce qui coule, qui passe et ne peut être retenu. Même lorsqu'elle prend les apparences de la stagnation – sous la forme d'une mare ou d'un glacier – elle est en mouvement perpétuel : par évaporation et par osmose, elle se redéfinit sans cesse.

Le labyrinthe, quant à lui, est un lieu rhizomique entraînant désorientation et confusion. Dans *Le labyrinthe et l'oubli*, Bertrand Gervais propose une analyse du mythe

---

<sup>82</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, op. cit., p. 142.

<sup>83</sup> Paul Ricoeur, op. cit., p. 537.

<sup>84</sup> Bertrand Gervais, *La ligne brisée*, op. cit., p. 57.

<sup>85</sup> John Milton, *Le paradis perdu*, Paris, Furne et Charles Gosselin éditeurs, 1836, p. 123.

théséen où la figure du labyrinthe est perçue comme « une scène opaque, un point de fuite sans cesse reporté, dans une perspective nécessairement tronquée. »<sup>86</sup> Pour Gervais :

L'épisode central du mythe, la mise à mort du Minotaure dans le labyrinthe, a ceci de particulier que, dans de nombreuses versions, l'évènement est dérobé. La scène de la mise à mort est passée sous silence. On ignore comment il est tué, comment Thésée s'y prend pour l'occire, comme si l'opacité du labyrinthe était complète et que le seul évènement digne de ce nom à s'y produire était l'objet d'un mystère. [...] Le fait d'échapper à la description inscrit cette mise à mort dans une logique de l'oubli. Or, cette logique paraît prépondérante dans l'imaginaire du labyrinthe.<sup>87</sup>

Qu'il revête la forme métaphorique de l'eau ou du labyrinthe, l'oubli n'est pas nécessairement assimilable à un espace vide. Dans les exemples précédents, il possède une forme, devient un objet de pensée qui s'élabore autour d'un concept matériel ; il ne prend pas le visage de la vacuité, il est un lieu, un espace créé de façon à ce que quelque chose advienne.

Puis, qu'en est-il de la rupture ? Que se passe-t-il à cet endroit précis où une fracture crée le vide ? Nous avons déjà décrit le phénomène selon lequel un changement d'optique – un agrandissement ou un rétrécissement du champ de vision – pouvait influencer notre perception de l'existence des failles. Mais la notion de « faille » elle-même demande une attention plus soutenue : bien qu'elle soit traditionnellement définie comme un endroit vide au point de brisure, certains y ont plutôt vu un lieu de mouvement et d'apparition.

La rupture implique l'idée d'un seuil à franchir. C'est un endroit où, symboliquement, le tracé s'arrête. La raison, l'espace, le temps... peu importe la nature de ce qui est rompu : le fil ténu disparaît pour faire place à autre chose. Cette interruption de séquence entraîne également un effet de suspension dans le sens où l'entend Dennis Porter.<sup>88</sup> Et cette suspension contient en elle un grand potentiel de mouvement, l'énergie nécessaire pour faire le bond et traverser ce seuil. Dans *Principe d'une esthétique de la mort*, Michel Guiomar décrit le mécanisme à l'œuvre dans la traversée de ce lieu ambigu qu'est la faille :

<sup>86</sup> Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 28.

<sup>87</sup> Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 27-30.

<sup>88</sup> Voir page 32 : « *The experience of suspension occurs whenever a perceived sequence is begun but remains unfinished.* »

[...] l'étude de ce Seuil, nous révèle la transformation de l'énergie potentielle imaginante des catégories immédiates en énergie cinétique. Chute ou surrection de tout l'être, ce Seuil voit la mise en mouvement paroxystique nécessaire au franchissement ou à la rupture de la discontinuité essentielle entre deux Mondes.<sup>89</sup>

L'énergie potentielle contenue dans la discontinuité, la suspension, se transforme donc en mouvement, qui plus est, en mouvement « paroxystique » afin que le seuil soit franchi. Ici, la rupture, loin d'évoquer le rien, le vide, devient un espace plein d'une intensité insoupçonnée.

Ce mouvement à son apogée, nécessaire au dépassement d'une frontière, est également décrit par Clarice Lispector : « C'est que je passerai, à cause du rythme en son paroxysme – je passerai de l'autre côté de la vie. »<sup>90</sup> Dans le texte, plusieurs moyens peuvent être mis en œuvre afin de créer la cadence : la sonorité des mots utilisés et leur agencement, la ponctuation, mais également, les répétitions, les saccades, les hachures de toutes sortes qui créent un effet syncopé et forment la battue d'une création. Les ruptures multiples ne représenteraient donc plus des trous béants, des points de fuite où rien n'existe, mais des zones où apparaissent rythme et mouvement rendant la transcendance possible.

---

<sup>89</sup> Michel Guiomar, *Principes d'une esthétique de la mort*, Paris, José Corti, 1988, p. 23.

<sup>90</sup> Clarisse Lispector, *Água Viva*, Paris, des femmes, 1973, p. 39.

### Funambule : écrire entre vide et harmonique...

Est-il possible que notre époque se caractérise par l'incapacité à créer et ressentir pleinement la figure du vide ? Nous vivons dans l'ère du doute et nous soupçonnons sans cesse nos sens de nous faire défaut, de ne pouvoir embrasser la réalité dans toute sa complexité. Pouvons-nous aspirer à comprendre l'univers matériel qui nous entoure ? Depuis l'avènement de la physique quantique, nous comprenons les interactions subtiles existant entre le sujet observé et son observateur : l'homme se sait inextricablement lié à ce qu'il tente de percevoir. Il en découle une incapacité à saisir autre chose que l'action de notre regard sur la réalité ; toute tentative d'analyse purement objective étant vouée à l'échec.

Aussi, nous savons que l'apparence de vide ne signifie pas nécessairement le vide. C'est peut-être ce à quoi notre esprit s'accroche à notre insu. Sous toutes ses formes – absence, silence, oubli, rupture – le vide dérange. Par sa nature, notre esprit préfère l'homogène, la continuité, à l'hétérogène et au syncopé. Oliver Sacks l'explique en ces termes : « Notre âme est harmonique, quel que soit son QI, et le besoin de trouver ou de ressentir un ordre ou une harmonie ultimes est un besoin universel de l'esprit humain [...] »<sup>91</sup>

Par son travail de neurologue, Sacks a longuement étudié les déficiences du cerveau humain et leur façon d'affecter la perception du réel chez ses patients. Dans *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, il réfléchit sur différents cas cliniques rencontrés durant sa carrière. Si Sacks arrive à la conclusion que « le cerveau peut parfois tisser le tapis magique sur lequel nous sommes emportés »<sup>92</sup>, son étude des « simples d'esprit », comme il les appelle lui-même, est d'un intérêt certain pour comprendre l'apport de notre intellect à la création de notre réalité. Le neurologue commente ainsi l'univers du simple d'esprit : [...] leur monde est en effet vivant, intense, détaillé, et pourtant simple, précisément parce qu'il est concret – ni compliqué, ni dilué, ni unifié par l'abstraction. »<sup>93</sup> On peut alors se poser la question : l'homogénéité du réel n'est-elle qu'un leurre savamment orchestré par notre esprit afin de nous empêcher de ressentir la présence du vide ? Le « tapis magique » a-t-il pour

<sup>91</sup> Oliver Sacks, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, p. 265.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 224.

fonction de gommer les aspérités ? Nous savons, en effet, que les impulsions nerveuses parvenant au cerveau sont toujours réorganisées par ce dernier. Seuls les animaux les plus simples – les paramécies, par exemple – ne remanient pas l'information en provenance de leur sens : « [...] cela signifie, avance Donald E. Carr, que seuls les animaux les plus primitifs perçoivent l'univers tel qu'il est. »<sup>94</sup> Les animaux plus évolués, eux, tissent des liens, interprètent... La complexification des fonctions cérébrales entraîneraient-elles l'impossibilité d'accéder directement au réel ?

Oliver Sacks remarque chez la plupart de ses patients atteints d'un retard mental, une difficulté, voire une incapacité à organiser le monde en schéma, alors que ces mêmes patients peuvent entrer, et ce avec une facilité déconcertante, en relation avec le concret. Dans son essai, Sacks nous entretient du cas particulier de Rebecca, une patiente que le neurologue a suivie depuis l'enfance. Incapable de résoudre des problèmes de nature schématique (par exemple, calculer ou écrire), Rebecca adore qu'on lui lise des histoires ou des poèmes. À l'occasion, il lui arrive même d'exprimer son expérience du monde par des tournures poétiques. Rebecca fait naître chez Sacks cette intuition :

Est-il possible, me demandai-je, que cet être qui est devant moi – et qui est tout à la fois une jeune fille charmante, une demeurée, et un accident cognitif – puisse *se servir* du mode narratif (ou dramatique) pour constituer et compléter un monde cohérent, à la place du mode schématique si détérioré chez elle qu'il ne peut tout simplement pas fonctionner ?<sup>95</sup>

Et si le mode narratif était toujours la réponse de tout être confronté au vide de l'inconnu ? Si notre capacité d'abstraire était le seul scellant d'un monde autrement décousu ?

Oliver Sacks n'est pas le seul à entrevoir cette possibilité, Nancy Huston perçoit également l'importance de notre esprit dans la création d'un réel ordonné. Dans son essai, *L'espèce fabulatrice*, elle étudie la fiction comme mode d'être au monde. Selon Huston :

Quand le moi romancier défaille, n'arrive plus à conduire efficacement (et imperceptiblement) son travail de construction, d'ordonnance, d'invention, d'exclusion, d'interprétation, d'explication, etc., « la réalité » devient du n'importe quoi.<sup>96</sup>

<sup>94</sup> Donald E. Carr, cité par : Liliane Fournelle, *op. cit.*, p. 65.

<sup>95</sup> Oliver Sacks, *op. cit.*, p. 233.

<sup>96</sup> Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 27.

Un exemple, particulièrement éloquent, de la capacité de notre esprit à créer une suite logique à partir d'éléments disparates se trouve dans notre façon d'organiser nos rêves sous forme narrative. Huston explique que :

Pendant les périodes de « sommeil paradoxal » – ces quatre ou cinq périodes d'une vingtaine de minutes par nuit au cours desquelles nous rêvons activement, avec de rapides mouvements des yeux –, alors que certaines régions du cerveau sont au repos et certaines connexions défaites, d'autres régions et connexions continuent de fonctionner. N'étant plus coordonnées par l'instance centralisatrice du *je* pleinement conscient, elles ressassent des contenus un peu au hasard : traces des évènements de la journée, images marquantes, bribes de souvenirs, etc.

En d'autres termes, ce ne sont pas à proprement parler les rêves qui nous racontent des histoires, mais bel et bien notre cerveau qui, au réveil – et, d'erechef, sans qu'on lui demande rien –, *produit* une histoire et lui attribue aussitôt un sens.<sup>97</sup>

Dans combien de circonstances sommes-nous amenés à gommer les vides qui, autrement, laisseraient une impression de disparate, de discontinu ? Dans *Les fluctuations du vide*, le vieux physicien nous décrit le phénomène des saccades oculaires : « Tiens, tu sais que nos yeux tressaillent plusieurs fois par seconde en interrompant leur activité ? Eh oui ! Le monde nous est transmis sous un éclairage stroboscopique, un véritable défilé d'images saccadées. Est-ce que c'est comme ça que la réalité t'apparaît ? Mais non ! *Smooth as a baby's behind*. Du haut de sa boîte crânienne, le Grand Illusionniste gomme tous les trous. »

Notre désir d'harmonique nous amène-t-il toujours à la rechercher et à la créer ? Est-ce un besoin de nature psychologique ou une manière d'être qui s'inscrit à même notre physiologie ? Sommes-nous construits de façon à percevoir le vide où sommes-nous condamnés à l'éviter, le repousser ? Jusqu'à quel point nous appartient-il ? Dans *Les particules élémentaires*, Michel Houellebecq écrit :

[...] les formes de la nature, [...], sont des formes humaines. C'est dans notre cerveau qu'apparaissent les triangles, les entrelacements et les branchages. Nous les reconnaissons, nous les apprécions ; nous vivons au milieu d'eux. Au milieu de nos créations, créations humaines, communicables à l'homme, nous nous développons et nous mourrons.<sup>98</sup>

<sup>97</sup> Nancy Huston, *op. cit.*, p. 76.

<sup>98</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2010, p. 301.



Pourrait-on en dire autant de notre besoin d'harmonie ? Est-il, lui aussi, une « création humaine » ? Un refus d'entrevoir le vide dévorant ?

En littérature comme ailleurs, nous utilisons notre imagination pour pallier au manque. Selon Luscher : « Notre désir d'unité et de cohérence est si dominant que nous utilisons souvent nos compétences littéraires pour imposer une cohérence à des éléments en apparence non-reliés [...] »<sup>99</sup> Le vide de sens dérange. À force d'acrobaties intellectuelles, on arrive à dompter les œuvres les plus impénétrables, à les remanier de façon à pallier aux fissures.

Difficile d'avoir accès au réel : nos sens, notre intellect s'interposent entre nous et le monde tel un miroir déformant. Et si l'expérience du vide n'était qu'un problème d'optique, une façon étriquée de percevoir le monde ? Et si l'harmonie n'était qu'un souhait, un vœu, un besoin lié à notre nature humaine ? Impossible de trancher entre ces deux alternatives.

Cette tension entre rupture et harmonique a façonné la structure et le propos des *Fluctuations du vide*. Aussi, le texte oscille-t-il constamment entre ces deux pôles contradictoires sans jamais parvenir à choisir son camp. Frederich Dürrenmatt affirme : « *Within the paradoxical appears reality* »<sup>100</sup>. Est-ce parce que le monde possède une nature multiple ? Matière et anti-matière, électrons et protons, onde et particule... La vérité se trouve-t-elle toujours dans la coexistence de concepts antithétiques ?

Mais n'est-ce pas le rôle de l'artiste que de choisir son angle de vue parmi les multiples possibilités s'offrant à lui ? « Voir consiste à distinguer dans le chaos du réel. »<sup>101</sup>, écrit Jean-François Chassay. Nous choisissons donc les limites et les contours de notre champ de perception. Aussi, cette difficulté à trancher entre une vision hachurée ou harmonieuse de l'univers dénote-t-elle une indécision, un refus de prise de position ; ou, au contraire, cette tension constitue-t-elle le point perspectif où le regard décide de s'attarder ?

« Mais il faut bien qu'il y ait dans notre œuvre quelque chose d'inachevé, tout comme cette ligne interrompue que les potiers mexicains laissent dans leurs dessins, pour empêcher que l'esprit en devienne prisonnier. »<sup>102</sup>, confie Marguerite Yourcenar. Aussi, il apparaît que

<sup>99</sup> Robert M. Luscher, cité par André Carpentier, *op. cit.*, p. 155.

<sup>100</sup> Frederich Dürrenmatt, *The physicist*, New York, Grove Press, 1991, p. 93.

<sup>101</sup> Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 205.

<sup>102</sup> Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts*, Paris, Éditions du Centurion, 1980, p. 213.

la tension du paradoxe, laissant filtrer entre les mots « quelque chose d'inachevé », forme une voie créatrice. Évoluant loin de l'enclave d'une certitude absolue, l'esprit peut désormais superposer des réalités distinctes. L'écrivain tient alors du funambule, libre d'effectuer ses arabesques sur la frontière ténue où se rencontrent plusieurs possibilités.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. CORPUS

- ANDREYEV, Leonidas. *Silence in Modern Russian classics*, Boston, The four seas company publishers, 1919, 74 p.
- BORGES, Jorge Luis. *Funes ou la mémoire* in *Fictions*, Paris, Éditions Gallimard, 1983, 186 p.
- CALLE, Sophie. *Disparitions*, Arles, Actes Sud, 2000, 85 p.
- CARRÈRE, Emmanuel. *La moustache*, Paris, P.O.L éditeur, 1986, 183 p.
- CHASSAY, Jean-François. *L'angle mort*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2002, 336 p.
- COLETTE. *Un curé sur le mur* dans *La maison de Claudine*, Paris, Librairie Hachette, 1960, 160 p.
- DILLARD, Annie. *Pèlerinage à Tinker Creek*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2010, 393 p.
- DÜRRENMATT, Frederich. *The Physicists*, New York, Grove Press, 1991, 94 p.
- ERDRICH, Louise. *Love Medicine*, Paris, Albin Michel, 2008, 512 p.
- JAPRISOT, Sébastien. *La passion des femmes*, Paris, Éditions Denoël, 1986, 480 p.
- KAFKA, Franz. *Journal*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1954, 701 p.
- LISPECTOR, Clarisse. *Agua Viva*, Paris, des femmes, 1973, 259 p.
- GIBRAN, Khalil. *Le Prophète*, Paris, Mille et une nuits, 2000, 96 p.
- GOGOL, Nicolas. *Nouvelles de Pétersbourg : Le journal d'un fou, Le Nez et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, 1979, 305 p.
- HÉBERT, Anne. *Kamouraska*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 256 p.
- HOUELLEBECQ, Michel. *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2010, 317 p.
- LEVI, Primo. *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 2003, 317 p.
- MILTON, John. *Le paradis perdu*, Paris, Furne et Charles Gosselin Éditeurs, 1836, 962p.
- NABOKOV, Vladimir. *Ada ou l'Ardeur; chronique familiale*, Paris, Éditions Gallimard, 1975, 770 p.

- PROUST, Marcel. *Albertine disparue*, Paris, Éditions Gallimard, 1954, 374 p.
- \_\_\_\_\_. *Le côté de Guermantes*, Paris, Éditions Gallimard, 1954, 751 p.
- \_\_\_\_\_. *Du côté de chez Swann*, Paris, Bookking International, 1993, 448 p.
- SACKS, Oliver. *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, 297 p.
- SUTER, Martin. *Small World*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1998, 384 p.

#### 1. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

- AUGÉ, Marc. *Les formes de l'oubli*, Paris, Manuels Payot, 1998, 122 p.
- BARTHES, Roland. *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, 280 p.
- BERGSON, Henri. *Durée et simultanéité*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, 216 p.
- BOUVET, Rachel. *Étranges récits, étranges lectures*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, 252 p.
- BUTLER, Judith. *Violence, deuil, politique*, Paris et Amsterdam, Vie précaire, 2005, 196 p.
- CARPENTIER, André. *Ruptures; genre de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, 2007, 159 p.
- CHAPOUTHIER, Georges. *Biologie de la mémoire*, Paris, Odile Jacob, 2006, 225 p.
- CHASSAY, Jean-François. *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1995, 197 p.
- CHASSAY, Jean-François. *Imaginer la science*, Montréal, Liber, 2003, 247 p.
- DIDI-HUBERMAN, Georges. *Phasmes. Essais sur l'apparition*, Paris, Éditions de Minuit, 1998, 244 p.
- EINSTEIN, Albert. *Relativity: The Special and General Theory*, New York, Crown Publications, 1961, 164 p.
- FOURNELLE, Liliane. *Le corps pensant. Parcours d'Annie Dillard.*, Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, collection « Mnémosyne », 2010, 166 p.

- GERVAIS, Bertrand. « L'enfant effacé ou retrouver le fil d'une figure », In *Figures, lectures*, Montréal, Le Quartanier, 2007, p. 15-39.
- \_\_\_\_\_. *La ligne brisée*, Montréal, Le Quartanier, 2008, 216 p.
- GUIOMAR, Michel. *Principes d'une esthétique de la mort*, Paris, José Corti, 1988, 496 p.
- HAWKING, Stephen. *Une belle histoire du temps*, Paris, Flammarion, 2005, 164 p.
- HAYLES, N. Katherine. *The Cosmic Web: Scientific Field Models and Literary Strategies in the 20th Century*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1984, 209 p.
- \_\_\_\_\_. *Chaos and Order: Complex Dynamics in Literature and Science*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1991, 308 p.
- HUSTON, Nancy. *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud, 2008, 197 p.
- KERN, Stephen. *The Culture of Time and Space: 1880-1918*, Cambridge and London, Harvard University Press, 2003, 372 p.
- NEISSER, Ulrich and FIVUSH, Robyn. *The Remembering Self: Construction and Accuracy in the Self-narrative*, New York, Cambridge University Press, 2008, 316P.
- NOVARINA, Valère. *Devant la parole*, Paris, P.O.L Éditeur, 2010, 177 p.
- \_\_\_\_\_. *Lumières du corps*, Paris, P.O.L Éditeur, 2006, 189 p.
- PAVESE, Cesare. *Littérature et société*, Paris, Éditions Gallimard, 1999, 234 p.
- RICOEUR, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 675 p.
- ROBIN, Régine. *La mémoire saturée*, Paris, Éditions Stock, 2003, 530 p.
- SOUCY, Linda. *Mnémosyne*, Montréal, Moebius : écriture/littérature n° 69-70, 1996, p. 65-70.
- YOURCENAR, Marguerite. *Les yeux ouverts*, Paris, Éditions du Centurion, 1980, 320 p.